

TOUS DROITS DE REPRODUCTION ET DE REPRESENTATION STRICTEMENT RESERVES A L'EDITEUR

TOUS DROITS DE REPRODUCTION ET DE REPRESENTATION STRICTEMENT RESERVES A L'EDITEUR

LA PART DE LA TERRE

TOUS DROITS DE REPRODUCTION ET DE REPRESENTATION

TOUS DROITS DE REPRODUCTION ET DE REPRESENTATION STRICTEMENT RESERVES A L'EDITEUR

LOUISE BROWAEYS ET HENRI DE PAZZIS

LA PART DE LA TERRE

L'AGRICULTURE COMME ART



Couverture et conception graphique : Valérie Gautier

Préparation de copie : Christiane Keukens

Correction d'épreuves : Fabien Le Dantec

Cet ouvrage ne peut être reproduit, même partiellement et sous quelque forme que ce soit (photocopie, décalque, microfilm, duplicateur ou tout autre procédé analogique ou numérique), sans une autorisation écrite de l'éditeur.

ISBN : 978-2-603-02068-5

© Delachaux et Niestlé, Paris, 2014

Dépôt légal : octobre 2014

Tous droits d'adaptation, de reproduction et de traduction réservés pour tous pays.

« Le monde est beau, et hors de lui, point de salut. »

Albert Camus, *Noces* (1938),
Gallimard, 1970.

TOUS DROITS DE REPRODUCTION ET DE REPRESENTATION STRICTEMENT RESERVES A L'EDITEUR

La place de l'agriculture semble si évidente qu'il n'a pas paru nécessaire d'y prêter une attention particulière, d'en apprécier l'essence ; ni de veiller au tissage serré du territoire dans lequel jardins, étables et champs enserrent la ville depuis sa naissance. Elle unit des domaines apparemment aussi éloignés que la nature imaginée, le climat et ses fêtes solsticiales, le travail, l'économie, la nourriture et le vêtement. Elle est lieu de formation de la société, seuil de la cité dont elle fait partie, frontière ultime, dernière ligne avant la nature, lieu des dangers réels et imaginaires. Ses premiers fruits sont offerts aux dieux ou à la chance, elle est le lieu d'approvisionnement des forces non humaines, de l'alliance du ciel et de la terre, union de la germination et du travail, rencontre du féminin et du masculin, lien entre l'invisible et le visible. En raison même du lieu de son expérience, dans l'espace compris entre la cité industrielle et l'inhabité qui l'entoure, elle est un espace poétique, que n'entache pas la dureté du labeur qui la caractérise. En pensant l'agriculture, et l'homme qui lui est associé, nous

abordons la question de l'être. Comment être un homme ? Il nous apparaît alors que l'art est la première qualité, celle qui consacre l'humanité à sa naissance. Il est un contour originel, sans cesse dessiné, et sans doute chaque fois au-delà des anciens. Ce surgissement dans l'histoire fait de l'homme un révélateur, à l'œuvre lorsqu'il profère la première parole, animé par le souffle, ou sculpte des outils bifaces, que nous jugeons aujourd'hui, dans notre relative ignorance, *inutilement* beaux et symétriques. Alors il tente d'appréhender et de donner à voir le réel dans son entier, dans son mystère. En cela, le premier geste du semeur décèle le monde, il fait paraître, produit l'invisible, apprivoise les forces. L'agriculture est art de révélation de la chair du monde. Par elle, l'homme éveille ses propres qualités, se constitue à son tour.

Les images qui nous parviennent de la révolution néolithique, apparition conjointe du citadin et de l'agriculteur, sédentaires, nous font entrevoir un bouleversement majeur dans l'aventure humaine. Cette révolution prend forme plusieurs millénaires avant notre ère, à une date variable selon les foyers initiaux qui parsèment les continents. Mais elle continue pour nous aussi de flotter et de fleurir dans l'hors-du-temps. L'agriculture apparaît ainsi en divers levants, art singulier, science naturelle qui va dresser l'homme, le faire connaisseur et lui conférer en puissance une maîtrise sur le monde. L'art alors, dans toutes ses manifestations, adopte cette courbe, témoigne du changement de l'imaginaire. Les dieux animaux vont être abandonnés pour un cosmos hiérarchisé, humanisé. La représentation du pouvoir va supplanter pour une part celle de la fécondité. L'histoire commence. Un jour, le beau et l'utile se disjoignent, ils ne sont plus pensés dans leur parfaite unité. L'art n'habite plus la place publique, ni le champ cultivé, et devient apanage d'une élite religieuse puis civile. Cette séparation ne cesse de

INTRODUCTION

s'accroître et constitue une menace aussi bien sur la psyché que sur le monde, qui lui est connaturel.

Si l'agriculture est bien le fruit de l'homme de l'art, de l'expérience de l'homme dressé retournant au monde, ses évolutions montrent la transformation et parfois aussi la perte d'un homme dont l'art est devenu extérieur, s'est technicisé. L'expérience le montre, l'homme séparé du monde marche hors de lui-même. La volonté de domination semble vaine, délétère dans son excroissance ; elle apporte la discorde, la séparation. Nous sommes et restons une part de la nature, avec la qualité particulière de notre espèce, son ambiguïté qui nous fait à la fois homme voyant et part visible, volonté extérieure et cœur en marche. Par là, nous balançons entre la nécessité de s'allier aux forces et de lutter contre elles. Nous connaissons l'indissolubilité radicale de l'homme et de la terre, en même temps que l'inéluctable perfectionnement de l'aire.

L'histoire a poursuivi sa marche. À la peur *panique* de la nature une autre peur a succédé. La démographie et l'épuisement des ressources fossiles suscitent l'inquiétude, croissante. De nouvelles sources d'énergie et le recyclage illimité des matériaux sont requis pour satisfaire nos consommations. La confiance dans le progrès de l'artifice est telle que notre maîtrise ne semble que rarement mise en question. L'intérêt porté au monde dans son entier est faible, tant la réalité est réduite au champ de nos besoins immédiats et au service de nos activités industrielles. Ainsi sont ignorés le végétal et l'animal dans leur foisonnement et leur diversité, mais aussi le minéral qui nourrit, la terre qui associe les trois règnes et élabore dans son sommeil le vivant de la chair. Bien sûr, il faut considérer l'homme de métier qui lui est associé, dont la main enfante, fait germer, donne jour à l'art.

Mais les champs continuent d'être repoussés aux confins du monde *utile*, celui de l'industrie, de l'habitat suburbain, du gigantisme commercial. Le divorce se prononce entre la ville et la campagne, pourtant indissociables, écheveau initial aux frontières floues. L'éloignement caractérise aussi la transformation des pratiques, l'altération du métier de paysan, de cette science cosmique, l'habitation de la terre. L'agriculteur, dévalorisé, ne survit pas à son isolement ni à sa dépendance. La cassure s'approfondit. La nourriture, homogène, parvient à l'homme défigurée, dénaturée, orpheline. Les maladies de la nutrition sont devenues des pandémies ; carences et excès rongent les corps. La douleur croît au lieu où la *nature* s'absente. En lointain écho à la révolution agricole néolithique, au tournant du ^{xx}e siècle, quelques hommes réinventent le métier de la terre, bientôt rejoints par d'autres. Cette agriculture renouvelée s'attache à la vie féconde, elle se signe précisément de son nom. Elle remonte le fleuve à sa source. Car ceux-là qui croient à la terre retournent le cours de l'histoire. Alors, homme et nature se joignent en leurs forces, à nouveau une. Le *bios* (βίος) désigne la vie, le grain de blé dont le germe est semblable à celui qui donne forme à l'homme.

Ainsi retrouvée, la technique rayonne de l'intelligence, du regard bienveillant qui effleure la terre, celle qui ne dort pas et porte le germe à éclore. L'homme croit de nouveau dans ses gestes d'enchanteur, il est riche des naissances auxquelles il prête la main. Le mouvement s'inscrit donc bien dans le temps de l'histoire – on dit qu'il arrive à *temps* –, mais il relève aussi, pleinement, de cet hors de l'histoire qui est un chemin intérieur, éternité vécue. Il conquiert à nouveau un espace habité, où l'invisible aime à se manifester. De cet art naît la joie, nourricière, réminiscence du jardin oublié.

LA NATURE INVITÉE

« Nous sommes une partie de la Nature totale dont nous suivons l'ordre. »

Baruch Spinoza, *Éthique* (1677),
trad. Roland Caillois, Gallimard, 1994.

L'agriculture participe du devenir homme – il y engage ses forces et révèle les lois, dévoile le *cosmos* (κόσμος). Technique, travail, traversée de l'épaisseur du réel, l'agriculture contemple le flux qui anime l'intimité des matières, gonfle le bourgeon, érode la pierre, guide l'hirondelle. L'agriculteur décèle des réalités : rotation des astres, cycles du climat, fécondité du sol, floraison de la branche. Les mythologies antiques attribuent aux divinités l'enseignement de la culture, situent sa naissance dans un au-delà de l'homme. Dans une aventure théophanique, il lui est permis de creuser la terre, d'élever, d'imprimer une forme nouvelle au monde. En Inde, le cultivateur surgit de la main de Brahma. En Égypte, Isis initie les hommes à l'agriculture. Déméter porte cet art en Grèce et Cérès l'enseigne en Italie.

L'agriculture s'enracine dans cette étude du monde. Observer le climat, le sol, les plantes, les relations entre les êtres et avec leurs milieux – c'est-à-dire le terroir – dévoile

les cycles saisonniers. La science de l'homme, associée à la germination, à la croissance et à la maturité, augmente la tension vers l'équilibre. La science, empirique, tente d'éclairer les liens et les ruptures qui tissent et déchirent le grand corps de la nature. De cette observation attentive sont déduites les correspondances invisibles. La cause peut être incertaine, mais l'effet est connu. Les légumineuses enrichissent le sol ; longtemps leurs propriétés sont utilisées bien que leur biologie soit méconnue¹. La mythologie grecque décrit l'errance de Déméter, déesse de l'agriculture et des moissons. À la recherche de sa fille Perséphone, enlevée par Hadès, le dieu souterrain, elle néglige les récoltes. La famine menaçant les mortels, Zeus ordonne que Perséphone passe chaque année six mois sur terre avec sa mère, semestre fertile, et le reste de l'année avec Hadès. Le caractère cyclique de l'activité végétative est révélé : dormance, germination, croissance, moisson et retour du grain en terre. Perséphone établit par ses épousailles cycliques avec Hadès le lien entre le souterrain et le lumineux, entre le clair et l'obscur, l'apparement mort et le vivant. Elle enseigne que la vie même procède de la mort. La terre *souterraine* est le lieu de l'élaboration

1. « Mais quand nous persistons à semer du froment dans un terrain nous épuisons sa force nutritive et ce qu'on lui confie ne donne plus ni produit ni bénéfice. Il faut donc, par un emploi raisonné de la faculté nutritive, au sol procurer du repos, notamment en y semant des plantes légumineuses. Les anciens approuvaient ce système. Démocrite est un de ceux qui en ont parlé quand il a dit que les légumes contribuent à améliorer le sol parce que la racine de cette famille de plantes est plus courte que celle des autres plantes cultivées, à l'exception du pois chiche, qui est celui de toutes les légumineuses qui a les plus longues racines mais la lentille et le haricot bonifient le terrain » (Ibn al-Awam, *Le Livre de l'agriculture*).

des principes vitaux, matière dont les dieux façonnent le vivant. La connaissance du principe agissant s'affirme ainsi, dans l'invisible de la *nature naturante*.

L'agriculture se dessine dans une tension, essentiellement irrésolue, vers la nature. Elle cherche à rendre le monde nourricier, familial, habitable. Elle appesantit le pas de l'homme, affûte son regard, inaugure une nouvelle alliance. Art des commencements, l'agriculture ordonnance le monde à mesure humaine, scrute le nombre, les harmoniques cachées.

Alors qu'il découvre l'étendue de la fertilité et de la reproduction, l'homme met en terre d'un premier geste la graine qui sera épi, accomplit le passage de l'un au multiple, veille sur la paix trouble des germinations. Il prépare le sol avant de semer, nivelle le terrain pour orienter le cours des eaux. Il contient les prédateurs, distingue les végétaux qu'il multiplie. Il favorise les échanges nourriciers entre le sol, les plantes et les animaux.

Le végétal donne jour

Le végétal se constitue à la lumière. Il se répand sur la terre, se déploie dans l'attente du soleil, en absorbe l'énergie. Nourri de lumière, il prend vie, croît. Il pousse en terre et en ciel, situe ainsi leur rencontre. Ses racines puisent l'eau du sol, la sève achemine la richesse vers la canopée où l'eau est relâchée dans l'air. « Nous faisons descendre du ciel une eau bénie grâce à laquelle Nous faisons croître des jardins et le grain que l'on récolte ; et les palmiers élancés aux spathes lamifiées, pour nourrir Nos serviteurs. Par cette eau, nous rendons la vie à une terre morte. C'est ainsi que se fera la Résurrection (Coran L, 9-11). » Les branches de

l'arbre sont racines dans le ciel. Sa grâce et sa forme érigée proviennent de son élan irrépessible, appel vers la lumière. Grâce au végétal, et seulement à lui, l'homme peut se reconnaître dans la filiation du soleil, être de lumière ; « [...] *now, heaven walks on earth* », écrit Shakespeare.

Par cette grâce, seul le végétal est un authentique producteur de matière vivante. L'animal, dans sa course, s'en nourrit et la transforme, constitue sa substance propre à partir de cette substance première. L'animal dépend du végétal, directement – l'ours croque la pomme, dans les forêts sauvages des montagnes du Tian Shan – ou par la médiation d'autres animaux qu'il dévore. Dans l'entourage des racines s'élaborent les communautés vivantes qui fécondent le sol, renouvellent la richesse, les éclosions, les cernes du bois à venir.

Dans la tradition coranique, le palmier apparaît façonné d'un reste de l'argile utilisée pour donner forme à Adam, dont le nom signifie *terre rouge*. Lorsque les moines de l'abbaye de Saint-Vivant commencent, au Moyen Âge, à planter le vignoble de Bourgogne, ils associent la vigne au soin de relier la terre au ciel. Le fruit de la vigne, qui donne l'ivresse, appelle, par analogie, à l'ébriété de la prière. Dans cette géométrie verticale, la tension de la plante est à l'image du désir religieux – *religare*. Alors l'homme et la plante sont commensaux ; ils se complètent et rendent le même son. C'est ainsi que le paysan ressemble à l'arbre de son champ, enraciné, formé par la terre dont il exprime les qualités.

Le végétal auprès duquel nous nous sommes façonnés s'estompe pourtant de notre mémoire, de notre imaginaire. Dans notre longue évolution commune, dans cette proximité, le paysan est un passeur. Il entretient l'amitié, nourrit et avive le lien ; il humanise le végétal et le fait entrer dans la maison. Ce dernier affirme sa présence, de la charpente au bouquet de

la mariée, de la pitance des animaux aux fruits en sorbet, de la subsistance au jardin d'apparat. La différence, l'altérité radicale est inspiration, oscillation du même à l'autre. Le paysan tente, patient et obstiné, d'en aborder le complexe. L'arbre est silence, immobilité, immensité, immortalité. Il ne meurt pas de vieillesse ; les causes de sa mort sont accidentelles, extérieures. Plus de dix mille ans de cette coexistence assidue, le temps de l'agriculture, n'achèvent pas de révéler l'intelligence extrême à l'œuvre.

De la fécondité à la fertilité

La nature est dans son essence féconde ; elle est la fécondité. Elle se produit elle-même, puissance et agir, force sans cesse naissante. Sont mis en lumière et en contact la roche souterraine, l'eau ruisselante, l'éther, le vivant dans son entier. La vie est *continuum*, elle est la chair du temps. Le principe à l'œuvre perpétue le cycle des naissances, allers et retours du végétal, de l'animal, de l'homme. La grande respiration du monde est celle des morts et des vies qui se succèdent, de leur nécessaire enchaînement. Toute vie suppose l'expir d'une autre, transmise, insufflée. Elle-même périt, sert de pâture, conformément au cycle des métamorphoses. L'illusoire de la mort se retire devant la mort féconde. Tout est paré des vertus du mystère. La révérence est due continuellement à la vie, sous la lumière silencieuse du non-manifesté. L'agriculture s'inscrit dans ce renouveau perpétuel. L'homme y est obligé. Il intervient sur le cours des échanges qui s'opèrent, le dévie à son profit, tente de l'enrichir, prend le risque de l'appauvrir. L'illusion porte à ne voir que les conditions de reproduction et de croissance de l'espèce choisie pour être

produite. La pérennité oblige au contraire à considérer l'être même de la nature, la fécondité dans son entier, au sein duquel se forment des associations multiples.

Alors que l'homme observe la fécondité du monde comme paradis perdu, il cherche à comprendre les règles de la fertilité, conjugaison de ses propres forces et de celles de la nature. Entretenir la fertilité des sols cultivés permet d'assurer l'avenir des récoltes et de soustraire, à chaque saison, aux excès du climat et à la concurrence animale, une nourriture espérée abondante. Cultiver la fertilité témoigne de la connaissance du principe. C'est de son esprit, de son imaginaire, fertilisé par le regard, le geste et la mémoire, que l'homme tire l'intelligence de rendre au champ sa liberté féconde.

La fertilité est à la croisée de l'action pensée et du paysage entier, au-delà de la simple parcelle de terre, inséparable. Elle est expérimentée, tournée vers le service de l'homme. Mais le chemin est étroit : le manquement à l'unité du vivant, l'ignorance du principe, est frappé de stérilité. L'homme entre dans la dissemblance, il se retranche du monde.

L'équilibre en tension

Le paysage est la forme donnée par la fécondité, *ordre* provisoire des vies mises en présence, en correspondance avec un lieu singulier, sol et climat. Dans la production de la nature, *va-et-vient*, l'équilibre s'établit et se brise, en tension. La vie ne s'éteint pas mais elle sacrifie, ne sauve aucune espèce en particulier. Ainsi, du fond de l'apparent sommeil de la terre, les gouttes se forment aux plis sombres des racines, prémices d'un monde gonflé de pluies et de sucs épais. Plus haut, la peau du fruit éclate et libère son sucre, sa pourriture

et sa gloire olfactive. Les forêts ruissellent, fleurissent, exhalent un bruit de cadavres duquel l'oiseau s'élance, inscrit son vol profond dans l'air. Le cerf vieillissant redescend la colline, accompagné, vers la dernière bataille. Sous ses pas, une fleur se penche, touche terre et se retire. Le sang circule, danse cosmique, regard ébloui de la terre à l'aile, vent meurtrier chargé de graines légères.

La même inquiétude pétrit chaque espèce. Comment survivre ? Lorsque l'homme la reçoit en partage, elle donne naissance à son désir de comprendre, bientôt à sa volonté de dominer, d'endiguer le monde, de le réduire en silos. Il ignore alors la dynamique, les tensions irrépressibles ; il se voit seul face aux autres. Le temps se joue, conforme au principe qui ne connaît pas de cesse.

La transformation d'une part du paysage en culture ou en pâturage est une domestication de l'équilibre ; la simplification ne peut être qu'illusoire. Cette dénaturation ne résout pas la tension, mais elle l'augmente. Le paysan prend le risque de modifier, à son profit, les chaînes alimentaires. Il cherche, tâtonne, pris dans le ressac de la nature. Son attention l'y porte à chaque pluie, à chaque rosée, à chaque brise. Il conjugue les jours, les verbes, le jardin de la terre. Au milieu des pommiers, il élève une guêpe pour contenir la population de pucerons lanigères. Sur la steppe adaptée à la seule prairie, il pâit ses troupeaux, maillons précieux d'une chaîne alimentaire domestiquée.

L'équilibre en tension est reproduit sur la parcelle, par la diversité spatiale et temporelle, association et rotation des espèces. Cette diversité égare le parasite, charpente le sol. Au pied de la tomate, l'œillet d'Inde, dont la fleur a pourtant le goût du fruit de la Passion, révulse le ver qui s'attaque aux racines. Observateur des sociétés botaniques, l'homme reproduit les associations végétales, ce que décrit Pline l'Ancien

dans son *Histoire naturelle* : « [...] sous un immense palmier, pousse un olivier ; sous l'olivier, un figuier ; sous le figuier, un grenadier, sous le grenadier, une vigne, sous la vigne on sème du blé, puis des légumineuses, enfin des herbes potagères ; tout cela la même année, tout cela se nourrissant à l'ombre du voisin. » L'équilibre plastique est aussi cherché par l'association entre les cultures végétales et l'élevage ; les produits des uns nourrissent les autres. Les herbivores paissent sur les champs moissonnés, se nourrissent à l'étable de foin pendant la mauvaise saison, alors que le fumier amende le sol à la sortie de l'hiver.

Lorsqu'il se conforme au principe de fécondité, le paysan se fait artisan de la *techné* (τέχνη) à l'œuvre dans la nature. Alors il pose sa main sur la fertilité des champs, entre dans la procession, s'associe à la ronde.

Atteindre le sol

Entre ciel et terre, en présence de l'eau, le sol se forme au contact de l'air, de la roche mère et de la vie. « Il faut retirer la terre des quatre éléments, elle n'est que le produit hilare des trois autres », écrit René Char. En son sein sont assurées l'inhumation¹ du vivant et l'assimilation des minéraux. Il reçoit des substances jeunes qu'il unit à d'autres, anciennes. Proche de la surface, le sol foisonne, héberge la grande part du vivant terrestre. La grande circulation, ascension et descente, se produit grâce aux racines, à la faune, au soleil, aux pluies orageuses. Elle établit la relation nécessaire,

1. Homme, humain, humilité, humus dérivent de l'indo-européen *ghyom*, qui signifie terre. L'humus est produit par la décomposition de la matière vivante ; associé aux argiles, il constitue et structure le sol.

le continu entre la surface et la profondeur, entre la forme et le fond. Dans le sol se situe le passage de la matière pourrissante à la composition de la vie.

Le sol agricole n'est pas le sol naturel ; le travail de l'homme en a changé l'accord, il est domestiqué. Ce n'est pas le végétal que le paysan cultive, mais le sol. Cette vie intense, souterraine, donne jour à la plante, établit sa santé. Le paysan, son métier, sa connaissance des équilibres, sa vue large déterminent la qualité vivante du sol ou son épuisement. Il s'associe à la vertu génératrice. L'humble travail de la terre est celui d'un veilleur.

Les mythes et l'étymologie nous renseignent et nous obligent ; ils tracent en terre profonde les chemins à parcourir, lentement, pour comprendre. La conscience de l'unité y est perceptible, celle de l'arche invisible, du grand fleuve souterrain, de la terre promise à l'homme. Quelle est cette promesse ? N'est-ce pas celle qu'il se fait à lui-même, celle qu'il fait à son fils ? L'être-homme est devenir-homme, dans cet acte d'amour pour lui-même qui l'enfante. Mais cet acte répété ne peut être accompli seul, il engage les grandes forces du monde. La terre est miroir, porte entrouverte, seuil de l'épaisseur du monde. Le mot « sol » semble provenir de l'indo-européen *solwos*. Il donne le grec *holos* (ὅλος), « entier », et dérive dans *wholly*, *holy* et *healthy*¹. Cette parenté première, présente dans le sain, le saint, le sauveur, désigne l'unité primordiale, corps et esprit, qui doit être regardée à la dimension de l'homme, mais aussi à celle du monde. L'appartenance de *sol* à cette filiation appelle à l'intégrité, à la considération de l'unité, à la ressemblance. Erri De Luca s'éprend de la parole de l'Ancien Testament, dans laquelle « les verbes du travail et de la garde de la terre,

1. Entier, saint et sain.

avad et *chamar*, sont les mêmes, terriblement les mêmes, que celui du service dû à Dieu. [...] L'hébreu ancien insiste pour laisser ensemble ciel et terre, sacré et sol, par l'intermédiaire d'un verbe qui les contient tous les deux ». Les Celtes ont l'intuition de l'habitation souterraine des dieux. Leurs sacrifices sont chthoniens : la chair pourrit en terre, retourne aux dieux. Autels et bois sacrés, verticaux, relient les trois mondes, permettent le passage, le souffle fécond. En Grèce, Hadès, frère de Zeus et de Poséidon, règne sous terre, porte un casque qui le fait invisible. Il est désigné comme celui qui enrichit. Il est le cœur celé du mystère. Les grands ternaïres affirment la nécessité de la circulation.

Mais la volonté est grande, menace dans le temps, de l'impossibilité de l'entrée en terre. La pensée de la Renaissance, qui n'a pas encore trouvé sa fin, fixe la distance, la prééminence que l'homme se donne sur le monde, la fuite des dieux. Elle interprète le christianisme, déforme sa vision d'un humain sacralisé, met fin à sa soumission, dessine un autre visage de sa liberté. Marsile Ficin écrit ainsi à Laurent de Médicis, à propos de la *Venus humanitas* : « Fais attention à ne pas mépriser celle-ci, par exemple en croyant que l'humanité est née de l'humble terre »¹. La distance se creuse entre l'homme et le monde. L'être de l'homme s'éloigne. Ce nouvel oubli ouvre un chemin neuf, qui donne libre cours à un imaginaire technique. Avec lui se retire le lien possible, celui de la descente en terre, de la révérence au sol, dormance avant la germination. Comment s'accorder désormais au chant silencieux de la terre ?

1. Lettre citée par Bruno Pinchard (voir p. 152).

Économie

Le premier geste agraire, celui qui ensevelit le grain, touche le pelage de la bête et conduit le rameau, se prolonge et s'affermit : la main entoure la culture, soigne la terre, moud la céréale, garde le fruit, file la laine, échange ses récoltes. L'économie apparaît au moment où l'homme trace au sol la première artère de la cité, prend l'orient de sa volonté. Il ordonne, fait sa maison, habite en un lieu, rend le monde domestique, habitable. Sa demeure est construite et nourrie, nommée, mesurée. Le devenir homme s'inscrit dans cette dimension particulière de l'agir, pensée et calculée. L'économie est cette nouvelle sphère forgée à l'image du cosmos, avec ses propres lois et ses échanges, un monde qui tend à s'affranchir du monde.

Pourtant, l'intuition de l'équilibre et des cycles est primordiale pour parvenir à la récolte. La première économie hérite de la compréhension de l'ordre naturel – elle se conçoit à son image –, s'y conforme et en tire son efficacité. La nature, dans sa part mesurable, est convoquée dans le foyer, la communauté. Déméter apprend aux hommes l'art de cultiver la terre et de récolter le blé, mais aussi la façon de faire le pain. Le mot économie (οἶκος νόμος, *oïkos nomos*) se réfère à l'ordre du foyer, à la loi, à la règle.

L'agronome, penché sur la physiologie de la plante, sur sa capacité à croître, à s'élargir en *sociétés*, à vivre et à s'échanger avec l'air et la terre, à donner et à recevoir, est le premier fondé à penser l'économie. De sa méditation cosmique il rapporte l'interprétation des lois qui traversent le pépin et l'étoile, le champ, l'étable et la maison. Vision entière, har-

monique, l'*Économique* de Xénophon, disciple de Socrate, est un traité d'agronomie où sont considérés dans leur caractère indissociable l'habitat, sa taille et son organisation, la nourriture, la tenue du jardin, l'ordre des pratiques culturelles, la répartition des troupeaux, les rôles de chacun dans la famille. Ibn al-Awam réunit au XII^e siècle les meilleurs préceptes des auteurs nabatéens, grecs, latins, arabes ; il explique aussi la préparation du vinaigre, la conservation des fruits, la façon de pétrir le pain de froment, avec ou sans levain, les emplacements propices à l'habitat, la distillation de l'eau de rose. Les Cisterciens, développeurs agricoles, théorisent leur organisation à partir du traité de l'Antiquité tardive de Palladius. Ils lui ajoutent quatre préceptes tirés de la pratique. Deux d'entre eux ne concernent pas l'agriculture, mais la bonne marche de l'abbaye : ils établissent les quantités qui devront être produites pour l'habillement des moines ou la nourriture des chevaux de trait. Au XVIII^e siècle, les physiocrates placent l'agriculture au centre des activités productives, considèrent que la richesse repose sur les seuls produits agricoles. Ils attribuent aux économistes le rôle de *révéler* les lois naturelles.

Témoin

L'homme qui se donne à l'agriculture s'avance, les sens et l'intelligence en éveil. Des gestes de métier, des gelées printanières, des vols annonciateurs, du rythme de l'animal, il enrichit la mémoire. Il enseigne et transmet ; il est bâtisseur. Serviteur du temps, il accomplit ce qui doit l'être pour que demain puisse advenir. Il sait que la dernière récolte ne lui appartient pas, qu'elle ne remplit pas son grenier. Après lui seulement l'arbre porte l'ombre et les fruits. Les essarts et

les pierriers ne sont terre bonne à la culture que lorsque son temps est achevé. Il semble bien que pour le paysan défricheur, l'essentiel soit de découvrir, pour ceux qui lui succèdent, la terre cachée par la forêt. L'œuvre de terre est attente, chaîne et lien. Elle oblige, incline à la patience ; elle ne peut exister hors de la courbe, lente, ténue, des générations. Le paysan parle la grande langue. Ses mains sont épaisses, noircies, formées par la terre froide, la morsure du climat, la rudesse du monde. Il se confond parfois lui-même avec le nuage, avec l'écorce et le bruit du sabot, visage même de la terre. Ses yeux flamboient de contempler et d'accompagner depuis des mois, c'est-à-dire des siècles, l'essor mystérieux des grands champs.

De la compagnie de l'averse, de la sève, de l'étoffe des êtres, de l'anatomie du paysage, le paysan recueille les principes de fécondité et d'équilibre, en fertilise le monde des hommes. La peur première, peur *panique*¹ de la nature, devient crainte ordinaire, apprivoisée, domestique. L'amour peut naître : le vieil arbre à l'ombre duquel s'égrènent les heures chaudes, l'oiseau matinal qui éveille la terre, la rosée fraîche qui fait l'herbe cristalline, la jument qui attend. Mais l'amour de la terre est entaché de rancune, celle inspirée par les récoltes laissées à terre, les calamités, les famines. Seule demeure la joie, sentiment du réel. Elle apparaît dans la lumière de la compréhension d'une loi, dans l'intimité de l'effort, qui est la vie, avec la puissance à l'œuvre.

1. Dans la mythologie grecque, Pan est une divinité de la Nature, protecteur des bergers, des pâturages, des bois, des troupeaux, etc. Il est doté d'une sexualité exubérante. Les stoïciens identifient ce dieu à la totalité du *cosmos*. Il est à l'origine du mot « panique » : Pan épouvante les hommes par ses bruyantes et brutales apparitions.

TOUS DROITS DE REPRODUCTION ET DE REPRESENTATION STRICTEMENT RESERVES A L'EDITEUR

DU TEMPS DE LA SAISON À L'HISTOIRE

« Quand la sécheresse sur la Terre aura tendu sa peau d'ânesse et cimenté l'argile blanche aux abords de la source, le sel rose des salines annoncera les rouges fins d'empires, et la femelle grise du taon, spectre aux yeux de phosphore, se jettera en nymphomane sur les hommes dévêtus des plages... »

Saint-John Perse, « Chant pour un équinoxe » (1971),
Nouvelle Revue française, Gallimard, 1975.

Une technique apparaît, c'est-à-dire un art ; elle émane d'une modification de l'être-homme, variation de son appréhension du monde, c'est-à-dire de lui-même. Il est témoin de ce frémissement de son être, dont il procède. L'homme est un arc tendu vers un autre lui-même. Il est traversé ; en lui le temps prend corps.

Lorsqu'il devient agriculteur, l'homme s'engendre, se donne à une nouvelle naissance. Un mouvement de transformation prend son élan, ne s'interrompt pas dans le cours de l'histoire. Le semeur cueilleur devient paysan, il s'approprie le sol. Les hommes se multiplient. L'agriculteur ne cesse de connaître,

d'affûter l'outil, de marcher en avant sur la terre. Il est conquérant au sein d'une géographie qu'il appréhende lentement ; partout il s'établit. La *révolution* agricole du Néolithique contient, en puissance, les révolutions suivantes. Mais celles-ci n'ont pas sa primauté, revêtue de solennité, de mystère. Dès la première céréale enfouie en terre, la volonté d'arraisonner le monde oscille avec le désir éperdu d'y entrer. La lutte tragique entre désir et vouloir se déroule dans le présent et dans l'histoire. Le désir est indéterminé, rayonnement de soi. L'homme de désir est l'homme de l'art, celui qui traite l'invisible. Il se dévoile dans cet agir poétique, hésitant. L'homme de vouloir est l'homme du bourg, de la maîtrise. Il est l'homme qui assujettit, augmenté de sa puissance, altéré dans sa dimension cardinale.

Les premiers chemins de connaissance sont des méandres, tracés par le songe, par l'action poétique illuminée, inquiète. Parfois s'affirment les voies droites tracées par la raison, le calcul. L'homme procède par victoires raisonnées, méthodiques, corrigeant ses erreurs. Il fait face aux changements du climat, trouve les réponses propres à sa survie. Rarement il abandonne une terre au désert ou à l'inondation. Il s'adapte. Son exigence, en dehors des cas où il doit rompre le combat, augmente à mesure de ses moyens. Il se dresse, érige sa science avec lui, toujours neuve, en système.

Lorsque l'esprit du bourg s'impose, le paysan commence à travailler pour le grenier, la cave, le garde-manger ; il amasse et engrange, devient propriétaire du sol qu'il cultive. Il cesse un temps de danser et d'éclairer la terre, se replie, tente de jouir en toute conscience de son avoir. La beauté de la saison et le haut parfum du temps ne lui suffisent plus. L'immédiateté du sac de bon grain, la récolte, s'efface au profit d'une forme

plus distante, réfléchie, du réel. L'esprit de l'art change, la joie menace de se faire plus rare.

Les événements de l'histoire, enlacés aux à-coups fiévreux du climat, se nourrissent des premiers gestes. Ils désignent l'intelligence à l'œuvre, le désir de multiplier le rendement du grain, de diminuer la dureté du labeur aux champs. L'agriculture devient lutte contre les sujétions au climat et au monde, prééminence de la volonté de s'affranchir, de dominer. L'oscillation entre désir et volonté est celle de l'histoire, mais elle est aussi le vacillement, la lutte intérieure qui se joue hors de l'histoire. Pendant longtemps, par à-coups successifs, jusqu'au XIX^e siècle, l'efficacité des méthodes agronomiques augmente, l'homme tisse la terre, veille dans la difficulté à la fertilité du jardin.

Au commencement la démesure

L'agriculture à son commencement s'épanouit, amicale. Les hommes se fixent à proximité des rivières, là où les crues enrichissent la terre. Le premier jardin est paisible, il naît proche du seuil de la maison, sur les rives du fleuve. La fertilité y est augmentée de la vie même des hommes, des débris domestiques. Le premier grain y germe peut-être sans y être prié. La sélection est à l'œuvre ; ce grain égaré est celui que les hommes ont d'abord choisi de cueillir, d'offrir, de manger. Plus tard, l'agriculture s'étend aux larges surfaces boisées et herbeuses, prend une allure conquérante. La forêt est ouverte par les haches de pierre polie, achevée par le feu. À la puissance de la nature l'homme oppose sa première violence. La terre se découvre ; les hommes y sèment céréales et légumineuses. La steppe herbeuse ne connaît pas l'outil ; les animaux y paissent. Culture et élevage évoluent côte à côte, échangent peu.

La terre est cultivée le temps d'une ou deux saisons, puis abandonnée à son état originel. La forêt revient, croît pendant dix, trente, parfois cinquante ans, avant la nouvelle irruption de la hache, du feu, des cultures. La rotation est organisée autour des villages ; une culture provisoire, itinérante, côtoie une longue et large jachère qui se reboise. La fertilité se reconstitue lentement mais la démographie est faible : l'efficacité agraire n'est pas mise en question. Lorsque le nombre augmente¹, celui des bouches à nourrir, l'essaimage vers de nouveaux villages au sein de la forêt s'impose. Ainsi la forêt absorbe. Par la hache et le feu, l'homme la dévore, confiant dans le retour inexorable de l'arbre, cœur de la fécondité.

Lorsque les limites d'un territoire sont atteintes, falaise, rivage ou cité voisine, la densité augmente, le temps de la jachère diminue. Au-delà d'un seuil, la sylvie ne se reconstitue plus assez, la fertilité s'effondre. La déforestation se répand ainsi à partir des différents foyers de la révolution néolithique, touche d'abord les forêts facilement pénétrables. Elle atteint l'Afrique saharienne et le Proche-Orient à partir de 5 000 av. J.-C., se poursuit dans les forêts méditerranéennes et européennes jusqu'aux premiers siècles de notre ère². Le climat s'assèche, l'érosion progresse. Un déluge survient 4 000 ans av. J.-C., pendant un millénaire, dans les vallées du Tigre et de l'Euphrate, sans que le régime des pluies ait pourtant augmenté : l'eau n'est plus absorbée par les sols dénudés. Le désert croît en Arabie, en Perse et dans le Sahara, dont les peintures rupestres, celles du Tassili, témoignent d'un passé luxuriant.

Sous l'effet de la déforestation, près des neuf dixièmes de la

1. Passage de 5 à 50 millions d'humains entre 8 000 et 3 000 av. J.-C.

2. Elle se perpétue au xx^e siècle sur les dernières portions de la forêt équatoriale : Amazonie, bassin du Congo, Asie du Sud-Est.

végétation originelle sont perdus. La première agriculture a bouleversé le paysage, la ronde de la fertilité doit être saisie autrement. Les hommes se relèvent, cherchent, inventent, prennent des chemins divers. La jachère forestière est remplacée par des jachères plus courtes, des associations entre cultures et élevage, des cultures de décrue, des buttages¹. De nouveaux outils sont convoqués pour défricher savanes et prairies : la bêche, la houe², la tacla³. L'araire⁴ commence son œuvre, donne un premier sens à la traction animale.

Les premières cités-États, fondées sur la maîtrise hydraulique, émergent au cœur de régions devenues arides : basses vallées alluviales de l'Indus, du Tigre, de l'Euphrate, du Nil. Elles constituent des nasses pour les hommes, qui refluent vers ces oasis à partir de 4 000 av. J.-C., chassés par la sécheresse. La terre est convoitée. La violence expérimentée à l'égard de la nature s'établit désormais entre les hommes ; elle est un ferment de la société qui se construit. Les premières castes surgissent, les idéaux de puissance, de richesse accumulée, s'installent durablement.

L'Antiquité et la mesure en question

Un changement se dessine autour de la Méditerranée et en Europe, entre 2 500 av. J.-C. et les premiers siècles de notre ère. Les nouvelles agricultures associent désormais cultures pluviales et élevage, grâce à l'araire, tiré par un attelage léger. L'homme devient laboureur, sait travailler la friche herbeuse

1. Dans certaines zones intertropicales, la fine couche de terre fertile est prélevée et concentrée sur les parcelles cultivées.
2. Outil à bras proche de la pioche, servant au travail de la terre.
3. Bâton à fouir andin, entre la bêche et la pelle.
4. Outil tracté par un animal, scarifiant le sol de façon superficielle.

qui a remplacé la forêt. Le travail de renouveau succède à la pratique de la destruction. Les prémices de ce cycle apparaissent, enchaînement tragique qui traduit les mouvements de l'être et tisse l'histoire. Alors la technique commence de se dévoiler dans sa nécessité de surenchère.

Hésiode, paysan de Béotie, chante l'agriculture, action pieuse. Son poème dit la soumission à la loi, le paisible *des Travaux et des Jours*, accompli dans la sphère tracée par les dieux. Il dit l'*hybris* (ὑβρις) – la démesure – qui s'oppose à la *dikè* (δίκη) – la mesure, la justice –, ne cesse d'altérer les rapports des hommes entre eux et avec la nature. Dans cette pensée, l'agir et le cœur de l'homme accordés au monde donnent le jour à l'équilibre cosmique. La société reflète cette consonance.

L'agriculture revêt une dimension hiératique, c'est-à-dire sacrée, magique. Homère décrit, dans l'*Odyssée* (chant XIX), par la bouche d'Ulysse : « un roi excellent qui, ayant la crainte des dieux, règne sur un peuple nombreux et brave dans le respect de la justice : pour lui la noire terre produit le blé et l'orge, les arbres se chargent de fruits, les brebis donnent des petits à souhait, la mer fournit les poissons. » De l'accord des hommes avec les dieux, dont le *cosmos* est manifestation, viennent la récolte abondante, le troupeau fécond. Le sceptre du roi est fait d'un rameau d'olivier, mort, retransché du vivant. Dans la main du roi, il reprend vie, opère le cycle des renaissances, celui des moissons, union du souterrain et du solaire.

L'idée de mesure est au centre des premiers traités d'agronomie, en particulier de l'*Économique* de Xénophon : « Ce n'est point en plantant ou semant selon nos besoins que nous obtiendrons de meilleures récoltes ; c'est en observant ce que la nature aime à produire, à nourrir en son sein. » La *techné* s'inscrit dans le cosmos, elle le connaît. Les hommes tentent d'aménager le monde, de le rendre habitable, de perfection-

ner la cité, l'organisation du travail. L'agriculture participe au surgissement de cette société miraculeuse. Elle est la mère des arts, vigueur des fleurs premières.

Aux côtés du pastoralisme, la culture du végétal est fondatrice. Dans le Bassin méditerranéen, la surabondance de l'âge d'or est caractérisée par trois nourritures primordiales : la céréale, l'olivier, la vigne. Les fruits de la terre parviennent à la table commune des dieux et des hommes, sans travail ni souffrance. Avec la séparation des deux mondes, ils doivent être conquis, récoltés dans la peine, révélés. Entre les mets éthérés, réservés aux immortels, et la pâture de la sauvagine, sourdent les nourritures humaines, le pain, l'huile et le vin. La diversité agraire prévient le risque climatique. Les cultures sont associées : entre les rangs de fruitiers – vignes, figuiers et oliviers – sont semées céréales et légumineuses, *coltura promiscua*. Le complantage de la vigne et du figuier est attesté dès l'époque mycénienne. Le paysage romain s'accroît dans son organisation en quatre parties. Garrigue accidentée et érodée, devenue incultivable et où persistent quelques arbres, le *saltus*¹ est lieu de pâture pour chèvres et brebis. Les céréales envahissent les terrains plus fertiles, l'*ager*, en rotation biennale avec une brève jachère herbeuse. L'*hortus*, proche des habitations et présent depuis la première heure, garant de la diversité, rassemble jardins, potagers et vergers. La *silva*, forêt résiduelle, fournit bois d'œuvre et de chauffe, pâturage d'appoint, territoire propice à la cueillette et à la chasse, compléments nourriciers bénéfiques. Les fermes dispersées et le réseau, dense, des chemins ruraux constituent le lien entre la ville et la campagne, étroitement enlacées.

1. Le *saltus* désigne dans l'Antiquité latine les terres incultes, parfois boisées, alors que la *silva* est la forêt vouée à l'exploitation. L'*ager* est le lieu de l'agriculture, de la céréale, l'*hortus*, le jardin potager.

Réminiscences, outils hérités des anciennes civilisations du Proche-Orient, la bêche, la houe et l'araire retournent la jachère avant la culture. Les animaux pâturent en périphérie, sur le *saltus*, pendant la journée et sont parqués la nuit sur l'*ager*, en jachère. Les animaux sont requis au travail et à la fumure ; l'association entre cultures et élevage se resserre. Mais sans la diffusion de la roue aux travaux agraires, il est difficile d'engranger le foin pour alimenter les animaux pendant l'hiver : le troupeau reste limité, et la fumure qui en provient. Cette insuffisance est compensée, dans les régions méditerranéennes, par l'estive. Au nord, les Celtes semblent avoir usé les premiers de chars¹. Ils pratiquent le labour, transportent le foin vers les étables pour l'hiver et retournent le fumier en terre. Ils assurent ainsi la fertilité du sol, le soin de troupeaux importants. Pline leur attribue même les premières moissonneuses, chariots attelés munis de dents. Rêveurs et découvreurs, ils sont les poètes de la forme, les orfèvres de l'or et de la terre. Ils chevauchent l'imaginaire le plus vaste. La joie est grande devant ce paysage qu'ils ouvrent sur les plaines grasses, parcourues.

En dehors de cette exception, l'outillage antique semble se développer faiblement. Les performances agricoles restent comparables à celles des abattis-brûlis néolithiques. L'agriculture mobilise beaucoup d'hommes, citoyens et esclaves, peine à accompagner une population citadine en expansion².

1. Les Gaulois sont réputés pour la fabrication de voitures. Le nom gaulois du chariot, *carros*, s'est maintenu dans la langue française (par l'intermédiaire du bas latin : *carrus*) avec des mots tels que : char, charrue, charrette, carriole, carrosse.

2. Selon Mogens Herman Hansen, professeur d'histoire ancienne à l'université de Copenhague, la population grecque est multipliée par plus de dix de 800 à 350 av. J.-C. : elle passe de 700 000 à environ 8 à 10 millions.

Les limites sont repoussées provisoirement, par la construction des terrasses qui accueillent les oliviers et limitent l'érosion, par la préférence donnée au végétal, économe d'espace, par l'association généreuse de l'arbre aux céréales, par le développement de l'irrigation.

L'état de crise initié par la déforestation préhistorique reste latent au cours de l'Antiquité. Il est d'autant plus violent, augmenté d'une dimension sociale, que le lien est étroit entre possession de la terre et citoyenneté. La terre cultivée est terre politique, inséparable de la cité. Elle s'enracine dans le sol d'Athènes. Lors de la bataille qui l'oppose à Poséidon, Athéna fait surgir sur la colline de l'Acropole le premier olivier. Cette théophanie marque l'avènement de la vie cultivée, la fondation de la cité, du *cosmos* qui contient et lie les dieux, l'homme, l'arbre et la terre. Dans le jardin d'Académos – plus tard l'Académie de Platon – sont cultivés les *moriai*, les douze rejetons de l'olivier premier, sacrés comme lui. Ils prennent part aux rites de consolidation et de régénération de la cité. Pourtant, la symbiose de la cité avec le végétal, avec le sol, n'évite pas, lorsque la population croît trop rapidement, la rupture de l'équilibre. La crise, *stasis* (στάσις), s'illustre par le manque de vivres, la difficulté d'approvisionner les États en développement. Elle donne naissance à la *sténochôria* (στενοχωρία), la soif de terres, qui justifie, arme, la colonisation de nouvelles terres cultivables, habitables. Le feu s'élève une nouvelle fois. La déforestation était réduction, violente, de la nature, à la volonté humaine ; la colonisation est violence faite à l'homme étranger à la cité. Elle évite la guerre civile qui détruit le corps même de la société pour en changer la hiérarchie.

Les questions ont été soulevées ; de celles qui mettent en jeu les relations entre les hommes et les dieux, manifestent le

désir de pénétrer plus avant les lois. Elles touchent à l'agronomie, à l'énergie, au droit de la terre, à l'investissement, au commerce. Mais la poussée démographique est impérieuse, empêche l'Antiquité d'approcher l'équilibre qu'elle a entrevu. Les terres épuisées sont abandonnées, retournent à la friche ou à la forêt, s'ensauvagent. Elles échappent à l'homme, se revitalisent lentement.

Ainsi, les états de conscience, de tension vers la symbiose, s'achèvent dans une perte du jardin. Le temps déboise. La pensée se ressaisit, mais, dès que l'attention décroît, le monde s'arrête à la longueur du bras tendu, à la largeur du *champ* de vision. Le chaos menace de devenir, à chaque rebond, plus large. Ici commence et recommence le chemin, attraction de la mesure en réponse au désastre.

Le paysan conquérant du Moyen Âge

La forêt règne à nouveau sur l'Europe occidentale du haut Moyen Âge, malgré des clairières en expansion. Au *vi*^e siècle, au terme d'un déclin initié pendant l'Antiquité, la densité de population est faible. L'équilibre se déplace vers une dominante agropastorale. Le *saltus* et la *silva* jouent un rôle majeur. En Allemagne, les champs cultivés ne procurent plus qu'un tiers de la nourriture nécessaire aux laboureurs. Le reste est fourni par l'élevage, la cueillette, la chasse, la pêche, le potager.

Entre la Loire et le Rhin, la rencontre de deux agricultures, celle des paysanneries *barbares* et celle héritée des campagnes latines, dessine l'Occident médiéval. Élevage et culture se resserrent. Les Germains apportent la maîtrise du fer et les semailles de printemps ; les Romains la sédentarité et la

régularité de l'assolement. Pourtant, Grégoire de Tours évoque les famines au cours desquelles les hommes s'acharnent à faire du pain avec des pépins de raisin, des fleurs de noisetier, des racines de fougère. Au tournant de l'an mil, le chroniqueur Raoul Glaber décrit des scènes de cannibalisme.

La villa carolingienne ressemble à s'y méprendre à la villa romaine. Elle témoigne, par-delà les ruptures, des affaiblissements et des invasions qui succèdent à l'effondrement de l'Empire romain, de la permanence du modèle. Le capitulaire *De Villis*, attribué à Charlemagne, vaut décret pour l'organisation des domaines impériaux, dont les rendements laissent à désirer. Il montre l'ordre, la méthode, mais aussi la connaissance intime de l'usage de plantes nombreuses, d'une alimentation médicinale. Il témoigne d'un milieu intellectuel, celui d'Alcuin et de l'Académie palatine, qui maîtrise les domaines de la pensée propices à l'éclosion d'une civilisation nouvelle. Il témoigne aussi d'une pensée hésitante, entre la révérence, désir d'entrer dans la nature, et la volonté de l'ordonner.

Entre le VIII^e siècle et le XII^e siècle, le climat est doux, peu humide, propice aux travaux agraires au détriment de la forêt. Conquête instable puisque le défrichage peut être suivi, par manque de soin ou de main-d'œuvre, d'un retour de la forêt. L'empereur ordonne aux tenants de ses domaines : « Qu'ils ne laissent pas croître de bois dans les champs. » La culture extensive est peu productive et l'appoint des produits sauvages ne semble pas suffire. Contradiction, déjà présente chez les Grecs : la vision et la connaissance peinent à s'imposer, à s'établir à l'échelle de grands territoires.

L'an mil et le XII^e siècle délimitent une période charnière. L'essor démographique et le perfectionnement technique renforcent l'effort agricole. Une nouvelle aisance aristocratique

permet une relâche de la pression sur les paysans. Les moines, ceux de Cîteaux en particulier, sont au cœur de cet élan, cet ordonnancement, et étendent sur tous les territoires du monde latin leur réseau d'abbayes filles, avec leurs granges et leurs terres réglées pour produire et assurer l'économie de cette entreprise rayonnante.

L'association entre culture et élevage se renforce, grâce aux attelages lourds, dotés de roues, résurgence de la maîtrise celte. Colliers rigides et jougs de cornes améliorent la transmission de l'énergie déployée. Nourrir les hommes exige de mieux nourrir les animaux de trait, de soigner plus attentivement les prairies de fauche, de leur consacrer plus de place. Le contrat d'élevage scelle le lien entre l'homme et l'animal, vache, bœuf, ou cheval dans les cas les plus aboutis. L'animal bénéficie d'une part des fruits de la terre, des soins des hommes. La charrue approfondit le labour, enfouit le fumier. La herse prépare le lit de semences. La charrette transporte le foin des prés de fauche vers l'étable, achemine en retour le fumier vers les jachères. L'hiver, un troupeau important est maintenu et nourri grâce au foin. L'*ager* est mieux labouré, mieux fumé. La rotation biennale devient triennale, l'apport de fumier fertilise deux années de culture, une céréale d'hiver et une autre de printemps. La troisième année est occupée par la jachère.

À l'origine rencontre immédiate de la main et du sol, l'agriculture s'appesantit, exige un outillage lourd, du fumier, des animaux de traction. Le changement est inégal, ralenti par l'insuffisance des moyens financiers requis par une sidérurgie coûteuse et l'augmentation du cheptel. Les différences se creusent entre laboureurs et manouvriers, au sein d'un même village. La France est séparée entre cultures attelées légères au sud et cultures attelées lourdes au nord.

La sélection de certaines espèces se précise. L'épeautre n'est plus mentionné en Picardie après le XI^e siècle tandis que l'avoine se développe, favorisée par une civilisation cavalière. Le froment s'impose, nécessaire à la confection du pain blanc, habitude alimentaire des puissants convoitée par le peuple. Les moulins et les fours se multiplient. Les autres cultures, légumes, légumineuses, aromatiques, textiles, oléagineuses, tinctoriales, semblent occuper les jardins proches des habitations, ne sont pas incluses dans les rotations. Pois, vesces et fèves jouent un rôle alimentaire croissant.

La meilleure fertilité et l'extension des terres labourables favorisent à nouveau l'essor démographique. Au XIII^e siècle, la France compterait vingt millions d'habitants, deux fois plus qu'en l'an mil. Jusqu'en 1300, la production agricole augmente plus vite que la population. Les rendements et la productivité doublent. L'alimentation s'améliore. Le surplus libère une capacité de travail pour la conquête agraire. Le XII^e siècle est celui du paysan conquérant, bâtisseur de paysage. La progression de l'habitat et des cultures éclate l'horizon. La *silva* recule à nouveau sous les coups de hache, dévorée. L'extension de l'espace nourricier est aussi encouragée par l'aristocratie foncière à qui appartiennent désormais les terres incultes ; elle est devenue plus sensible à l'esprit de profit. Le XII^e siècle se caractérise par une vivacité monétaire qui accroît la puissance des possesseurs de terre. La surexploitation des forêts est pour la première fois réglementée¹, parfois abusivement au profit des seigneurs.

La fertilité des champs excite la floraison des villes. L'agri-

1. En 1219, avec l'ordonnance de Gisors, Philippe Auguste fonde le premier corps des Eaux et Forêts, qui réglemente l'exploitation et les ventes du bois.

culture a été au cœur de cette efflorescence, de ces grands changements. Elle devient subalterne, soumise à la primauté de la ville qui concentre désormais intelligence et puissance économique. C'est le début du temps de l'homme d'affaires, l'avènement du bourgeois ; la féodalité¹, société terrienne, est crépusculaire.

Dès la fin du XIII^e siècle, les signes de l'excès se manifestent. La terre, trop sollicitée, ne soutient plus l'essor démographique. Les défrichements abusifs et l'extension démesurée des cultures, au détriment des prés de fauche et des pâturages, dégradent les sols et menacent la fertilité. Les équilibres sont profondément affectés, les hommes affaiblis, mal nourris. Renart, dans le roman éponyme, vit tennallé par la faim. Aux XIV^e et XV^e siècles, l'effondrement se traduit par une inflation, des famines. Les épidémies, en particulier la peste, provoquent une hécatombe : en un siècle, la population est réduite de moitié. La forêt regagne. Plus tard, la démographie se reconstitue, mais le modèle, inchangé, atteint de nouveau ses limites. La population s'ajuste à la nourriture disponible. Quelques méthodes agricoles nouvelles et leur meilleure diffusion permettent d'éviter de renouveler la catastrophe du XIV^e siècle.

Le Moyen Âge européen, longue ondulation qui s'étend sur mille ans, est l'ère de la diffusion du christianisme. Il diffère en cela de l'Antiquité tardive, dont il prolonge pourtant de nombreux usages, de profonds influx. Il connaît à ses débuts la désagrégation puis la reformation des institutions antiques, du réseau des routes à la *basileia*, le regain de l'espace sauvage puis la nouvelle conquête sur la forêt. La chrétienté aspire à son tour à construire l'homme, à ouvrir le chemin qui le conduit

1. Le mot viendrait du francique *fehhu*, bétail.

à lui-même. Expérimenter un nouveau rapport, ordonner la vie du groupe en assemblée, signifie qu'être homme passe nécessairement par l'expérience de l'autre, par la détermination de la distance et du lien. La poussée démographique, excroissance du désir, achève cette longue période, aboutit une nouvelle fois à l'effondrement de l'équilibre réinventé. Faiblement défini, le lien organique de l'homme et de la nature est, quant à lui, laissé aux interprétations du temps. Longtemps, les anciennes déités celtiques, germaniques, gallo-romaines sont célébrées dans la forêt. On y rencontre les esprits des oiseaux, des arbres, des fontaines. Pour les chrétiens, la *silva* est un obscur désert abandonné, stérile, privé de la lumière de Dieu. Lieu d'égarement et d'errance, elle est un refuge maléfique. Grégoire de Tours fustige les anciens cultes, le paganisme campagnard. Ces croisades contre la nature et les croyances coutumières s'imposent et marquent durablement l'imaginaire. Né dans les sables du désert, révélé et incarné par un Messie qui est une figure solaire, le christianisme veut arracher l'homme aux turpitudes de la forêt, au sombre, au caché, à la sauvagine que François d'Assise – il faut attendre le XIII^e siècle – réhabilite en ouvrant les bras à cette fraternité qui aime le monde. L'agriculture ajoute ses *clairières*, participe ainsi de cet arrachement au sombre apparent de la forêt, qui n'est pas perçue dans sa dimension féconde, nourricière. Héritage solaire, la civilisation se sépare du bois. Bernard de Clairvaux prêche la cognée comme victoire de la chrétienté, de la lumière sur l'ombre. Ne s'agit-il pas de bâtir, sur terre, la Jérusalem céleste, première cité idéale ? La société s'établit à distance suffisante pour que la loi humaine s'épanouisse. L'exception de l'érémisme considère pourtant la forêt comme lieu de retraite propice, loin des corruptions, lieu de prière et d'ascèse. Il semble être une tentative, réservée cependant au

petit nombre, de retour à l'expérience édénique, celle de la nature immédiate, celle du Jardin. Entrer dans la nature est une expérience singulière, inaccessible au nombre. Le domaine agricole revêt en ce sens une importance particulière puisqu'il est le lieu d'une *nature* civilisée, accessible. Il est le passage, le va-et-vient entre le civilisé et le sauvage.

Éclaircie fugitive de la science

La culture attelée associée à la jachère a montré ses limites. Face à une démographie en expansion, elle entraîne déforestation et famines chroniques. À partir de la Renaissance et pendant plusieurs siècles, une nouvelle révolution se dessine en Europe : la jachère est mise en cause. Cette amélioration franche de l'agronomie réitère la double volonté de nourrir les hommes et de préserver la possibilité des récoltes à venir. Les jachères occupent une grande place dans les anciennes rotations, qu'elles soient triennales ou encore biennales. Elles privent cependant les terres fertiles d'une part de leur capacité. La jachère permettait de renouveler la fertilité et de maîtriser les adventices. Graminées, plantes sarclées et légumineuses sont désormais cultivées pour mieux répondre à ces deux fonctions. Elles produisent autant de fourrage que pâturages naturels et près de fauche réunis.

Cultures et élevage sont conjugués toujours plus étroitement. Le troupeau augmente, et avec lui le fumier, le travail animal, la nourriture. Les rendements céréaliers s'améliorent. Des cultures plus exigeantes, jadis apanage de l'*hortus*, sont introduites dans la rotation. Elles élargissent aux grandes terres la diversité des plantes cultivées. Cet enrichissement est amplifié par l'acclimatation de plantes du Nouveau Monde ; les échanges jouent un

rôle croissant. Le travail aux champs augmente : un matériel nouveau, valorisant mieux la traction animale, s'impose. La fertilité est mieux saisie, mieux renouvelée. Le couvert végétal s'étend, par la densité des cultures et le drainage de nouvelles terres. Croissance démographique et croissance végétale coïncident pour la première fois dans l'histoire.

Les bénéfices des rotations de culture sans jachère sont connus de longue date, mais leur mise en pratique a subi jusqu'ici des freins politiques. En 1789, la liberté d'entreprendre est consacrée, l'individualisme agraire triomphe : droit de clore, interdiction de la vaine pâture, partage des communaux. Les propriétaires terriens changent et se multiplient. La propriété bourgeoise et paysanne se renforce. Placement pour les premiers, la possession du sol est pour les seconds une profonde aspiration. Le terme d'*exploitation* agricole apparaît pour la première fois dans le Code Napoléon. Le terme consacre le propriétaire-exploitant.

Le XIX^e siècle marque un tournant de la science agronomique, transformée par la biologie, la chimie, la physique, la mécanique. L'intérêt est manifeste, l'agriculture perçue comme une des racines du *progrès*. Étrangement, à l'aube du déferlement de la chimie agricole, en 1881, Charles Darwin publie son dernier ouvrage, longtemps ignoré, majeur pour la compréhension de l'activité vivante du sol : *La Formation de la terre végétale par l'action des vers*. L'Antiquité, Aristote en particulier, avait conscience de leur rôle éminent, mais depuis, la méconnaissance a gagné du terrain. Darwin s'oppose à la perception commune et porte à la lumière les êtres qui donnent vie au sol. Il écrit : « La charrue est une des inventions les plus anciennes et les plus précieuses de l'homme, mais longtemps avant qu'elle existât, le sol était de fait labouré par les vers »

de terre et il ne cessera jamais de l'être encore. » Les vers forment la terre et sont médiateurs des cycles de la fécondité. En 1900, trois quarts des jachères ont été mises en culture. En France, en un siècle, la production de céréales et de lait double, celle de viande triple. La population croît de vingt-sept à trente-neuf millions d'habitants. Désormais, seule la moitié se consacre à l'agriculture. L'alimentation s'améliore. Le perfectionnement agricole double la productivité et conditionne la première révolution industrielle : il fournit matières premières, main-d'œuvre, capitaux. L'esprit de la ville gagne le monde. Le paysan et la ferme deviennent un débouché de l'industrie. L'Europe occidentale découvre le charbon, commence sa *sortie* du monde. Elle devient le lieu de consommations matérielle et énergétique démesurées. L'exploitation du Nouveau Monde, en particulier les productions de coton et de sucre, permet d'étancher la *soif de terre*.

Cette période de quatre siècles ne s'achève pas sur une crise, au moins en matière agricole – la guerre de 1914 ne signe-t-elle pas le suicide de l'Europe ? Elle a vu sa maîtrise agricole croître, atteindre un nouveau sommet. Les paysans, moins nombreux, nourrissent les villes et leur croissance. La nourriture abonde, la famine est plus rare, cantonnée à l'incurie politique.

La Renaissance a modifié l'imaginaire. Les puissances s'égalisent : Dieu, l'homme, le monde physique. L'art devient naturaliste ; il imite, il singe, il représente, dessine d'un homme à distance du monde, qui n'y accède plus. La rationalité des Lumières déforme l'humanisme en exacerbant certains de ses traits. Avec l'aboutissement de ses songes, la science, la technique et la machine qu'il croit maîtriser puisqu'il l'a conçue, l'homme affronte, seul désormais, la nature ; il se prépare à la nier. La divergence entre l'art et la technique, dont l'unité

première a pourtant donné corps au temps de l'homme, semble scellée sur ce versant du monde. Une nouvelle ère s'annonce ; le glissement vers une technique s'opère, répétition indéfinie de l'ordre imprimé à la matière. Le paysan, plus que tout autre, a marché sur la terre ; de tout son être il a tenté d'en pénétrer la réalité, d'en connaître les liens. Il emprunte désormais une voie éloignée, qui semble victorieuse, et dont il ne sait pas encore l'amertume.

Cependant, dans le cours des transformations qui dégagent l'homme de ses attaches immémoriales et le dotent d'une maîtrise nouvelle, une houle discrète se lève. Elle met en cause, tente la conciliation, s'oppose au mouvement dominant. Jeu de la pensée et du cœur, elle touche à toutes les disciplines. Alors que la technique s'appesantit encore, que l'industrie apparaît, l'art et l'artisan tentent de demeurer, nécessité du souffle. Au sein même des Lumières, une première pensée écologique émerge, d'abord portée par des hommes retirés, *réveries du promeneur solitaire*. L'écho se propage, chez Baudelaire, qui presse le peintre de voir, au-delà de toute représentation. Cézanne, les cubistes suivront, saisit la nature, à l'intérieur, dans son hiératisme, tente de la voir pour elle-même, forme lumineuse dont le réel est caché. L'art est réaffirmé comme révélation, remontée, appel impérieux à *voir* le réel. L'agriculture connaît dans les premières décennies du xx^e siècle une révolution comparable.

À l'ère de la quantité

L'abandon de la jachère, destiné à augmenter les volumes produits, se heurte à la faiblesse de l'outillage et des transports. Or, la rationalisation de la production entraîne

celle du travail, la quantité appelle des marchés lointains. Le XIX^e siècle découvre la mécanisation des cultures, de leurs transformations et des transports.

Depuis l'origine, l'outil est fabriqué pour la main par la main même des paysans, des charrons et des forgerons, *sur mesure*, avec du bois et des fers anciens. L'industrie supplante cet art, élabore en série des instruments coûteux ; la peine est réduite, avec elle la part de la main à l'œuvre. Le nombre d'hommes requis aux travaux des champs est une nouvelle fois diminué de moitié. L'agrandissement des fermes chasse les paysans vers les villes, qui ne cessent d'absorber.

Avec l'apparition du chemin de fer et du bateau à vapeur, le transport cesse d'être une aventure et s'inscrit dans une nouvelle normalité ; il réduit l'espace et l'imaginaire qui lui est associé. Les puissances européennes étendent leurs colonies agricoles, en importent les produits qu'elles déprécient, qui *alimentent* leurs industries. Les échanges s'intensifient, les régions se spécialisent : céréales dans les plaines du nord, vins et alcools dans les régions côtières et les vallées, élevages laitiers et porcins aux Pays-Bas et au Danemark, bétail, laines et fromages en montagne. Ce mouvement jette sur le marché des *matières premières*, toujours plus nombreuses, et conduit, à la fin du XIX^e siècle, à la première grande crise de surplus, sombre réponse aux famines qui ont ponctué les millénaires. Dans les trente dernières années du siècle, le marché devient mondial. La baisse du coût des transports, maritimes en particulier, provoque le déchaînement des exportations américaines et l'effondrement des prix agricoles. Le revenu paysan est entaillé en Europe, les fermes les plus fragiles ruinées. L'exode rural fournit les premiers ouvriers de la seconde révolution industrielle. Les pays d'Europe s'engagent, individuellement, dans des modèles économiques spécialisés. Le Royaume-Uni

se consacre à l'industrie, s'installe le premier dans la dépendance alimentaire. Le Danemark et les Pays-Bas tirent profit de la baisse du prix des céréales et concentrent un élevage qui en est tributaire. La France et l'Allemagne imposent un protectionnisme choisi, tentent de sauver la diversité de leurs agricultures. Dans les régions du Sud et de l'Est, les latifundia¹ dominant ; les jachères y sont toujours pratiquées, la crise est violente. Elle trouve parfois son dénouement dans des régimes totalitaires qui redistribuent la terre.

La science n'est plus à l'œuvre dans ce dernier bouleversement. L'emprise de la technique, celle des transports, celle de la machine agricole et de sa productivité, est totale. La quantité prévaut, la mécanique entre dans son règne, elle excelle, progresse sans cesse. La récolte excédentaire est devenue la règle, miroir déformé des anciennes peurs. Marchandise dépréciée, ignorante des distances, elle amorce le déclin de la culture paysanne au profit de l'exploitation agricole. L'écartement s'accroît entre modes d'existences citadin et agraire ; avec cette nouvelle ignorance, une forme de mépris s'accroît.

La ville est née au centre d'une campagne attentive, définissant une géographie à la mesure du pas de l'homme. Première énergie tirée du monde minéral, le charbon déforme et étire cette organisation millénaire. Il en détruit certains équilibres, en impose de nouveaux, planétaires. Le jardin s'appauvrit. La réalité de la terre s'éloigne.

Ruptures consommées, isolement

L'amélioration agronomique du XIX^e siècle est supplantée par l'irruption de trois industries : le moteur, la chimie

1. Vastes propriétés agricoles, le plus souvent faiblement mises en valeur.

et la semence. Le mouvement s'amplifie avec la révolution pétrolière, puis celle de l'électricité. Le déplacement de la science vers la technique se poursuit.

La motorisation des transports accélère les échanges au long cours. Dans ces circuits commerciaux qui deviennent la norme, les intermédiaires prolifèrent, les marchés s'extraient du territoire. La spécialisation des régions se dessine. De nouveaux paysages apparaissent, supplantent les anciens, plus complexes. Alors que depuis la plus haute Antiquité, les hommes avaient associé toujours plus étroitement vies animales et végétales, cette nouvelle révolution les sépare. Le tracteur rend caduc le travail animal. Les engrais remplacent la fertilité offerte par le troupeau et par l'association des cultures. L'élevage lui-même s'efface au profit de la production industrielle de viande et de laitages. L'agriculture cesse d'être vivrière. La diversité est négligée, effacée par de grandes monocultures marchandes.

La ferme est dépossédée de ses artisanats qui pourvoyaient à l'énergie, à la fumure, à la semence, à l'outil, au bâtiment. La science agronomique, sédiment d'expérience et de théorie au cœur du métier de paysan, s'éloigne du champ. L'agriculture se fait maillon, entre des industries extractives, mécaniques, chimiques et des industries de transformation et de commerce. Elle se réduit à la production serve de matière première. La nouvelle industrie agroalimentaire et les fournisseurs de machines, de chimie, de semences enserrent l'agriculture, qui renonce à sa plénitude. L'augmentation des rendements est le résultat de ces seules industries périphériques.

Depuis le premier grain semé, plantes et animaux ont été choisis pour leur adaptation au terroir et aux hommes. Ils sont désormais moins sélectionnés pour leur qualité, leur robustesse, leurs bénéfices, que pour leur compatibilité avec les moyens de production industriels et leur capacité à les

optimiser. L'outil était façonné pour répondre à l'appel conjoint de l'homme et du monde ; l'un et l'autre doivent désormais répondre à la machine.

Cette révolution rompt avec l'échelle de temps des précédentes. Le lien entre les industries, leurs dépendances mutuelles, est facteur d'accélération. L'utilisation des engrais est encouragée par les entreprises de la chimie et des chemins de fer à la recherche de fret. Les pouvoirs publics et les syndicats incitent au changement, ignorent les risques que fait peser la *modernisation* sur le paysan, le paysage, le pays. Le plan Marshall permet aux firmes américaines de déverser leurs produits vers l'Europe. En dix ans, l'agriculture est motorisée, les tracteurs s'installent¹. La productivité et le rendement céréaliers sont tous deux décuplés. En France dans les années 1950, la paysannerie ne représente plus que le quart de la population, à peine un vingtième dans les années 2000.

Une minorité d'exploitations perdure, productives, étendues, endettées. Le recours à l'emprunt, étranger à la société paysanne, se banalise. En trois générations, les neuf dixièmes des fermes disparaissent. Certaines régions sont délaissées, retournent à la friche, à la forêt ; les surfaces cultivées baissent. Le mouvement de surenchère ne s'interrompt pas. Avec l'accroissement de la production, les crises d'excédent sont fréquentes, les prix s'effondrent. Pendant les Trente Glorieuses, les gains de productivité industrielle permettent une hausse des salaires, accélèrent l'exode rural. Toutefois, les économies d'échelle sont limitées en agriculture par les variations écologiques locales et les réalités singulières du vivant. L'énormité des exploitations infléchit la productivité.

1. En France, les tracteurs sont cent mille en 1948, un million en 1963 : la moitié des exploitations en sont alors équipées.

Elle altère la diversité, impose de faire appel à des moyens externes, coûteux.

Les déséquilibres, les excès sont visibles, affectent en profondeur la terre, la société. La concentration des activités entraîne des pollutions nombreuses, la qualité alimentaire baisse. La diversité cultivée, réponse pourtant prudente au risque climatique, se réduit. Une crise d'extinction majeure menace les espèces. L'évolution à l'œuvre est celle, sans précédent, du champ de la technique au détriment de l'intelligence et de la main qui s'effacent devant l'industrie, apparemment libératrice.

L'agronomie, par la meilleure compréhension des cycles, a ouvert la possibilité d'une demande plus intense de l'homme à la terre. Elle donne au paysan la possibilité de s'affirmer en maître de la fertilité. Le XIX^e couronne la discipline, l'effort, qui a permis d'aboutir à une mise en culture quasi permanente des terres, de conjuguer l'énergie du soleil à celle de l'homme, à celle des animaux, à celle du sol. Cet état de grâce est éphémère. La science, par laquelle l'intelligence touche la matière du monde, est transformée dans son objet, tend à se réduire à des applications, au service de l'industrie. La technique dévore, s'amplifie, s'éloigne de son objet premier. La science se retire et, avec elle, l'agronomie, bien que les premiers effets n'en soient pas perceptibles, compensés par le nouvel attirail industriel, qui établit et prolonge l'illusion. Le temps est à la charnière de conceptions, de pratiques, qui déchargent l'homme de son action directe sur le monde, le laissent spectateur, plus étranger. La main-d'œuvre, main de connaissance, devient main de peine, elle n'agit plus sur l'objet qu'elle transforme. L'industrie s'interpose entre le paysan et sa terre : mécanique, chimie, sélection semencière. Elle met l'agriculture hors de ses gonds. L'homme de volonté poursuit sa marche, étend son emprise.

Désagrégation

L'industrie a provoqué l'invasion des champs par la technique. La science, désir et connaissance, s'est absentée du cours de l'histoire. La fin du monde paysan caractérise le ^{xx}e siècle, en Occident. À travers le monde, l'agriculture revêt cependant des formes diverses, singulières, fruit des climats, de la géographie et des chemins empruntés. Cultures sous couvert forestier, cultures irriguées, rizicultures inondées et associations vivrières ont été lentement enrichies par l'échange de sciences, de savoir-faire, d'espèces. Brusquement, le déchaînement des transports permet l'écoulement des produits de l'agriculture industrielle à l'ensemble du monde. La confrontation marchande est violente, insoutenable pour la paysannerie. L'agriculture conquérante poursuit à l'échelle de la planète son premier élan destructeur du travail, de la diversité, de l'intelligence agronomique.

En 1900, l'écart de productivité entre la main et la machine est d'un facteur de dix. En moins d'un siècle, il est multiplié plusieurs dizaines de fois, atteint un facteur de cinq cents. La banalisation des transports et l'ouverture des marchés mettent en concurrence ces agricultures si étrangères les unes aux autres. La petite paysannerie mondiale, avec son outillage manuel¹, est confrontée aux surplus dévalorisés des pays industrialisés. La baisse de revenus la paralyse. Elle cherche à son tour à produire pour des marchés mondialisés. L'offre se gonfle alors ponctuellement au gré des meilleurs prix, sur des marchés d'opportunité. L'entretien des cultures vivrières

1. Dans les années 2000, plus de 80 % des agriculteurs d'Afrique et de 40 à 60 % de ceux d'Asie et d'Amérique travaillent avec un outillage manuel.

est gravement négligé. La fertilité des terres, l'alimentation sont menacées. Les paysans sont contraints à l'exode et viennent grossir les villes ; parfois un accident, climatique ou politique, les condamne sur place à la famine. L'agriculture industrielle affecte ainsi le monde dans sa totalité, accapare l'intelligence et la volonté ; elle désespère. Pourtant, les agricultures paysannes, variées, économes, sont sans doute les plus riches, les plus précieuses et les plus puissantes. Elles sont malgré cela frappées d'inutilité, condamnées par leur indépendance, par leur autonomie. Elles couvent, attendent leurs jours.

La remontée du minéral à la surface, matière sombre des énergies fossiles, établit le règne de l'acier. Elle donne sa pleine démesure à l'âge de fer, celui conté par Hésiode, au cœur de la vision grecque des cycles de l'histoire. C'est ainsi qu'il n'a plus été seulement demandé à la terre, à chaque retour de la saison, la moisson pour apaiser la faim, pour naître au pain. L'homme en a pénétré les entrailles profondes, il en a extirpé le souterrain, violé le temps ; il en a bouleversé le lent sédiment pour nourrir une faim d'étendue, nouvelle, indéfinie. Il a cru toucher à l'énigme, alors qu'il se livrait « à une simple exténuation quantitative du connaissable », selon l'expression de Vladimir Jankélévitch.

Cain fonde l'agriculture et la cité

L'état de rupture, la crise, se répète dans l'histoire, entre la puissance naturelle et la marche de l'homme ; l'emballement de la démographie en est un symptôme et une cause de précipitation. Cet état souligne l'impensé de la totalité du cosmos, en tant qu'il est organisme incluant l'homme. Ce sont

des failles discontinues, des insuffisances dans la perception et la compréhension du réel, des ralentissements de la pensée. Chaque période d'enrichissement attire, canalise les intelligences, les spécialise, les éblouit en les détournant des grands équilibres. L'effondrement les y ramène laborieusement, sous la contrainte. L'idée moderne de *développement durable* apparaît ainsi comme un simple défaut de perspective, un coupable oxymore. La question ne réside pas dans le développement *durable* mais dans le développement *fécond*.

Où l'usage veut que l'on parle de révolutions agricoles, du Néolithique aux Temps modernes, il convient de voir des glissements irréguliers. Les savoir-faire apparaissent et se retirent parfois, de grands aménagements ont lieu puis se perdent. La conjugaison des dualités et des cycles donne l'histoire. L'ethos du temps, consubstantiel de l'état de l'être, résonne dans les pratiques agricoles, dans la distance entretenue avec la terre. Si une rupture semble s'opérer au xx^e siècle, en particulier dans les pays qui les premiers se sont livrés à l'industrie, elle n'est que l'aboutissement d'un cycle, l'entrée plus entière dans un état particulier. Cet état fébrile se décline, apparaît partout, affecte les dimensions physique, politique, économique, ontologique. Il semble contribuer à s'amplifier lui-même.

« Comme on parlait de l'Histoire, quelqu'un saisit une poignée de terre et dit : "Voilà tout ce que nous savons de l'Histoire Universelle. Mais cela nous le savons, le voyons ; nous le tenons : nous l'avons bien en main" », écrit Francis Ponge dans *La Terre*. La *révolution* néolithique ne cesse de s'accomplir, au-dedans et au-dehors. C'est l'homme sédentaire qui survient, qui se fixe dans l'espace, commence à croire en sa durée. L'agriculteur a tué le nomade. Caïn, dont le nom signifie *attachement* et évoque le fer, a rompu avec cette première lignée qui parcourt le monde. Abel, le pasteur, est

l'orant. Main tendue vers le monde, il vit et parcourt la terre *d'un soleil à l'autre*, il réside dans le présent, hors de toute fixité. Abel, nous dit-on, signifie *buée*.

La qualité de Caïn, sa fixité, détermine son attachement au végétal qui ne connaît le mouvement que par sa semence. Elle fait de lui le fondateur, mythique, de la première cité. Fils de Caïn, l'homme de la terre et celui de la ville sont un seul, fruit du lieu qui les fonde. La marque du sédentaire est celle de la volonté de s'établir, de nouer. Le désir d'errance est renvoyé en dehors du présent, pérégrination dans le temps, puisque l'espace est désormais fermé.

Dans cette modalité d'être-homme, l'agriculteur est le témoin, premier et dernier, il est au seuil, vestale nécessaire de la part de la terre. Il tient lieu de contact au monde. Il ceint la ville et la *nourrit*, il l'avitaillie, veille à l'abondance, lui donne la vie. Lorsque la ville devient un être *sui generis*, lorsqu'elle croît comme une tumeur et non plus comme un organe, elle se sépare de la terre dont elle émane. Elle lui impose en retour son esprit détaché, désincarné, ses lois, la faiblesse de ses objets. Asphyxiés, les rameaux se dessèchent.

Et pourtant l'*hortus*, le potager, où eut lieu l'invention de l'agriculture, reste présent, constellation fertile ; il est réminiscence de l'ancienne fraternité, lieu de la pensée fidèle, cœur hors du temps, débordant. Les hommes qui s'y consacrent veillent, certains connaissent l'éphémère de la paix des champs. Ils savent la réalité des dégradations, des chutes, des destructions ; ils y voient l'accomplissement des saisons de l'histoire. Peu leur importe. Ils comprennent et ne cessent de naître à leur science. Ils ont choisi la lumière. Un seul potager sauve le monde.

L'AGRICULTURE, MANIFESTATION DE L'ÊTRE

« Et l'Éternel Dieu le chassa du jardin d'Éden pour qu'il cultivât la terre d'où il avait été pris. »

La Genèse, III, 23.

La nature n'est pas le tout de notre origine. Nous sommes soumis aux règles communes du règne des mammifères, mais c'est de notre mise à distance du monde que naît l'être particulier de notre humanité. L'acte, dans sa dimension spécifiquement humaine, est cristallisation de la pensée, il en est une tonalité particulière. Se lever, rire, parler, cuire les aliments nous éloignent de l'animalité et dessinent notre humanité.

Ainsi, au-delà de son apparition contingente dans l'histoire, l'agriculture doit être contemplée. Phénomène majeur de la naissance de l'humanité, elle ne peut être réduite à sa fonction utilitaire ; elle est lieu de production – il conviendrait de dire de co-production – de substance, de celle du monde, de celle de l'homme lui-même. Elle est l'un des modes, l'une des techniques, c'est-à-dire l'un des arts, par lesquels il revêt son être.

Surgissement

La main de l'homme debout, libérée de ses obligations motrices, est le précurseur de toute qualité intellectuelle. Soudain ouverte au monde, elle *met en œuvre*. Elle révèle la nature dont elle procède. Miroir du possible, elle construit les outils et en fait usage. L'outil prolonge, augmente les aptitudes de la main. André Velter écrit, dans *Le Livre de l'outil* : « *Homo faber* ouvre dans ses sillons les voies d'*Homo sapiens*. » Les sculpteurs et les peintres instaurent le temps de l'homme¹, en tant que passeur de l'invisible au visible, artisan d'une technique révélatrice. Par cette manifestation, surgissement de l'intellect, il affirme en puissance la plénitude de ses moyens. Il est celui qui fait exister, apparaît à côté de la nature, celui qui la dévoile. Comment comprendre qu'il ait commencé par exercer cette aptitude de révélateur hors du domaine de la subsistance, c'est-à-dire dans la parole, la peinture, la sculpture ? Notre façon de mesurer l'utile est incomplète. La dissociation du beau et de l'utile est comparable à celle du corps et de l'esprit. Elle méconnaît leur unité, leur indissociable nécessité révélatrice.

La science analytique réduit le monde à une succession, toujours plus longue, de causes et d'effets. Ainsi, la nuit cesse d'être évocatrice du mystère pour entrer dans le champ descriptif de l'astronomie. Elle ne suscite plus de mouvement de l'esprit, d'intelligence poétique. Ce changement dans la manière d'embrasser le monde impose la prudence lorsque

1. L'Aurignacien (– 35 000 à – 25 000 av. J.-C. environ) et le Magdalénien (– 15 000 à – 8 000 av. J.-C.) sont les périodes de production de l'art préhistorique.

nous cherchons à observer nos prédécesseurs : ils n'établissent pas de frontière entre poétique et technique. Il leur faut traire l'invisible, en recueillir les signes qui permettent d'appréhender, d'orienter l'expérience. Nos gestes, en partie dépouillés de la pensée qui préside, contraints par l'exigence de l'efficacité immédiate, répondent de manière seulement lointaine à l'ampleur des leurs, alors qu'ils tentent de naître au tout, d'embrasser l'énigme.

L'expérience immédiate et quotidienne des forces de la nature est aussi celle de l'intuition des principes, invisibles, dont l'apprentissage commence lorsque l'homme se dresse. Pour les Modernes, la mémoire des siècles, le sédiment de l'expérience scientifique, constitue en lois certaines la plupart des enchaînements d'événements. Les limites de l'explicable sont repoussées, relèguent ce qui demeure voilé. Une grande part de ce qui était appréhendé par l'intuition et l'intelligence métaphysiques semble résolue, dans l'apparence rassurante de la science. Il en fut tout autrement, et longtemps subsiste la trace de cette conscience primordiale de l'être puisque les contemporains de Platon affirment la communauté de sens de la *poiésis* (ποίησις) et de la *techné* (τέχνη). Ils envisagent sur un plan équivalent les gestes qui fécondent les différents ordres du réel. « [...] *techné* ne désigne pas seulement le "faire" de l'artisan et son art, mais aussi l'art au sens élevé du mot et des beaux-arts. La *techné* fait partie du pro-duire, de la *poiésis* ; elle est quelque chose de "poiétique" », écrit Martin Heidegger dans *La Question de la technique*.

À l'âge de la pierre polie, la révolution néolithique associe des changements techniques, écologiques et culturels. Elle semble déterminée par la raréfaction du gibier, la sédentarité, la démographie, le climat. Mais la simple nécessité économique ne suffit pas à l'expliquer. L'agriculture naît au

sein d'un milieu intellectuel propice dont elle assure l'essor : outillage sophistiqué, sédentarité, hiérarchie, cérémonial. Elle émerge dans plusieurs grands foyers indépendants : Proche-Orient, Chine, Amériques, Sahel, Nouvelle-Guinée. Il nous faut méditer les conditions de son apparition.

Les agriculteurs, grâce à leur avantage démographique, migrent depuis les foyers initiaux, assimilent lentement les populations de nomades. L'emprise sur le paysage¹ succède au prélèvement initial dans la nature, met fin à l'errance. Cette emprise s'applique à la géographie qui s'humanise et aux caractères des espèces domestiques : animaux dociles, céréales à grain nu, fruits charnus. Elle suppose de comprendre l'enchaînement des cycles saisonniers, de veiller aux conditions propices à la croissance et au déploiement du végétal et de l'animal qui en dépend, en mettant en jeu l'habileté, la technique et l'outil. L'agriculture et la ville sont pensées dès leur origine comme tout indissociable, mise en retrait pour permettre l'essor de l'homme. Longtemps, seuls des perfectionnements ont été apportés à cette première expérience, pour en augmenter l'efficacité.

Dans le sillage des peintres et des sculpteurs, l'agriculture participe au dévoilement de la nature par l'homme, de l'homme par lui-même. Aspiration de l'être à se manifester. L'agriculture ne répond pas simplement à une nécessité alimentaire. Elle instaure une musicalité dans le chaos, la mesure harmonique de l'homme dans la nature *naturée* ; elle est poétique.

1. Écosystème : interaction entre une communauté d'êtres vivants et son environnement biologique, géologique et climatique ; terme forgé par A. G. Tansley en 1935 qui désigne « l'unité de base de la nature ». À ce terme nous préférons celui de paysage qu'il faut entendre dans ces dimensions visible – ce que le regard embrasse – et invisible – ce que l'esprit devine.

Nécessité nourricière

La faim, sensation première, désir du monde, s'inscrit dans une patiente éducation, un apprivoisement, une attente, la temporalité et l'espace de la ripaille familiale, amicale, la cérémonie immémoriale du banquet, du repas sacrificiel. La nourriture est lieu même de transmission entre les hommes, d'appropriation du monde, elle est ancrage au temps et à l'espace, lien à la terre.

Lorsque la prédation ne permet plus de nourrir les villages dont la densité est croissante, l'agriculture apparaît comme un complément nécessaire. Son efficacité supplante progressivement l'action des chasseurs-cueilleurs : les premiers systèmes de culture qui se développent dans les milieux boisés supportent des densités de population supérieures. L'agriculture répond spécifiquement au besoin d'approvisionnement de la cité en développement. Dans de rares situations, au Japon ou en Ukraine, au sein des terroirs les plus riches, chasseurs, cueilleurs et pêcheurs sédentarisés maintiennent longtemps des sociétés comparables à celles des agriculteurs.

Domestication, humanisation

La sélection botanique est un nouveau regard posé sur ce qui est encore vierge et qui va devenir *ressource* au service d'une technique. L'intervention de la femme, gardienne de l'ensemencement et de la germination, y est peut-être prédominante. La domestication commence avec certaines espèces de plantes et d'animaux, recherchées pour leurs qualités : amélioration, du point de vue de l'homme. Elles sont

plongées dans des conditions organisées, pensées pour être propices à leur développement, conditions découvertes par un homme qui observe et déduit les lois. Sélectionner, à chaque génération, plantes et animaux les plus adaptés, est une façon, au-delà de la main tendue vers le fruit, d'assurer son alimentation et de s'approprier le monde.

La domestication de l'animal revêt quatre finalités : la concurrence du loup à la chasse devient compagnonnage avec le chien, marche côte à côte ; le parcage ou la garde du troupeau est nourricier, les déjections servent à maintenir ou à augmenter la fertilité du sol, la traction animale agrandit la taille de l'espace cultivable. Cette domestication ajoute une dimension particulière à celle des plantes. Entre l'homme et son animal, la ressemblance fait naître des liens. L'homme se construit en tant qu'homme, différent de la bête, et son semblable. L'élevage repose sur le soin et le lien. Il est possibilité du don, dans sa mesure circulaire : donner, recevoir et rendre. Ce contrat se constitue en fondement de toutes les sociétés anciennes. Il est extension du domaine du familial. L'homme ne se considère pas seul avec ses congénères, il appelle le grand autre. L'économie ainsi créée se fonde sur l'ordre, la connaissance, la bienveillance, l'amitié à l'égard de l'animal – il en subsiste des traces, nombreuses. Marie-Cécile Teyssedou, éleveuse, nous dit : « C'est terrible de devoir abattre une bête que l'on a élevée. Je leur parle quand je les tue. Pauvre bête, nous avons été amies mais maintenant tu ne me bénis plus. » L'amitié témoigne pour l'homme.

Cet élan de domestication fait écho à celui, intérieur, du nomade qui s'arrime en un lieu. Il devient l'homme de la maison, se domestique, se construit selon sa mesure qu'il étend à la part du monde qu'il fait sienne. Ainsi, il ne fait pas de différence entre le monde et lui-même ; il ne s'en

distingue pas, ne se considère pas autre. D'un même regard, familier de l'invisible, il navigue des profondeurs du monde à celles de son être. Les mythes grecs affirment le continu : l'olivier est une pousse humaine, l'âme d'un homme. Mais dans le même geste, il s'éloigne, se tient au seuil du monde, repousse les murs de sa maison, écarte le *naturel*.

Territoire sensible et spirituel

L'agriculture s'établit dans l'écart entre l'humain et le naturel. Elle est passage de l'un à l'autre. Il faut voir ce *domaine* selon les différents plans qu'il occupe, au-delà de ses réalités physiques. Masanobu Fukuoka appelle l'agriculteur l'échanson des dieux.

Le lieu géographique de l'agriculture, l'*ager* de l'Antiquité latine, complément de l'*urbs*, la ville, constitue un territoire médian, dernier espace occupé par la cité avant le sauvage. Il délimite les frontières du milieu transformé par l'homme, avant le monde inconnu, celui de l'ours et du loup, monde profond, étrange et inquiétant.

Le premier sens du mot *ager*, et de ses précurseurs grec et indo-européen, est celui de conduire, mener, agir. Cette impulsion de sens dérive dans un second temps pour aboutir à une définition du territoire réservé à l'agriculture. Ce territoire n'est plus celui de la déambulation cyclique des chasseurs-cueilleurs, mais tend à se circonscrire, pour devenir lieu permanent de vie, fondement de la cité. L'agriculture suppose qu'on fasse halte, le temps que les épis blondissent. Dans ce temps de l'attente qui précède l'agir, la *poiésis* est à l'œuvre.

L'agriculture féconde un territoire intérieur. La mue de la psyché est connexe à la maîtrise de techniques nouvelles. Elle

nous conduit à manifester nos qualités encore *en puissance*. L'être de l'homme s'y manifeste ; s'y dévoilent ses attentes, ses désirs, ses facultés. L'homme s'affranchit, dans une mise à distance qui témoigne de l'ampleur bouleversante des possibilités de sa conscience et de son désir re-créateur.

L'action primordiale de l'agriculture s'ouvre sur un nouveau *champ* de l'imaginaire humain, qui le rend toujours-plus-homme. C'est dans cette tension nouvelle vers le point fixe que s'épanouit l'imaginaire géométrique, capacité à organiser en déduisant l'intelligible de toute manifestation en veillant à la plénitude de son expression. L'homme devient centre dans le paysage. En faisant halte, il devient con-naisseur et organisateur du monde. Pourtant, il ne cesse de lui être connaturel. L'agriculture est nourriture terrestre et aérienne pour celui qui travaille aux champs. Au Moyen Âge, dans le carré du cloître, baigné de lumière et de senteurs herbeuses, enrichi par des espèces végétales venues de loin, les moines cultivent leur jardin. Les réformes successives de la vie monastique rappellent la règle de saint Benoît de Nursie. L'esprit n'est accessible qu'avec la participation totale du corps ; le travail du jardin est tension vers l'équilibre. À la périphérie de la cité, celui qui cultive la terre est au plus proche de la nature et des processus vivants. C'est ainsi qu'il éprouve l'unité du monde. « Votre travail est exactement de fournir aux sens », écrit Jean Giono dans sa *Lettre aux paysans sur la pauvreté et la paix*. Embrasser cette vision reliée du monde, pouvoir admirer ce que la terre offre de vivant et de beau, est l'apanage de l'homme de la terre. Gaston Bachelard médite les images de la matière terrestre, « stables et tranquilles... elles éveillent en nous des joies musculaires ». L'homme se dévoile, sollicité par la matière. L'imagination, par des rêveries actives, est capacité à répondre aux invitations de la matière ; elle exige une

intimité avec les choses. La constellation de l'âme se nourrit du cristal de la matière. Le monde est immense, mais l'est plus encore la relation entretenue avec lui.

L'agriculture, dans son écho, éveille aussi le corps et l'âme, parfois lointains, de celui qui ne travaille pas la terre, ne la connaît plus d'expérience comme miroir de sa force. Infini grain à moudre pour l'imaginaire, le paysage devient comestible, la terre se fait chair, la mémoire immémoriale.

Travail

Le travail agricole, métier premier, initie un mouvement des états de l'être. Expérience du monde, ce travail est, par jeu de miroir, à la fois dans la nature et *en aplomb* de celle-ci. Soumission à la nécessité, malgré la dureté qui le caractérise, et grâce à elle, le travail donne le sens, érige le vertical. La rencontre du réel, tangible, dur, celle que connaît l'agriculteur, est aussi source de joie silencieuse et d'intelligence.

Le geste qui relie l'homme à la terre forme la pensée, dont il est le riche précurseur. Vivant, le travail permet à l'homme de faire face, d'*en-visager*, d'affronter une résistance, de se produire, engageant le cycle des métamorphoses. Cette intelligence du corps, c'est-à-dire du cœur, est entrée dans le monde, intuition du passage, où les deux natures s'accomplissent. C'est ainsi que le définit Karl Marx : « Le travail est de prime abord un acte qui se passe entre la nature et l'homme. [...] En même temps qu'il agit par ce mouvement sur la nature extérieure et la modifie, il modifie sa propre nature, et développe des capacités qui y sommeillent. » L'homme modifie, altère ou enrichit par ses œuvres le donné naturel.

Le travail de la terre introduit la durée. Il ouvre le temps. Cette projection permet de soustraire une part de la moisson pour les semailles à venir, d'élever les animaux qui nourriront à leur tour. Ici commencent le temps du grenier et le cycle de l'espérance.

Société humaine

La première agriculture a considéré les sociétés que forment les plantes et les animaux. Elle pense le milieu en ce qu'il est favorable, susceptible d'accueillir des espèces amies, complémentaires. Les associations procèdent de l'imagination, de l'observation, de l'expérience.

Familier du végétal, appelé par l'enracinement, l'homme s'y associe, lie sa condition à celle de la plante, sédentaire, désormais cultivée. À son image, l'homme se fixe, c'est vrai de l'individu attaché à la terre natale, alors que l'espèce poursuit sa migration et transporte les caractères acquis de sa culture. L'agriculteur dessine les limites tangibles, celles du charme qu'il exerce sur le monde. Il participe à la cristallisation de la société humaine. Cette forme première de vision organisée est inspirée, enrichie par les liens de dépendance mutuelle observés chez le végétal, l'animal. Ils sont ceux d'une communauté perçue comme faiblement hiérarchisée, dont la résistance est cependant éprouvée. Une égalité paisible face au labeur semble régner sur ces premières formes de société. Lorsque les hommes augmentent le rendement agricole, ils délaissent la chasse et la cueillette. Les produits de l'agriculture prennent alors une importance croissante dans la cité. Le regard change sur le monde. À l'intérieur du groupe, les règles demeurent. Lorsque ce contrôle amical, si proche de l'esprit du nomade

qui herborise, devient domination, alors la violence apparaît. Elle s'applique à la nature entière, à l'homme lui-même. Le flux de l'histoire s'inaugure. La société se fonde à son tour sur le pouvoir, celui des castes. Cette tension hiérarchique est renforcée par les perfectionnements de l'agriculture, qui mobilise moins d'hommes aux champs et autorise une organisation verticale. D'autres métiers se développent dans la cité, contribuent sans cesse au devenir homme, dont la première ébauche les contient toutes. L'agriculture dessine bien l'éthos du temps. L'histoire commence avec la tentative d'instaurer un ordre dans la société des hommes ; elle se poursuit avec l'avènement d'un ordre social qui protège. Lorsque cet idéal déborde hors les murs, étend son emprise sur la nature, en particulier dans le champ de l'agronomie, l'homme commence de livrer bataille au désordre naturel, au principe de fécondité.

Être-homme

L'agriculture accompagne le changement de regard du nomade qui se réinvente en sédentaire, elle féconde le corps et l'esprit dont elle procède. Elle est passage de l'invisible des forces de vie au visible de la germination, de la floraison. Cultiver et élever supposent de *voir*, de se situer en un lieu d'équilibre entre un état en puissance et sa réalisation. L'homme se fait passeur de lui-même, il entre dans le monde et en reçoit en retour la présence. Par cette traversée qu'il accomplit sans cesse, du proche au lointain, du lointain au proche, il naît à la joie, connaît le souffle de son être insaisissable.

Nécessité alimentaire, limites d'une aire géographique et imaginaire, travail sur le monde et en soi, dévoilement par

l'observation et la déduction des lois du *cosmos*, *humanisation* animale et végétale : l'agriculture élargit, enrichit la société des hommes. Dans la Grèce antique, les Thesmophories sont célébrées en l'honneur de Déméter. Ces assemblées de femmes ont lieu à l'abri du regard des hommes, pendant le temps des semailles. Elles revêtent une double fin : mêlées à la pourriture des porcs sur l'autel, les semences sont rendues fertiles tandis que les femmes manipulent des figurines qui imitent des serpents et des organes sexuels. Le même mot désigne en grec la semence végétale et humaine : *spërma*. Ainsi, les Thesmophories célèbrent la fécondité, la vertu fertilisante, reproduisent la cité des hommes, le corps politique en entier : génération des enfants légitimes et génération de la nourriture par les semences frugifères.

L'agriculture est autant jaillissement de la volonté de l'homme que festin pour lui. Elle est manifestation du monde caché, dévoilement de la forme. L'homme révélateur contient en lui tous les mondes.

Le geste agraire est à la fois nourricier et constitutif de l'homme au travail. Il témoigne de la qualité de l'homme, qui considère la nature, se l'approprie, la domine, l'éloigne. Présente, force insurmontable, indifférente, la nature est désormais liée, nommée tantôt ennemie, tantôt associée, tantôt ressource. Le lien est sans cesse tendu, raidi par les savoirs agricoles. Toute altération de ce lien résonne dans son être, en bouleverse la cardinalité.

L'ART D'HABITER LA TERRE

« Elle est douce la terre, aux vœux des naufragés, dont Poséidon, en mer, sous l'assaut de la vague et du vent, a brisé le solide navire. »

Homère, *l'Odyssée*, chant XXIII, trad. Victor Bérard.
Les Belles Lettres, 1924.

Au cours de la révolution néolithique, la sédentarisation des populations humaines s'accroît, l'agriculture répond aux nécessités d'une nouvelle organisation sociale ; elle est commensale de la cité, en favorise l'émergence. Elle ne peut cependant être réduite aux réponses qu'elle donne à l'économie nouvelle, celle de la ville. Elle métamorphose le mouvement primordial de main tendue du chasseur-cueilleur. L'homme devient co-naïsseur, co-producteur. La main ouverte du cueilleur se referme sur l'outil, spécialisation des qualités humaines. Cet instant de commencement de l'histoire détermine le mouvement de mise à distance du monde.

L'agriculture, au-delà de sa fonction vitale, de sa capacité à nourrir, engage ainsi dès son origine le mouvement du devenir-homme. À moins qu'elle ne soit un témoin, l'un des plus immédiats, de la mobilité de l'être. Elle appesantit le temps, celui qu'il fait, mais aussi celui qui survient, qui semble s'écouler,

celui auquel l'homme participe, auquel il donne corps, dans lequel il prend corps à son tour. Ainsi commence l'arrachement au fleuve immobile du présent. Ainsi est proféré l'appel, approche et éloignement, entrée et sortie du monde. La main de l'agriculteur puise ses forces et son intelligence dans la terre et tente de la mettre en demeure. La douceur et la paix, la violence et la démesure, sont en puissance dans le premier geste, bienveillant, du semeur. La volonté de l'homme peut naître, s'affirmer dans le temps de l'histoire : s'affranchir du monde, vivre par lui-même, pour lui-même. Qu'en est-il vraiment ? Après l'orateur, le sculpteur et le peintre, qui ajoutent les premiers à la substance, à la beauté du monde, l'agriculteur réitère l'irruption de l'art, c'est-à-dire de la technique, proprement humaine, qui prend part à la *physis* (φύσις). À l'idée familière de la nature, qui est celle de son apparence, s'ajoute dans ce mot fondateur celle de l'agir qu'elle contient, naissance continue, manifestation, fécondité. Elle est la nature qui s'achemine vers elle-même. « La physis aime à se cacher », écrit Héraclite. Longtemps après, Paul Cézanne¹ répond, avec la même densité, la même science : « La nature est à l'intérieur. » L'être du monde aime à se voiler. Ainsi l'art, *poiésis*, est dévoilement, initiation aux mystères, chemin, enfante-ment. Il n'est d'équilibre entre l'homme qui se recrée et les forces de la nature que dans cet art, viride et obstiné, dans une tension sans cesse renouvelée. Dès lors, actes, outils et discours témoignent de l'intensité poétique, de l'accord au monde, du flot des idées qui nous traverse et nous révèle, dans le courant duquel nous nous formons.

L'homme de l'art est passeur de lumière – il est lucide – et aperçoit l'insaisissable beauté que seules connaissent l'intuition

1. Cité par Maurice Merleau-Ponty (voir p. 152).

et l'*immémorial*. Si la beauté est un voile que prend l'esprit pour nous parvenir sans nous consumer, alors l'art est lui-même voile tendu en retour. L'art est la question tenue au bord de la falaise et la réponse incertaine au tragique de la séparation. « Ainsi, par son adhésion totale à ce qui est, le poète tient pour nous liaison avec la permanence et l'unité de l'Être », dit Saint-John Perse. Il permet le retour précaire mais glorieux, la remontée des causes, l'errance amoureuse de l'invisible à l'inconnaissable, le *consentement à l'apparence*¹. Il donne lieu à l'homme. Le paysan est homme de l'art parce qu'il agit et croit au cœur même du monde : il célèbre les noces de l'intelligence et de la terre. Ainsi lui est ouvert le livre des jours. De même le peintre nourrit cet amour de la lumière dont il fait sa patrie. À Lascaux, aucune trace hasardeuse, mais la fécondation des mondes souterrains par la main de lumière.

Ainsi, l'art est plénitude de l'homme dans son être, participant aux forces génératrices. Part de la *physis*, l'homme nourrit l'illusion de s'en retrancher, à la semblance du démiurge – n'est-ce pas à sa propre dissemblance ? Le rapport initial trouve sa respiration entre le tragique de la séparation et la joie illuminée, éphémère, du retour. Réminiscence de l'unité première.

Il n'en est plus de même avec l'irruption de la machine qui détrône la main pensante. L'outil cesse d'être médiateur de l'expérience du monde. Il devient instrument des lois de la mécanique. Les conditions du tragique sont changées. L'art, privé de l'oscillation entre voilement et dévoilement, s'obscurcit. À la co-naissance de l'homme et de la nature sensible menace de succéder une co-destruction. Le paysan

1. Voir Sources bibliographiques, p. 152, Nietzsche.

lentement déserte la terre, l'homme tout entier avec lui. Le pays s'efface. L'homme trompe la soif de la terre, c'est-à-dire sa propre soif. Alors que le mot porte la mémoire, celle de l'indo-européen *ters* qui désigne la *sèche*, celle qui attend l'humide. Il nous dit combien la terre est désir.

Lorsque nous nommons agriculture la technique et l'esprit propres au travail de la terre, c'est-à-dire cet art particulier, nous évoquons un sens premier qui semble s'effacer : *colere* signifie habiter, soigner, entretenir. Il désigne la participation active de l'homme aux forces, non humaines, de la nature foisonnante. Il situe l'homme en sa demeure et l'en sépare. Là naît la réminiscence de l'identité première, reflet de l'unité, aperçu d'un âge doré. Alors le désir est grand d'entrer de plain-pied dans la pleine terre, il ouvre la joie à des possibles indénombrables.

De grands changements ont été nécessaires avant que ne se perdent les gestes nés de l'observation humble des cycles saisonniers, de la grande respiration du sol, des plantes et des animaux. Longtemps il reste dans le geste paysan la trace d'une hésitation à franchir les limites de sa condition première d'itinérant et de cueilleur. Les *révolutions* techniques accentuent la médiation et la distance, instaurent la perspective. En s'éloignant de la terre sur laquelle elle agit, la main ne met plus en jeu l'homme dans sa totalité. Elle trace seulement les signes d'une volonté impérieuse. Le monde se réduit au champ de la liberté ainsi acquise. L'outil séparé de la main, devenu instrument mû par une énergie morte, acquiert l'autonomie de son mouvement, dicte sa loi.

Nous le savons. Lorsque, par l'un de ces accidents dont l'histoire est féconde, le temps de l'homme sédentaire fait irruption dans celui du nomade, l'incompréhension est grande, le choc inacceptable : « Mes jeunes gens ne travailleront jamais, les

hommes qui travaillent ne peuvent rêver ; et la sagesse nous vient des rêves¹. » Il témoigne de l'étape franchie entre le sobre prélèvement dans la puissance d'une nature édénique et la tentative, d'abord prudente, de maîtrise. L'homme glisse de son premier instant de recueillement vers un rapport calculé au monde. Il commence à utiliser les forces naturelles, à en concentrer les effets à son profit. Il ne cesse pas de vouloir comprendre. La généalogie des techniques témoigne de sa lointaine volonté de soumission. Celle-ci se fonde, histoire récente, dans la résolution à se substituer aux forces en présence dans la nature. L'illusion d'y parvenir obscurcit le voile.

1. Voir Sources bibliographiques, p. 151, Smohalla des Nez Percés, cité par T.C. McLuhan.

TOUS DROITS DE REPRODUCTION ET DE REPRESENTATION STRICTEMENT RESERVES A L'EDITEUR

LE JEU DES DOMINATIONS

« Quarante années avaient marqué une différence, une énorme différence dans l'humanité. Le fer et le charbon avaient profondément dévoré le corps et l'âme des hommes. »

D. H. Lawrence, *L'Amant de Lady Chatterley* (1928), trad. Frédéric Roger-Cornaz, Gallimard, 1932.

Au xx^e siècle, l'artifice a envahi, et parfois asphyxié, les champs : engrais et pesticides de synthèse, irrigation massive, labour profond, insémination artificielle, hors-sol, organismes génétiquement modifiés, etc. Alors que les énergies fossiles se raréfient, l'agriculture est sommée d'alimenter les machines en plus des animaux et des hommes. Le geste premier qui habite le paysage, qui situe l'homme en son cœur, s'éloigne. L'agriculture ne semble plus être l'ancre, le centre caché de la table.

La peur se déplace

Des sept plaies d'Égypte aux raz-de-marée japonais, la violence de la nature meurtrit les hommes. Face au chaos, la peur est *panique*. Émerveillement et angoisse oscillent. La nature est

indifférente, amoral, scandaleuse ; elle ne peut répondre à l'appel, ignore ce qu'elle inflige ; elle est impassible, recouvre bientôt le champ de bataille. « Chaque printemps les arbres fleurissent à Auschwitz, comme partout ; car l'herbe n'est pas dégoûtée de pousser dans ces campagnes maudites ; le printemps ne distingue pas entre nos jardins et ces lieux d'inexprimable misère », écrit Vladimir Jankélévitch, dans *L'Imprescriptible*. Horreur de celle qui ne souffre pas là où l'homme se décompose. La misère est là, éprouvée d'aussi loin que l'homme se souvienne, celle de sa faiblesse, de sa survie au beau milieu de forces telluriques qui l'ignorent. L'état de fait est inchangé, la réponse diffère. Elle devient volonté d'éloigner le naturel, de le contenir dans le cadre resserré de la règle humaine, de l'éradiquer chaque fois que ce sera possible.

Nos prédécesseurs, soumis par la puissance naturelle, se sont pensés participant de la *physis*, mais aussi étrangers, à mesure de l'éclosion de la société. L'accroissement de l'outil sous ses formes diverses – accroissement de l'art – affirme cette étrangeté, assouvit une volonté de séparation, en même temps qu'il initie plus intimement au mystère. La volonté de maîtrise se dévoile à la mesure des moyens mis en œuvre. La nature parfaitement dominée est un idéal, règne du civilisé qui trouve un achèvement dans les broderies du jardin à la française. Ailleurs, dans le Sud marocain, les hommes obéissent à un autre penchant ; l'eau est rare, le *blé d'Allah* est semé sur le versant des collines dans le seul espoir, sans attente, qu'il soit *révélé* par une pluie de printemps. Il est donné par surcroît. La relation édenique, fondatrice de notre imaginaire, est hors du temps. La croissance industrielle signe la réduction de l'image intérieure, la perte d'une intimité, l'affirmation de l'homme de volonté. Le jeu nouveau de domination consiste à devenir *comme maître et possesseur de la nature*, ce que nous tardons à

être. La technique permet désormais de provoquer la terre, de donner corps à la volonté d'asservissement. Elle revêt un degré de violence jamais atteint. La qualité de l'homme se transporte ailleurs : il était à la naissance de l'image, il sera désormais celui qui contraint. La nature se retire, sommée de s'ouvrir et de livrer sur-le-champ ses énergies. Longtemps appelé, l'artifice se répand, monde créé par l'homme, pour l'homme, mais qui échappe à sa mesure. Bientôt, les chemins de campagne et les dernières espèces sauvages sont balisés. L'idée même de jachère – le *repos* de la terre – semble paisible mais n'a pu germer que dans l'esprit d'un mammifère dominateur. Seul il connaît le repos, seul il peut croire à l'arrêt des mouvements du monde avec son propre sommeil. Le sol ne se relâche pas, il agit continuellement, il vit, transforme tout ce qui peut l'être. Dans son silence apparent, le repos de la terre nous est inaccessible. La domination que nous exerçons sur la nature, parce qu'elle suppose et aggrave l'éloignement, devient à son tour une source d'inquiétude. Si l'angoisse est née de l'horreur inspirée par les excès de la nature, c'est à présent aussi du pouvoir que nous exerçons sur elle que naît la crainte. L'angoisse est propre à la sortie de la *physis*. Si notre humanité naît de la mise à distance du monde et vit dans l'oscillation du retour, la franche séparation affecte l'être. Elle est diffraction, dissolution de la fragile unité.

Les mutations de l'agriculture cristallisent cette distance. Au *xx^e* siècle, l'homme se divise ; le *consommateur* naît, loin du paysan réduit à sa condition de *producteur*. L'éloignement caractérise aussi le rapport entre l'homme et la terre quand à la main qui touche le sol succèdent l'outil d'abord sommaire, élaboré, mécanisé, puis le tracteur et l'exil de la production hors-sol. L'agriculteur dont la main habile était *instrument mettant en œuvre des instruments* devient lui-même l'outil de son outil.

L'illusion règne dans les premiers temps de la machine ; elle semble n'être qu'un outil supplémentaire, plus puissant. Celui qui porte, enfin, la liberté. L'histoire dit combien la machine règne ; elle devient une fin. Les arbres tombent, cèdent à l'extension indéfinie des terres, accordée au gigantisme de la machine. L'homme cède devant ses exigences.

Exil

Sous les tapis de goudron, de béton, de plastique, la terre se fige, hors de toucher. Certains légumes ne sont plus nommés, le champ est un fantôme, le lait *pousse* en brique, le régime de bananes est sans lieu ni terre. La confusion est grande entre saisons, variétés et goûts, plats saisonniers et nourritures rares.

L'éloignement caractérise d'abord le citadin, qui le revendique parfois. Mais il affecte également le paysan ; il se fait plus intérieur, plus profond. Nicolas Humbert, agriculteur dans les Vosges, dit un matin de printemps, l'odeur du foin couvrant, par intermittence, celle des premières fleurs : « Le problème, le vrai problème, c'est que les paysans ont perdu le rapport à la terre. » La plainte s'est répandue à travers la campagne. Nous ne touchons plus terre. Ainsi chacun s'en est allé : l'homme perdu dans ses calculs, la nature qui déserte, la technique impérieuse qui n'obéit qu'à ses propres desseins. Le paysage, sans arbres ni hommes, *no man's land*, est sillonné par quelques tracteurs qui seuls accrochent le regard. De loin en loin, il est traversé à grande vitesse.

Pourtant, l'agriculteur porte à lui seul ce rapport ; il est le terrien. Son travail – semer, planter, moissonner, veiller, accompagner, élever – est complétude de vivre. Le paysan exprime les qualités

du monde par le contact direct entre le corps et la matière. Lorsque la société glisse vers la primauté du nombre, l'industrie excelle ; elle est apte à la répétition indéfinie de l'identique. Le lien fondateur entre homme et terre se relâche, le divorce est prononcé, la démesure sans rémission. L'entrée de l'agriculture dans la sphère de la monnaie exacerbe le caractère spéculatif des monocultures, la dépendance technique et financière ; l'éloignement s'accroît encore.

Les surfaces agricoles s'amointrissent¹, au profit parfois de la forêt, mais surtout de la ville. Celle-ci a pourtant été édifiée au bord des fleuves, au cœur des terres planes, les plus riches. Sous la ville et ses satellites, la fertilité est enfouie. La fuite de l'agriculture laisse la ville sans ressources. Elle a été favorisée par la brève illusion de l'accessoire de sa proximité. L'ancienne *sténochôria* des Grecs réapparaît, sous la forme nouvelle, financière et cynique, d'*accaparement des terres*, et fait place à de nouveaux songes de conquêtes sidérales, de fermes verticales. La même tension réduit le nombre d'agriculteurs. À travers l'histoire, le paysan nourrit une communauté qui augmente. Le surplus agricole autorise le développement des autres métiers, la venue continue de la société urbaine. Bientôt, la juste distance n'est plus : la majorité des hommes ne connaît pas sa nourriture², ni ceux qui la produisent. L'ère industrielle gonfle à la fois la productivité et le rendement. Elle réduit les terres nourricières et le travail paysan. Le lieu du contact s'amenuise, celui du citadin, mais aussi celui de l'agriculteur.

1. En quelques décennies, la surface agricole française chute de 35 millions d'hectares à 28 (communiqué de presse FNSAFER, 23 février 2013).

2. Au tournant des années 2000, il n'y a plus qu'un million d'agriculteurs en France, soit environ 4 % de la population active. À la fin de la décennie, la population urbaine est majoritaire dans le monde.

Le cloisonnement des techniques prive, exclut les agriculteurs de leur métier, augmente la dépendance : c'est le temps des experts, des techniciens. La sélection variétale elle-même se retire du champ. Passeur d'hérédité depuis le Néolithique, le paysan recueille la part de sa récolte qu'il juge la plus belle pour la semer l'année suivante, la donner ou l'échanger. Il entoure de soins les espèces qu'il cultive et favorise l'expression de la variété liée au terroir, propre à ses goûts. Désormais, des entreprises semencières fournissent chaque année à l'agriculteur ses graines, souvent étrangères à la singularité de sa terre, à son foisonnement génétique. L'hybridation¹, la fixation variétale, met un terme à la lente continuité de la sélection qui conjugue la diversité, s'opère aux champs et dans ses abords. La qualité nourricière se retire devant la *qualité* industrielle. La variabilité génétique au champ s'affaïsse ; de cette concentration découle celle des parasites, qui déchaîne le risque de ravage. La capacité de la nature à se produire elle-même est altérée ; le champ n'est plus le lieu de la nature et de l'art, il tend vers le désert.

Ainsi, la convergence est totale, la finalité de production de masse et l'esprit industriel affectent tous les domaines de l'agriculture. L'élevage est abîmé, l'animal y devient objet, le travail humain est converti par la machine, la production hors-sol convient mieux à l'application des procédés, conçus hors nature.

1. Le mot *hybride* vient du latin *ibrida*, qui désigne le produit du sanglier et de la truie, plus généralement tout individu de sang mêlé. L'orthographe a été modifiée par rapprochement avec le grec *hybris*, faisant référence à la violence démesurée, au viol, à l'union contre nature. Les hybrides sont généralement intentionnellement stériles.

Abaïsser

Longtemps, hommes et animaux se sont formés côte à côte. Les hommes, sédentaires, ont noué à leur sort celui des bêtes qu'ils sont parvenus à approcher, à toucher, à apprivoiser. Ils leur ont parlé des journées entières, en ont fait leurs frères de labeur, de douleur, de joie. Aux animaux la place donnée est large ; les hommes découvrent en les regardant, en peinant à les compter, en les domestiquant, l'idée même de la richesse. Le radical indo-européen *peku* semble désigner à la fois la richesse et le troupeau. D'anciennes monnaies sont frappées d'effigies animales. La langue française porte la marque de cette origine, associe le pécule à la pécure.

L'élevage offre la possibilité aux animaux de s'affranchir de leur condition d'être aux aguets, évoquée par Gilles Deleuze. Ensemble, hommes et animaux domestiques font face à la nature, ils font corps avec elle. Cette vie conjugulée commence au Néolithique ; elle est adaptation complexe, lente, ininterrompue ; le lapin n'est domestiqué qu'au Moyen Âge. Nombreuses sont les tentatives qui échouent. Malgré la volonté des Égyptiens de l'Antiquité, le pélican, la grue et l'hyène reviennent à leur état sauvage.

Parce qu'il fait appel à toutes les dimensions, physique, imaginaire, rationnelle, affective, le travail d'élevage participe à la construction oscillante de l'être-au-monde. L'homme s'échange avec l'animal. Élever des animaux donne la vie, c'est-à-dire la joie ; ils offrent l'aliment et le vêtement – la laine et le cuir complètent le lin et le chanvre. Ils habitent l'univers mental et affectif des paysans. Les uns et les autres

travaillent ensemble, connaissent parfois une condition commune, partagent le mépris des citadins.

Lorsque l'industrie entre dans le champ agricole, elle éloigne l'animal, le met hors de portée. L'élevage se désagrège en une production hors-sol, l'extrait entièrement de son naturel, le prive de son vivre. Le moteur remplace la traction animale. L'introduction des engrais chimiques, extérieurs, brise le cycle millénaire des amendements. L'amitié constitutive entre l'homme et son troupeau est ignorée, jugée archaïque. La seule appellation de *productions animales* pointe la rupture. L'élevage s'est amoindri, *désanimalisé*, cantonné à fournir de la viande, des protéines. Nous parlons de la viande comme d'un minéral. L'animal n'est plus perçu dans son unité complexe, dans sa richesse une. La production industrielle – *élevage industriel* constitue un sombre oxymore – nie la possibilité même d'une réciprocité, d'une familiarité. L'animal souffre, s'efface, objet exploitable. Le soin porté à l'animal, la vie bonne, est un don, celui qui scelle le contrat d'élevage. Sa disparition laisse place à l'ingratitude. La chute continue de la valeur monétaire conduit à repousser les usines de production animale aux confins de la terre.

Remplacé par une industrie, l'élevage perd ce qui fait sa qualité. Les liens se distendent entre les animaux, avec les autres éleveurs, avec les citadins, consommateurs lointains. L'élevage, à travers lequel l'homme s'est découvert, devient un assemblage, d'où il s'absente. Il ne s'agit plus d'accompagner un animal de la vie à la mort : le travail est divisé, chaque étape de l'existence animale isolée. Les éleveurs exécutent des tâches simplifiées, mécaniques. L'animal semble être devenu une machine.

Alors que l'industrie s'étend, s'alimente elle-même, soulever la question du *bien-être animal* apparaît comme une cynique

diversion. Elle tente d'effacer les images les plus insoutenables, nourrit la bonne conscience. La production industrielle, impasse délétère, ne peut être améliorée ; elle abaisse l'animal et l'homme qui la sert, n'a pas de parenté avec l'élevage. Le chemin est ailleurs.

Voué au moteur

Apanage des puissants, la faculté de s'exempter des contingences physiques est sans cesse contrée dans l'histoire. Elle l'est par l'éthique des écoles philosophiques antiques, qui tentent de s'imposer aux princes. Elles propagent à travers le temps l'idée que l'esprit se meut avec la chair. Pourtant cette union vitale semble un jour s'effacer ; fondement humaniste de l'ère de l'hydrocarbure, épargner la peine de l'homme emporte l'adhésion la plus large. La mécanisation, dans son expansion ultime permise par le charbon et enfin par les huiles minérales, revêt l'apparat de la libération. La bêche se montre absurde, révoltante, elle désigne la sueur, le dos courbé, la fatigue, la vieillesse prématurée. Un baril de pétrole développe l'énergie de douze terrassiers au travail pendant une année. Les murs de soutènement des *restanques* ardéchoises, les pierres dressées des clôtures d'Aubrac sont le fruit de civilisations lentes, celles de la tâche transmise, de la victoire silencieuse de la patience. La juste entrée de l'homme dans le paysage n'est-elle possible qu'à la seule mesure de son corps ? L'intimité du contact exige-t-elle l'humide de la sueur ? Quelle est la part offensée dans l'ivresse du gigantisme, part de l'homme et part de la nature ? Le vieil homme nous invectivait lorsque nous blessions aux heures chaudes du jour un pied de vigne sans arrêter le tracteur. « Un homme à pied ne céderait pas à semblable paresse. »

L'adoption des techniques industrielles se traduit par une distance croissante de la main à la terre. Dès l'origine, l'outil prolonge la main pour semer, extirper, amender, récolter. « Démuni de pinces, de crochets, de dards, de crocs, de défenses, de scies, de sabots, de griffes, l'homme dispose de mains qui, si elles sont le plus souple et le plus polyvalent des porte-outils, ne sont en elles-mêmes qu'un outil des plus mous et une arme des plus faibles¹. » Les premiers outils accompagnent le travail agricole. Changement de rapport, le moteur autorise la construction de machines gigantesques : tracteurs, moissonneuses-batteuses, pelleteuses, manèges à traire. L'homme et la machine s'associent, miment faiblement le couple foisonnant que formaient l'homme et le grand vivant. Alors que la main est l'organe de tout artisanat, par lequel l'homme forme sa mesure dans le monde, l'industrie impose ses propres contraintes : automatiser, standardiser, planifier. À l'inquiétude de la condition de l'homme penché sans cesse sur la terre, ne relevant la tête que pour interroger l'incertain des récoltes à venir, s'ajoute l'absurde de la machine et de son diktat, ignorant du réel, des désirs qu'il suscite. Il n'est plus question de l'art. La machine exclut ce que la terre exprime d'entier, de solide, de résistant. Le sol passe au second plan, l'homme aussi ; la rencontre, dans son âpreté et sa beauté, n'est plus. « On n'ose plus, écrit Jean Giono, aller directement du corps à la matière, on ne peut plus accepter le difficile ; accepter le chef-d'œuvre, désirer le franc contact avec le monde ; on n'a plus de sens pour cette sensation-là. On ne peut plus admettre ce paisible héroïsme d'exprimer le monde avec la divine habileté des mains nues. Il faut qu'on

1. Voir Sources bibliographiques, p. 152, Laurence Roudart et Marcel Mazoyer.

interpose dans la liaison directe corps-matière des boucliers, des gants, des cagoules, des capuchons et des masques : les machines et le capital. »

Formé, l'instrument forme à son tour le regard, c'est-à-dire l'esprit, participe à la sensation, à l'intelligence du monde. La culture néolithique repose sur l'utilisation des faucilles et des haches en pierre polie. Le monde est renouvelé, parcouru et dévoilé par ces outils. Lorsque vient son temps, le tracteur détermine et accentue le regard en retrait, extérieur, que l'homme porte sur le monde.

Nulle part

Volailles et porcs, dans leur majorité, ne sont pas *élevés* sur la terre, dans la prairie ou le sous-bois, ils sont produits hors-sol. Leurs aliments ne viennent pas de la ferme, mais sont importés, parfois depuis de lointains outre-mers¹. Ce déracinement concerne aussi des végétaux, fraises, tomates, concombres, endives. Le sol est ignoré, dans son caractère vivant, complexe, foisonnant. Il y est remplacé par un support inerte, laine de roche ou fibres végétales, imbibées d'eau, de quelques substances nutritives, d'organismes stimulant l'assimilation ou inhibant les parasites des plantes. Au sein de cet univers synthétique, l'ordinateur règle la température, la lumière, l'humidité, la composition du milieu. C'est une agriculture du *tout-humain*, dé-naturée. Cette utopie hygiéniste est louée de façon exemplaire par le premier *producteur* français de tomates : « Les jeunes plants sont semés dans un terreau à base de tourbe ou de fibres de noix de coco, un sol plus sain que la terre naturelle. Contrairement

1. Une grande partie de l'élevage hors-sol est concentré près des zones portuaires.

aux idées reçues, la terre naturelle n'est pas toujours un idéal de pureté. Elle contient des éléments nuisibles comme les champignons ou les bactéries. L'apport d'eau y est mal maîtrisé et les excédents sont entraînés vers la nappe phréatique. » Ainsi s'élabore un nouvel *humanisme* fondé sur un inquiétant idéal de pureté. La mémoire à venir est sombre.

Ainsi, l'humanisme techniciste, le *tout-humain*, cherche à façonner intégralement la nature, jusque dans les corps. La nature aurait fait son temps. L'utopie progresse, celle de la maîtrise, de la modification, au gré des besoins, de la substance vivante. La volonté y est érigée en absolu. La modernité se définit ainsi comme arrachement positif. Elle conduit au déni de la souffrance, de la mort, du déchet ; déni de toute altérité. La *ferme* verticale en ville dresse le mirage de ce monde hors nature. La viande y est produite *in vitro* dans une atmosphère stérile ; l'animal disparaît au profit d'une fabrique de cadavre comestible. « Cette recherche de pureté conduit à préférer le *vivant* industriel à la vie, c'est-à-dire le vivant *sans* la vie¹. » L'art cesse d'être oscillation entre l'être particulier de l'homme et celui du *cosmos*. Seule la volonté demeure.

À l'autre extrême, et en réaction, dans la vision incarnée par la *deep ecology*, le *tout-nature*, l'homme est défini par sa seule appartenance, toute distance est abolie. Linné au XVIII^e siècle qualifie déjà les variétés domestiquées de *monstruosité*, à cause de leur étrange, de leur éloignement de l'état de nature, de leur façonnage. Cette utopie ne reconnaît pas à l'homme de qualité qui le distingue des autres espèces. Ici règne le fantasme de la continuité de l'immédiation originelle, c'est-à-dire qui précède l'avènement de l'homme humain.

1. Voir Sources bibliographiques, p. 152, Jocelyne Porcher, *Vivre avec les animaux, une utopie pour le XXI^e siècle*.

La terre a précisément comme premier caractère la résistance. Le réel est ce qui résiste, ce qui forme. Éliminons cette résistance, et nous sommes seuls, hors-sol, c'est-à-dire nulle part. Nous n'agissons plus qu'en un non-lieu docile. Ainsi la mesure se dévoile dans sa radicalité.

La dislocation du réel n'atteint pas seulement l'agriculteur. Le mangeur est exclu d'une agriculture reléguée tantôt à un jardin perdu, un purgatoire, tantôt à un monde imaginaire, appauvri malgré l'illusoire profusion.

Le dévoreur

L'avènement d'un homme pris en masse, auquel s'adresse une technique qui s'étend indéfiniment, généralise la possibilité d'affranchissement du réel. La descente est continue vers l'illusion partagée. L'économie est vouée au confort et à l'enrichissement. Le visible et l'invisible, dans leur émanation réciproque, sortent du champ de l'homme. La matière et le son du monde disparaissent, y sont substitués les matériaux et les bruits de la technique.

Alors que le mouvement de l'histoire concentre et multiplie les hommes, il les éloigne des travaux pénibles, jugés aliénants, ceux des champs en premier. Un jour, les citadins deviennent majoritaires. Lorsque la consommation s'impose en moteur de la société, le rapport à la terre cesse d'être, celui où l'homme s'échange, prend et se donne, invente l'économie domestique. Le consommateur vit ignorant de l'agriculture, des forces qui la traversent, comme il ignore le monde.

La géographie se trouble. Les produits flottent, sans origine, forme ou identité. L'illusion de l'abondance est entretenue, simulacre de liberté. Les intermédiaires se multiplient, les circuits s'allongent, les produits anonymes envahissent la ville. Éloignés

de la terre, comme de la main à l'œuvre, ils sont le prix payé à l'allègement de la tâche. Ils atteignent un homme réduit à sa fonction de dévoration, choyé en sa seule *qualité* de moteur de l'économie.

Consommateur, le mot est inquiétant, il indique l'appropriation par le corps de celui qu'il nomme de tout ce qui flotte à sa portée. Il désigne un homme réduit, hors de sa saison et hors de sa liberté, un homme dévêtu, privé de l'orient de sa conscience, lui qui ne se revêt de sa qualité d'homme que lorsqu'il produit et se produit. Dépouillé de sa marche rayonnante, qui s'échange dans sa totalité avec le monde, il reste assoiffé sur la rive.

Pourtant, consommer, c'est bien connaître par le corps, avec le corps. C'est le festin de chaque matin pour qui a des yeux pour voir, des lèvres pour goûter ; c'est le repas des noces répétées. C'est faire commerce, c'est-à-dire *se mettre à la merci*, s'échanger, au cœur de la vie même. Car il est beau et riche de consommer le monde, de se dresser puis de se restituer à lui. L'acte de consommer est infini, au cœur du continu, non pas ce qui est consommé. Lorsque cet acte devient un état alors la terre de désir s'épuise, dans un affaissement de l'être. Le producteur lui-même participe à ce glissement. Après la Seconde Guerre mondiale, les paysans occidentaux mesurent l'écart qui les sépare du reste de la société, souffrent de leur isolement. L'agriculture industrielle s'impose, ivre de sa puissance. Les agriculteurs accèdent au mode de vie citadin, contreviennent à leur résistance au changement. L'influence urbaine s'accélère, envahit les campagnes pendant les Trente Glorieuses. Le changement semble inexorable. Daniel Sauvatre cultive en virtuose des pommiers dans son pays de Charente et affirme la volonté, celle de s'affranchir du climat, celle de se rapprocher du citadin : « Les paysans cherchent à diminuer l'aléatoire, à

se préserver des caprices du temps, à s'assurer des récoltes les plus constantes possible, à améliorer sans cesse la productivité tout en réduisant toujours la pénibilité. Tout ça pour vivre le plus possible comme les autres... Ils n'ont fait que suivre de loin l'exemple du reste de la population qui a choisi de se construire une vie libérée du chaud, du froid et de la faim, de la pénibilité des travaux des champs. » Le sédentaire se fixe dans l'espace et erre dans le temps, à l'inverse du nomade qui parcourt l'espace et connaît le temps immobile. Puis l'homme du bourg devient consommateur. Le paysan se fige, adopte son mode d'existence, cesse de se nourrir du produit de la terre, rompt lui-même l'antique contrat. L'exception se répand.

Pourtant, habiter le monde, c'est éprouver sa matière, celle de la terre, celle de l'autre. C'est connaître la joie contagieuse de celui qui cultive, entoure, regarde à la tombée du jour les animaux paître, espère la fleur, observe le cycle s'accomplir. C'est être à la table commune, se laisser gagner par la saveur large du monde. L'ignorance de ce lieu, de la lutte et de la grâce, appelle la sécheresse. La réalité du monde est à notre mesure, celle de la terre proche, celle de la sueur sur la pierre du chemin, celle des pas dans le jardin.

Effacement du lieu commun

Le cœur libre de l'homme se forme, ardent, dans la relation, solide, amère, à la nature. Par ce chemin, intelligence, allée et venue, le cœur se connaît, connaît l'autre par la soif et le débord. La rupture du lien ébranle l'intégralité du monde. Le cœur et la main s'égarent, la tête demeure seule. Le vide intérieur se creuse, aridité de l'âme. L'amitié ne trouve pas son terreau. Le *sol* de la *solidarité* enseigne l'indissociable tel qu'il a été transmis, expérience de la formation de l'être commun.

La perte de ce terrain, de l'expérience de la nature, lieu de l'encontre, est douloureuse. Alors « s'installent la solitude, et bientôt la désolation, au sens que ce terme a sous la plume d'Hannah Arendt. Le monde au sens arendtien, c'est-à-dire l'*inter-esse*, l'espace entre les hommes qui vivent ensemble, l'espace de la pluralité qui constitue le sol commun, disparaît. Dé-sol-ation¹. »

Pourquoi le paysan conserve-t-il un rôle si éminent que sa raréfaction mette en péril, affaiblisse l'entière communauté des hommes ? Le paysan connaît les gestes de l'ensemencement. Il ouvre le grand sillon qui joint les deux horizons, du levant au couchant. Il sert les forces verticales, celle de la levée, tension irréductible vers le ciel, et celle de la descente féconde, de la lumière et de l'eau. Il est le levain, sans lequel la vie ne prend pas. Par lui la multitude connaît l'union du pain qui fonde celle des hommes. Ainsi il célèbre, il est serviteur de plus grand que lui-même, il lie les puissances du monde. La vieille lignée paysanne qui semble s'éteindre s'est assigné la garde de l'homme.

Le cœur est le centre insitué à partir duquel l'homme rayonne. Origine de tout élan, il anime, conduit à l'autre, donne corps au temps, noue la verticale à l'horizontale. Hors de lui, l'homme perd sa faculté cardinale, il est dés-orienté. Pourtant toute connaissance, de lui-même, du monde, de l'autre, suppose cet orient. Le paysan est penché sur le cœur du monde ; il officie, intercède. Il est le célébrant, l'orant. Il veille sur la terre, physique de la connaissance, condition de toute rencontre. Lui sont délégués le genou à terre, la souffrance et l'humilité, l'attention portée au vent, aux chaleurs montantes, à la fraîcheur de la terre. C'est à ce prix que la

1. Voir Sources bibliographiques, p. 148, Christophe Dejours.

vie est pleine. Le paysan survit-il à la mort des dieux ? Millet, hors de toute volonté d'exalter un sentiment religieux, peint le couple paysan recueilli, la face inclinée vers la terre, récitant la prière de l'Angélus ; il est l'échanson, le gardien, celui qui reçoit et déverse à profusion. Lorsque le paysan délaisse la terre, que le champ disparaît, l'homme entier diminue, sa part essentielle se dérobe. Qui porte à boire ? Qui appelle à la table ? Qui rentre les animaux ?

Ne pas naître

L'éloignement du monde donne lieu à des formes complexes du savoir – l'infinitésimal s'étend – et une ignorance nouvelle met fin à la condition première de l'homme, étranger matinal en quête du monde. Méconnaître le monde, c'est ne plus naître à lui, ne plus savoir y plonger, chair et esprit. La nature, contemplée, décelée par l'art qui est intelligence, est dissociée par le regard qui s'exile, en matière inerte à assujettir, à soumettre, à exploiter. Le monde intouché s'éloigne encore.

La connaissance fine de l'agronomie, qui associe la théorie à l'observation continue, équilibre la force humaine et la modestie de l'outil. Ce mouvement, fort au XIX^e siècle, ralentit brusquement au XX^e. L'intelligence est mobilisée ailleurs, par les artifices, par la technique, au sens que l'industrie lui concède. Elle ignore l'approfondissement des lois naturelles, l'importance de saisir le tout au-delà des parties. La réalité est perçue de façon abstraite, fragmentée, spécialisée, divisée. L'application prévaut sur la pensée, la science se soumet, auxiliaire de la technique. La recherche, stimulée dans certains domaines par les travaux issus de la guerre, se

concentre sur les utilisations du moteur, de la chimie, de l'industrie. La régression de la connaissance agronomique, unique dans l'histoire par son ampleur, est compensée et déguisée par les moyens chimiques et mécaniques. L'héritage est ignoré, remplacé par des pratiques ineptes qui cherchent à faire vomir la terre.

Le marché arbitre, impose sa règle. La production agricole répond aux attentes de l'industrie et de la distribution, au détriment des caractères du sol et du climat, de l'aspiration nourricière et du goût des hommes. Ici, plus que partout ailleurs, le pouvoir exercé sur le monde rend l'homme étranger à ce qui le nourrit, à ceux qu'il nourrit, à lui-même. Entrée-dans-le-monde au service de la connaissance, intelligence proprement humaine de la nature, la science s'éclipse, l'art avec elle. L'erreur se creuse, la confusion règne.

Ainsi l'humanisme s'affaisse en un matérialisme ; l'homme situé au centre, fin en soi, exalté dans son individualité, plie le monde à son usage, à son exigence. Il s'affranchit de ses tâches et de la peine, la machine en dernier lieu remplit cet office. La substance du monde, ignorée, s'efface au profit d'une matière soumise. Cette passion morbide exclut l'homme du monde, l'assujettit lorsqu'elle devrait le délivrer.

Homme inepte, sol inerte

Indigente, l'industrie chimique tente de se substituer à l'action des êtres vivants qui peuplent, construisent, fertilisent le sol. Ses engrais fournissent au végétal trois éléments chimiques : azote, phosphore, potassium. L'immense de la vie est réduit à ces seuls trois éléments de la classification de Mendeleïev : N, P, K. L'agriculture est dominée par la statistique et le calcul, l'étude analytique, accumulation

de vues fragmentaires, vaines. Symptôme de cette vision réductrice, conjugaison de l'arrogance des Lumières et d'un christianisme doloriste du XIX^e, *Le Petit Agronome*¹, paru en 1890, affirme que « la terre est naturellement inerte, ingrate et inféconde. Il faut que l'homme, pour en tirer sa vie, la fertilise par un travail acharné. Il doit lui restituer la richesse qu'elle lui donne, car s'il l'abandonnait à elle-même, elle deviendrait promptement stérile ». L'industrie s'oppose à un usage millénaire, complexe et audacieux, le pari de soigner la terre, c'est-à-dire les êtres qui y vivent, pour alimenter la pleine course de la vie, plantes, bêtes et hommes.

Dans l'Antiquité, Columelle s'inquiète de la dérive des pratiques de ses contemporains, liée à un développement technique qui prive le champ de la science. Il souligne la primauté du végétal dans la régénération de la vie du sol, menacée par le labour et le déboisement. « Si donc les champs répondent aujourd'hui moins largement à nos espérances, il ne faut en accuser ni l'épuisement du sol, ainsi que l'ont fait la plupart de nos auteurs, ni la vieillesse de la terre, mais notre propre négligence. » Seule la négligence est humaine, le reste participe d'une vision corrompue, anthropomorphe du sol. L'homme projette son image, sa fatigue et son vieillissement sur le monde. Il s'agite pour un temps dans son ignorance épaisse.

Le paysage immobilisé

À l'état de nature, le paysage est agissant, tension exubérante vers l'équilibre qui contient déjà sa rupture. Chan-

1. Voir Sources bibliographiques, p. 148, Paul Cunisset-Carnot.

gement constant, il est *en mouvement*, confluence de puissantes lignes de force. Ses contraintes sont celles d'un chaos ; l'ordre apparaît, éphémère repos des désordres. La grande monoculture industrielle ferme, elle immobilise, arrête le mouvement. Elle est un songe de fixité. Le champ ordonné de l'agriculture ne connaît que ses limites ; la camisole chimique le prive des échanges vitaux, mais, au-delà des rives, tout l'entour continue d'agir par de nombreux échanges, sphère féconde tout contre le plan tracé de main humaine. L'arbre revient dans les prairies de fauche, la sauvagine dévale dans les blés, l'eau court, ignorante de l'enclos.

Au cours de leur récente coexistence, agronomie et écologie se sont ignorées. L'écologie, science des liens, semble avoir tardé à pénétrer les milieux appauvris, fortement marqués par l'homme. L'obscurité agraire dans laquelle est plongé le *xx^e* siècle est précisément la négation des relations intimes du vivant. Conférer à l'agriculture une dimension industrielle conduit à une simplification complète, et non plus partielle, *négociée*, du paysage. Les associations végétales sont remplacées par quelques espèces cultivées. La monoculture s'installe, monstrueuse, *contre* nature. Elle requiert la puissance, un arsenal chimique lourd. Elle livre un combat incessant aux plantes adventices, aux *pestes*, issues biologiques à l'absence de diversité. La pyrale est un papillon dont les chenilles dévastent les océans de maïs. Pucerons et champignons recouvrent les grandes cultures de céréales. Peu importe qu'ils se concentrent avec l'étendue uniforme des monocultures. Il est indispensable de les éradiquer, que le champ soit lisse, *propre*, que les pathologies aient l'apparence de la santé.

Diversité et foisonnement entretiennent la terre dans un état de haute fécondité ; la lumière nourrit le règne végétal dans son entier, le sol y est pleinement associé. La monoculture

contraint en revanche à une déperdition du rayonnement solaire, mobilisée par une seule production : elle alterne avec un sol nu, exige l'éradication des arbres et des haies, apparemment improductifs. De la complexité des sociétés botaniques, qui hébergent elles-mêmes une faune variée, elle ne conserve qu'une caricature. La conjugaison du soleil, de l'eau, de la main constitue l'énergie originelle de l'agriculture. La dernière révolution agricole requiert les énergies fossiles, délaisse partiellement les autres sources, sacrifie l'indépendance alimentaire à la dépendance énergétique.

Le premier geste du sédentaire éloigne nécessairement la nature de la ville. Désormais, il la repousse plus loin encore, hors même des champs cultivés.

Les dépossédés

Ceinte de ses remparts, la cité longtemps se garde doublement : de l'attaque de l'extérieur, de son propre débordement sur la campagne. Il faut abattre les murs pour que l'*urbs* se déverse, pour que soit repoussée toujours plus loin, aux confins de l'horizon, la réalité agraire. Alors l'imaginaire nourricier peut changer, alors commence à se construire de toutes pièces une alimentation distancée, insipide. *Produit de consommation*, la nourriture n'est plus émanation, saveur du champ. Trompeuse, elle n'est pas le récit de la culture, des lieux et des hommes, elle perd sa vertu enseignante, laisse le désir en déroute, la soif au bord du puits. L'innovation est objet de vénération, d'attente, mythe régénérateur. Le *consommateur* s'inquiète, il est démuni, dans un état de torpeur ignorante. L'homme sommeille.

Ses tentatives sont nombreuses, parfois maladroites, confuses, pour toucher de nouveau la vérité du champ, comprendre sa

vitalité ou son déclin, dont il prend sourdement conscience qu'ils ne peuvent être que les siens. La cuisine, prolongement du geste et de la réalité agraires, semble aussi lui être devenue étrangère. La lente transmission du savoir-faire s'est arrêtée, le fleuve asséché. Les aliments sont vendus, préparés et emballés. Quels gestes reste-t-il à accomplir, quelles phrases à se remémorer, quelles images à interroger ? L'être demeure, son imaginaire blessé appelle.

Les images de paix, d'héritage du pays nourricier laissent la place à de grimaçants simulacres. Pour ne pas affronter l'acceptable des productions animales, et continuer de manger viande, œufs et lait, il faut les disjoindre, maintenir de l'être vivant. La viande apparaît désormais sur les étals, méconnaissable, préalablement découpée, hachée, assaisonnée, prête à l'emploi, *dés-animalisée*. Cet écran de protection dissimule la réalité terrifiante. Car seule la gestion de la mort semble occuper les productions industrielles, là où l'élevage se consacre à la vie même. La mort de l'animal, pour être acceptable, doit conclure une vie de pleine satisfaction de ses besoins vitaux. Un nouveau végétarisme voit le jour, étranger aux coutumes, aux traditions religieuses ou philosophiques. Il dit simplement l'insoutenable de la production industrielle, de l'élevage défiguré. En ce sens, il ne récuse pas l'élevage, cette activité digne, sa qualité, son contrat originel, mais il refuse son extinction, sa caricature. Le végétal est également maltraité, mais que savons-nous de son silence ?

Co-destruction

La *physis* veille sur la fécondité. Le principe se manifeste en chaque espèce et entretient le mouvement

et la violence vitale. Chacune d'elles réalise ses facultés propres et entre dans la danse lorsque vient sa saison. Ici, l'homme ne diffère pas, et lorsqu'il se livre à l'art, se révèle par la technique, il réalise ce qu'il est, assure ses pas. Il est conforme – comment ne pas l'être ? – au principe de fécondité. Pourtant lorsqu'il interdit le possible reflux des autres espèces et transgresse la mesure de son art, lorsque sa technique elle-même s'érige en force totalitaire, il menace la fécondité dans ses opérations.

Ainsi, l'humanité semble s'extraire du lot commun des espèces, elle se considère hors de la nature, subjuguée. L'idée de destruction apparaît. Elle atteint la totalité du monde, des espèces, y compris la sienne. Mais peut-être n'est-ce là qu'une apparence, un songe bref, impossible dans l'ordre désordonné du monde.

Deux états se succèdent, tissent le temps : la paix, tension silencieuse, et la violence, celle de l'action humaine ou celle de la nature agissante. Inspirée par les désastres, les famines, les souffrances, la peur appelle à la lutte. Tour à tour, l'homme soumet et il est soumis, jeu des bonnes et des mauvaises récoltes. Il se construit dans ces oscillations, paix et violence, puis victoires et défaites.

Lorsque la main forge le premier outil, elle trace les signes que lui souffle l'esprit. L'outil est alors participation renforcée de la main pensante aux opérations du monde. Le retrait de la pensée libère les forces contenues, celles du fer, la part agressive, le gigantisme. L'outil s'impose, il est un excitant, il devient une arme. L'industrie, parce qu'elle hérite de cette *hybris* qui lui devient propre, parce qu'elle altère les manifestations de la fécondité, met en danger l'homme. Il est à nouveau soumis, meurtri, cette fois par son artefact. Les armes se retournent.

L'état belliqueux est illustré par l'invasion du suffixe *cide*¹, qui désigne la chimie de la *protection des plantes* : pesticides, fongicides, insecticides, herbicides – richesse de la rime mais pauvreté de l'art. Les écrits ont laissé la trace de la lutte à travers les siècles. Dans l'Antiquité, Virgile évoque « les armes propres aux rudes campagnards ». La charrue au soc de bois apparaît au Moyen Âge comme une arme dérisoire. Giono voit un état de siège, nouveau, au sein des vergers, là où la lutte ne fait que se poursuivre, s'amplifier : « Ce qui se faisait naturellement est devenu une vraie bataille. Il faut des appareils à pulvériser, des lances à asperger, des journées entières d'hommes pour arroser les feuilles. » Le potager n'a pas été épargné par cette extermination méthodique.

Réduire

La diversité au champ est condamnée par la monoculture, brusque éradication de nombreuses espèces. Indissociable de la grande mécanisation, elle nivelle, corrompt le paysage, supprime les arbres, les haies. Elle arrache le verger qui donnait les fruits, écrase le jardin vivrier. Animaux et végétaux sont sélectionnés pour leur aptitude au rendement, au détriment du goût, de la robustesse, de la richesse nourricière. La sélection est devenue l'ombre d'elle-même : la finesse, la diversité et le temps font place à des méthodes d'éradication. Quelques variétés survivent.

La manie du conservatoire, qui ne cesse de s'amplifier depuis le XIX^e siècle, et qui concerne aussi bien les gènes, les espèces et les milieux qui leur sont associés, met en relief la crainte de l'appauvrissement. Elle se change en ce qu'il est convenu

1. Du latin *caedo*, *caedere*, tuer.

d'appeler protection du *patrimoine* naturel. Elle témoigne bien de l'angoisse provoquée par l'érosion du vivant, de la volonté double : détruire et préserver. Elle souligne aussi la volonté de figer un état d'effritement.

Corollaire et paradoxe, la possibilité de définir un organisme génétique comme patrimoine, possession manipulable, dit la fracture profonde de l'alliance entre l'homme et le monde. La saisie de l'horloge génétique par l'industrie constitue un appauvrissement immédiat de la fécondité et de sa capacité infinie à brasser. Elle fige les possibilités d'évolution, singe la domestication, ralentit la vie même. Car la diversité est par essence impensable, inconstructible. Elle est l'écume du chaos. Seule la multitude des paysans participe précisément par son caractère chaotique, son grand tohu-bohu, sa généreuse puissance de désordre.

Larges sont les populations de mammifères et d'oiseaux décimées par les insecticides qui empruntent la chaîne alimentaire. Les animaux entomophages, auxiliaires silencieux et indispensables de l'équilibre, déclinent à leur tour. Bientôt, les insectes *ravageurs*, adversaires dans la lutte pour la nourriture, pourtant visés par la chimie, s'adaptent et pullulent. Lorsque les premières résistances aux produits chimiques apparaissent, les doses augmentent, l'intoxication s'accroît, surenchère illimitée. La chimie trouve alors sa justification dans les dégâts qu'elle provoque. Si l'agriculture emprunte de tout temps à la nature les substances dangereuses qui lui servent à faible dose, la synthèse des pesticides se fait désormais dans le giron de l'industrie, qui encourage un usage de masse. Ces apports artificiels ont des effets et des déchets indésirables : ils sont, *in vivo*, confrontés à bien d'autres lois que celles des usines. La grossièreté de l'artifice ignore la complexité de la biologie dans laquelle elle s'insère pourtant.

Le *forçage* chimique du sol ampute la terre de sa fertilité. Pesticides et engrais anéantissent la vie souterraine, provoquent une régression du sol vers sa seule composante minérale, stérile. Dans un sol cultivé, deux tonnes de vers de terre vivaient en 1950 ; il en demeure moins de cent kilos aujourd'hui¹. Cette extermination est pratiquée à la tête de toute chaîne alimentaire terrestre. Elle signale à elle seule la sixième extinction majeure dans l'histoire, la plus importante depuis la disparition des dinosaures.

Dé-sol-er

Retourner la terre en profondeur accule le sol à son délitement. La part minérale s'esseule avec la perte de la matière organique, par action conjointe de la chaleur, de l'air, de l'humidité. Les lames des outils de labour détruisent l'architecture du sol, sa capacité de re-production. La chimie poursuit cet assèchement, affaiblit le métabolisme de la terre arable. Pesticides et engrais dépriment les bactéries et les champignons associés aux racines, pourtant artisans de l'assimilation, de la résistance des plantes. Le recours à la chimie est justifié par l'effondrement de la fertilité qu'elle provoque ; la minéralisation s'accroît, l'érosion se poursuit, le désert menace². Le sol à la racine de l'arbre de vie est *consommé*. L'attitude adoptée à l'égard de la terre arable est bien celle des sociétés minières ou pétrolières. Est extrait du sol tout ce qui peut l'être, jusqu'à la terre elle-même, dont la qualité première est pourtant de respirer, de suer son odeur de

1. Voir Sources bibliographiques, p. 147, Claude Bourguignon.

2. Aux États-Unis, on parle de *Dust Bowl* dès les années 1930 : « bassin de poussière ».

terre, d'être corps de fécondité. La terre ne sert plus que de support dénervé à des végétaux sous perfusion ou à des couches de matériaux imperméables à la vie. Son plein est regardé comme une cavité ou une surface.

Alors que les milieux naturels, comme les forêts tempérées, grâce à leur diversité et à leur architecture, offrent une résistance forte aux agressions physiques, climatiques et biologiques, les sols dénaturés sont faibles. Un sol forestier absorbe tout l'orage du monde, tandis qu'un limon agricole dégradé est saturé par une simple averse. L'eau s'écoule, entraîne la terre irréversiblement vers les ruisseaux, les fleuves, les estuaires. Empoisonnée, la mer s'appauvrit dans sa frange littorale.

Gérer la mort

Dans l'extrême promiscuité des usines de production, les animaux tentent de s'entre-tuer. En réponse à l'insupportable des conditions de claustration, ils sont mutilés. La sélection des poules sur leur unique croissance rapide entraîne un développement anormal. Les plus difformes ne survivent pas. Malformations, paralysies et insuffisances cardiaques surviennent au-delà de quarante jours. Leur uniformité génétique et leur promiscuité les exposent à des incendies bactériologiques ou viraux. Entre naissance et mort, le temps est compté, violence sombre qui ne laisse place à aucun épanouissement.

Si l'élevage est un métier joyeux, la souffrance et la mortalité de l'animal, qui en sont indissolubles, jettent aussi leur ombre. La production industrielle de viande éteint la joie et démultiplie le sombre. C'est bien à la *mort de masse* qu'est chaque jour confronté l'homme, et dont il peine à survivre. Non seulement la vie et l'affect animaux sont niés, mais aussi

sa vie d'homme, lui qui est né pour élever. On parle peu de sa détresse, le soir, au fond de la cage gigantesque.

Fin des paysans

Notre ami, dans son plein âge, abandonne, blessé, l'agriculture. Il souligne le paradoxe auquel il ne parvient pas à échapper : les paysans s'enferment dans des pratiques coûteuses, inefficaces, dangereuses, qui ne leur apportent rien. Ils échouent à se ressaisir. Où trouver l'élan et la force lorsque le métier n'est plus la matière même de la vie ?

En France, neuf fermes sur dix ont été abandonnées en un siècle. De 1963 à 1988, un million trois cent mille exploitations – les plus petites – disparaissent. La surface moyenne augmente. Cette extension s'accompagne de tensions, de violences, de déséquilibres et de dépendances extrêmes. La proportion d'agriculteurs diminue elle-même, au sein d'un monde citadin en expansion. Si un agriculteur nourrit vingt personnes en 1960, il fournit l'aliment de cent personnes en 2010. L'isolement caractérise à la fois le corps et l'esprit. « Ils ne se rendent pas compte du peu d'argent que nous gagnons et du temps que nous passons à essayer de nourrir les autres », explique Michel Teyssedou, éleveur dans le Cantal. Mais il ajoute, confiant : « Nous sommes des passionnés, donc des vaincus, donc des vainqueurs. »

Le mode de vie paysan repose sur des compétences multiples, il induit des connaissances à la fois dans les champs de l'agriculture et de l'artisanat. Il enserre la géographie, le territoire, la place du marché, le corps des hommes. Désormais, le rôle nourricier est divisé, amputé. Les monocultures de maïs et les lotissements neufs composent un pays déserté. Rares sont les hommes qui savent sur quels arbres sauvages greffer un

fruitier, qui cernent le caractère d'un sol du seul regard, selon les végétaux qui le revêtent.

Après la guerre, la France demande aux agriculteurs de se mettre en capacité technique et financière de produire en quantité, d'assurer les fondements de la richesse du pays, la profusion de ses exportations. Le revenu paysan augmente, soutenu, protégé par l'État. Mais les crises de l'énergie pétrolière altèrent dans les années 1970 ce revenu fraîchement acquis. Le *pacte* entre l'État et les agriculteurs s'ébrèche.

L'Antiquité et le Moyen Âge montrent, dans les temps qui succèdent aux apogées, le paysan relégué, dédaigné, mis à part. Alors qu'il l'a servie et irriguée, il ne bénéficie pas de l'enrichissement de la ville, de sa reconnaissance, de son effervescence. De nos jours aussi, les agriculteurs sont affectés par leur isolement, par l'ingratitude et par la défiance. Les dangers des produits et des outils dont ils usent pèsent sur eux, ils en connaissent la morsure. Les éleveurs, relégués au rôle d'extracteurs du minéral de viande, souffrent de l'altération de leur condition d'homme. Alors que travailler avec le végétal et l'animal, c'est bien naître, se produire et vivre entier, s'élever soi-même, relier.

La peste

Agriculture et alimentation s'éloignent de leur essence nourricière, y contreviennent. La normalisation des aliments les appauvrit. À la joie l'industrie préfère la quantité, qui renvoie l'image du bonheur. Ses excès ont rendu obèse un habitant sur dix. La santé est altérée par les pratiques de l'industrie alimentaire, son usage immodéré de matières premières de basse qualité et d'une chimie ubiquitaire. Les maladies se font épidémies. Pesticides, emballages et additifs

– arômes, colorants, exhausteurs ou conservateurs – déforment et contaminent les aliments, singent le naturel, affectent la physiologie du vivant. Il semble que les hommes ne désirent plus être pleinement nourris, mais acceptent la part de poison que cache la pléthore. La veille sanitaire, vieillie par l'inventivité de la chimie moléculaire, se veut rassurante. Ses institutions défendent par défaut l'industrie et ses imitations synthétiques douteuses.

L'industrie agricole, aveuglée par les trois éléments *majeurs* – azote, phosphore et potassium –, délaisse le mode *mineur* – calcium, magnésium, soufre, fer, zinc, cuivre, et tant d'autres – et affaiblit les plantes, notamment par la réduction de l'activité biologique des sols. L'appauvrissement minéral du végétal se transmet, par la chaîne alimentaire, à l'animal, à l'homme. Entre 1940 et 2002, le bœuf a perdu la moitié de son fer, le poulet le tiers de son calcium¹. Une pêche en 1950 contient autant de vitamine A que vingt-six en 2002. En un demi-siècle, la pomme de terre a perdu plus de la moitié de sa vitamine C et de son fer, et plus d'un quart de son calcium². Or, les arômes, les vitamines sont élaborés en présence de ces nombreux éléments minéraux spécifiques. Le sol les contient naturellement, richesse et saveur d'un terroir, en favorise l'élaboration dans le secret élancé de la plante. À la différence des pratiques hors-sol et de leurs molécules génériques perfusées, à la différence d'un sol laminé par les excès combinés de la monoculture et des engrais.

La sélection s'est concentrée sur des plantes *assistées* à crois-

1. Voir Sources bibliographiques, p. 151, British Nutrition Foundation, McCance et Widdowson.

2. Voir Sources bibliographiques, p. 148, Jeffrey Christian.

sance rapide, qui se gonflent d'eau, présentent une apparence lisse, uniforme. Notre assiette s'emplit d'une illusion ; elle conjugue la suralimentation à la dénutrition. L'industrie alimentaire détourne la réalité, la réduit à son apparent : grosseur du grain, quantité de lait, rose du saumon et du jambon, turgescence du concombre, etc. Elle s'oppose encore à la beauté du multiple, qui seul révèle l'unité du vivant, qui seul forme la richesse nourricière. La perte de densité nutritionnelle est alors compensée de façon maladroite par des compléments, le plus souvent synthétiques, distribués aux hommes, aux animaux.

Certains nutriments, importants, sont présents dans la peau des légumes, dans l'enveloppe des céréales, où les rejoignent désormais les pesticides. On ne dira plus *pèle la pomme de ton ennemi*. Le grain complet lui aussi est amputé, il est blanc, raffiné ; il devient agrégat insipide, lourd de son amidon, qu'il faut compléter par des sauces et des additifs peu assimilables. La chimie nous prive de cette richesse nutritionnelle.

Par ailleurs, les précieuses légumineuses ont déserté nos territoires : le trèfle, la luzerne chère à Olivier de Serres, le pois fourrager, la lentille, le haricot. Les importations de soja, depuis les Amériques, *alimentent* désormais les animaux européens, affectent la souveraineté alimentaire des deux continents. Par l'intermédiaire de la chair animale que nous consommons, nous sommes faits de l'irréalité de ces protéines lointaines.

Dans les régions accidentées, l'ancien *saltus*, depuis le Néolithique, l'élevage valorise la prairie. Il est au point d'équilibre de l'habitation humaine et de la géographie. Mais la faim de viande s'est déchaînée, fantasme de la richesse, et l'alimentation des animaux ronge une part démesurée des surfaces ;

la plaine, l'*ager*, est détournée¹. La culture du végétal y est pourtant plus efficace, plus économe, plus sobre : un kilo de protéine animale aura nécessité jusqu'à dix kilos de protéines végétales, et de l'eau en grande quantité.

La volonté dévorante défigure ainsi le paysage, plaine vouée à la monoculture, ponctuée de bâtiments de production intensive d'animaux. Le confinement y est extrême, les épidémies fréquentes. L'administration massive d'antibiotiques cherche à s'en prémunir. Certains d'entre eux accélèrent la croissance et sont utilisés comme additifs. Leur usage abusif induit une résistance croissante des bactéries. Lorsque les éleveurs ne veulent plus toucher à ce qu'ils produisent – le cas se rencontre pour le porc et le saumon, mais aussi pour certaines productions végétales –, le danger est affiché, le sol se dérobe, l'air se fait irrespirable.

À ces mauvaises pratiques s'ajoute le gâchis d'une économie inefficace : quarante pour cent de l'alimentation disponible aux États-Unis sont jetés. Ce chiffre s'appliquerait au monde entier, dépasse peut-être la moitié de la production. Dans les pays industrialisés, cette dilapidation des ressources a plutôt lieu en bout de chaîne : transformation, distribution, restauration, cuisines. Ailleurs, les pertes majeures commencent au bord des champs, par manque de moyens pour les récoltes, le transport, l'entreposage. Le gaspillage s'étend, touche la cuisine familiale, témoigne de l'indifférence qui est sommeil de l'esprit. Il remplace la part de grain offerte aux dieux depuis avant le temps.

1. En France, 82 % de la surface totale sont alloués à la nourriture des animaux, dont seulement 50 % de prairie, selon le scénario « Afterre 2050 » de l'association Solagro.

QUE LE BLÉ SE RETIRE DU MONDE

« Calypso offre à Ulysse de choisir entre l'immortalité et la terre de sa patrie. Il repousse l'immortalité. C'est peut-être tout le sens de *l'Odyssée*. »

Albert Camus, *Carnets II* (1942), Gallimard, 2013.

L'agriculture, la matière qu'elle offre, la manière dont elle est pratiquée, révèle notre affinité avec la nature. Elle est frontière étroite, charnelle et imaginaire. Elle est l'un des premiers lieux de production conjointe, de coproduction, de la nature et de l'homme. Toute altération de cette proximité signe un mouvement de l'être.

Les révolutions agricoles donnent la mesure de la distance entre la nature et l'homme qui cherche à la connaître, à s'attirer ses faveurs, mais aussi à la maîtriser, à la traire, à la *taire*. La perte du lien nourricier, au-delà du champ de l'histoire, scelle méconnaissances, retraits, mutilations. Elle met en lumière un désistement, une façon de ne plus penser *dans* le monde. Il ne s'agit pas de modifications légères du rapport entretenu avec la terre, avec la vieille *physis*, mais d'une séparation, d'un état de guerre, de veillée d'armes.

L'homme veut s'affranchir et trop d'éloignement asphyxie son être de désir.

Assombrissement

En un siècle, l'agriculture abandonne le naturel qui s'offre – sol, flore, faune – au profit de l'artifice industriel. Un puissant équipement permet de *défoncer* le sol. Il emporte avec lui ce qui qualifie la nature : vie, forme, hétérogénéité, adaptation, cycle. L'irruption de la technique, tiers ordre qui ne procède plus ni de l'homme ni de la nature, semble aggraver la séparation, élargir la brèche, mettre en cause l'équilibre de l'être, affecter les sens, la conscience. À l'immémoriale et fragile paix des champs, telle qu'elle est éprouvée, rapportée par les paysans, s'oppose la volonté de rompre, de dominer. Alors qu'avec l'art l'homme interroge et dévoile ; il se donne naissance et institue son rapport d'exception avec la *physis*. L'art seul conjugue la blessure infligée, seul il peut prétendre à la chevauchée côte à côte avec la *physis*. L'agriculture en tant qu'art est la remontée, accomplie par l'homme avec la terre, vers le principe de fécondité. C'est ainsi qu'il se constitue en cet être énigmatique, intérieur et extérieur au monde, porté par la première parole, la première image, par le métier, la confiance. Si l'exercice de la pensée consiste à méditer, à répondre à l'appel du dévoilement de ce que le monde cache, alors l'agriculture a cessé d'être l'une des voies par lesquelles la pensée prend son vol. Empruntant les mêmes voies que celles des autres activités humaines, elle s'allie à tout ce qui éloigne, se livre à l'arraisonement des forces, elle s'oppose à la mémoire agissante, celle qui unit. La volonté de rupture devient une possibilité monstrueuse, une réalité contre nature. La *physis* demeure

intouchée, intouchable, en tant que principe ; elle demeure. Mais la nature que nous connaissons par l'expérience sensible, la nature naturée, la chair du monde, est altérée.

La procession du temps de l'histoire semble disjoindre le sensible de l'intelligible ; la distance s'est accrue, s'est fixée. Le pouvoir de destruction, tel qu'il est exercé, s'oppose à l'art, signe la perte de l'intuition du principe. Le danger pour l'homme est double, celui de faire manger son blé en herbe, et celui de se dévêtir de son humanité. Il ne s'agit pourtant pas d'une responsabilité envers la terre – qui est une forme ultime d'anthropocentrisme – mais simplement envers lui-même, envers la profondeur de son geste, envers la pensée qui l'abrite. Cette responsabilité emprunte le chemin creux de la connaissance et de l'amitié du monde. Rien ne commande : ni les flammes, ni le ciel, ni les hommes.

Mais de quel anthropocentrisme parle-t-on ? De celui de l'homme-centre, c'est-à-dire appartenant, dans son attente, à la totalité du monde, conscient du tout, dans le temps et hors du temps ? Ou de celui de l'individu hors de lui-même, c'est-à-dire concentré sur ses seules facultés de domination, réduit à l'expression de sa volonté sans bornes, à l'exercice le plus élémentaire de calcul, celui qui consiste à tirer parti des enchaînements des causes secondes ? Le premier indique l'inspir, dilatation du cœur hors du temps et de l'espace. Le second est l'expir, contraction dans le temps et l'espace. Ce double mouvement indique bien les deux points extrêmes de l'orbe.

La loi du plus faible

Lors de la fondation de la première cité, lorsque le nomade ralentit son pas jusqu'à choisir un lieu pour s'y

établir et vivre, lorsqu'il sème le premier grain, il s'associe au végétal, lance ses premières racines dans le sol et le ciel. La société qu'il érige s'apparente à celle qu'il observe, celle de la nature. D'elle il conçoit les rapports qui vaudront à l'intérieur comme à l'extérieur de la cité. Fondement même de la fécondité, la *loi du plus fort* marque le commencement. L'unique voix réside dans la connaissance et la soumission au principe, invisible, discernable seulement au travers de l'errance altière de l'intellect. La présence du végétal et de l'animal, visible dans l'héraldique et dans le décor des objets usuels, qui sont médiateurs de la pénétration du monde, témoigne de cette connaissance des rapports vitaux, de leur vérité analogique, de leur nécessité pour assurer le renouvellement fécond.

La marche lente et constante de l'histoire qui s'imprègne de l'idée de justice penche vers l'amoindrissement du fort face au faible. Avènement du plan social, montée en puissance de la *loi du plus faible*, qui doit être protégé face à l'*hybris*, face à l'exubérance de Pan, face aux débordements du dominant. L'écart se creuse alors entre l'intérieur de la cité qui se règle et l'hors-les-murs grouillant : le chaos de la fécondité est lui-même pesé, réfuté, banni. Ainsi s'égalisent l'intérieur et l'extérieur, ainsi la cité déborde un jour tout entière sur l'*ager*, puis sur la nature elle-même.

La technique, indéfiniment étendue, parce qu'elle se fonde sur la maîtrise du multiple, de la quantité, instaure un ordre conforme à sa démesure. Elle décide du faible qui deviendra le fort. Elle témoigne d'un affaiblissement de la pensée, de la confusion entre le principe et sa manifestation de l'épuisement dans l'arraisonement du manifesté. Lorsqu'elle entre dans le *champ* de l'agronomie, la terre subit, le foisonnement s'assèche. Sous l'apparence de la force, couverte par la puissance des modes d'action démultipliés, l'homme *cultive* sa faiblesse,

étend sa domination et endigue le monde. Au sein de la cité, le nombre tyrannise ; hors les murs sont fixées des variétés assistées, domestiquées, à faible vertu génératrice.

La société sans les hommes

Une rupture a bien lieu entre ce qui était une complétude, une habitation, et ce qui est devenu une fraction, un état dissocié, amputé, celui d'*exploitant* agricole. L'homme y devient celui qui assigne, qui requiert, qui traite en *chose*, qui exige selon la norme qu'il a édictée. Ainsi prospère la société totalitaire : la productivité conditionne la quantité de nourriture délivrée, selon une norme intégrée. Ce n'est plus seulement que l'homme regarde le monde selon son besoin ; il le *remplace* selon celui-ci. Et partout fleurissent les seuls vergers de sa volonté. La technique a cessé d'être art, c'est-à-dire joie, dévoilement au grand jour des possibles de l'être homme ; elle est l'art de l'art, intermédiaire d'une double fin, la domination et le *bien-être*. Elle rend le travail efficace selon sa propre norme, se substitue à l'exercice de la main. Elle impose la logique dont elle procède, entretient le feu d'un développement auquel il semble impossible de se soustraire. Il est vrai que le nombre exerce sa pleine puissance. L'intérêt de l'homme porté au monde se réduit à la seule transformation des conditions physiques de son existence. Il se pense en surplomb d'un monde substrat, d'un monde objet. Il est pourtant une faille béante dans ce monde réduit à un réservoir utile. Il cesse de réfléchir l'être dont il est la chair et qui se *co-crée* avec lui. La part du travail, engagement des forces, témoin de la résistance de la terre, de la résistance du monde, de sa propre résistance, est nécessaire à l'avènement du corps, du paysage habité et de l'être.

Le corps sans la main

L'âme de l'homme semble résider dans le monde, c'est-à-dire être elle-même le monde. L'humain – est-il encore lui-même, n'est-il pas amputé de sa propre excroissance ? – s'est livré vis-à-vis du monde à un exercice de domination, d'abord fragile, puis de réquisition, et enfin d'éradication. De cette prise de possession de la nature il semble ressortir dépossédé de lui-même.

L'art, sorti du domaine de la pratique, de l'affrontement total des corps, cœur, intelligence avec la matière, se désagrège dans ses artifices, comme s'évanouit dans une nuit lointaine l'odeur qu'exhale la terre sous les pas hésitants du semeur. Cette trajectoire est annihilation de l'expérience, et l'inquiétude grandit, là même où s'exerce une fascination. Celle de la liberté de choix, du possible indéfini offert à l'individu. Vagabondage dans le temps de l'histoire, mais aussi dans celui d'une seule existence d'homme, entre tension vers l'un et éclatement dans l'indénombrable du fer.

La main, que nous appelons main-d'œuvre, nous a faits. Elle ne connaît pas le multiple ; agissante, elle ne reproduit pas, elle initie chaque fois, un unique temps, un unique ornement de la matière. C'est ainsi que la main nous lie à l'un, et nous assemble en notre propre cœur, elle forme notre nature, notre singulier. En donnant corps au temps, elle nous donne corps à nous-mêmes, accomplit cette naissance continue hors de laquelle nous ne pouvons être hommes. Lorsque le paysan se soumet à l'épreuve de la terre et des saisons, de la matière et de ses lois, il se révèle autant qu'il veille sur la fécondité. De cette opération, intérieure aussi bien qu'extérieure, il se

nourrit, et l'expérience de la main institue l'unité qui est la sienne. C'est ainsi et seulement ainsi que tout ce qui pourrit connaît l'éternité. Accéder à la connaissance sans se soumettre, voilà le songe creux de fausses lumières.

Crises cycliques de la fertilité

Sollicitée par le mouvement industriel, par l'obésité des villes, l'agriculture se *défigure*. Elle pointe l'exploitation conjointe de la nature et des hommes. La terre cède une richesse lentement constituée que les hommes supposent éternelle. La stérilité des champs relève de la stérilité de l'esprit. Elle gagne le corps à son tour, entraîne la société dans sa chute. C'est la grandeur des agricultures *résistantes*, au xx^e siècle, de le comprendre dès les premiers signes.

Les crises de la fertilité se répètent, elles sont advenues au Néolithique, pendant l'Antiquité, au Moyen Âge. Un monde citadin en expansion, étranger aux réalités agricoles, c'est-à-dire au réel, exige de l'agriculture une augmentation de ses rendements, sans conversion profonde, sans en appeler plus largement aux lois de la fécondité. Les sociétés peinent à répondre aux besoins alimentaires d'une population croissante, à éviter les désastres. Une large part de la végétation a été perdue à la suite des révolutions agricoles néolithique et antique. Au Moyen Âge, en Europe, lorsque les signes de surpeuplement se manifestent, les cultures sont étendues au détriment des prés de fauche, des pâturages et des bois, alors qu'ils permettent d'amender les terres céréalières. Le climat se refroidit et l'épuisement des terres aboutit à un drame, dont les hommes ne se relèvent qu'en plusieurs siècles.

Le caractère cyclique de la crise de la fertilité, des excès de

prédation du sol et du végétal peut nous rassurer. Nous avons déjà vécu ces crises ; nous avons la capacité d'en découdre. Mais à la peur de manquer s'ajoute celle d'être empoisonné. Il s'agit de reconstituer cette source, au lieu de nous enfoncer dans une destruction démultipliée par la puissance industrielle, qui nous projette hors-du-monde.

« Le grand Pan est mort »

La technique – dans son être nouveau, étranger au vivant, à distance de l'homme – n'embrasse pas le monde, elle le fragmente, le réduit à son objet, miroir simplifié. La chimie de l'insecticide, les modifications du gène n'évoluent pas aussi vite et aussi pleinement que l'insecte. La science, dans ses applications, est incapable de dominer les relations multiples du vivant, *interactions* entre les organismes. La tentative de prendre le contrôle de ces relations complexes est vaine, dangereuse. Elle compose une histoire d'échecs qui se succèdent. Remplacer maladroitement une relation biologique par une relation fabriquée exige de la simplifier, d'en ignorer la richesse intrinsèque, c'est-à-dire les effets multiples. L'humus participe à la croissance des plantes *et* retient l'eau *et* participe à la structure des argiles. La réalisation parfaite du projet de l'industrie est impuissante à s'accorder au vivant ; elle est essentiellement inefficace.

La technique semble en revanche parvenir à priver l'homme du présent, de la prise-au-monde, de sa capacité à exercer ses qualités propres. L'isolement le laisse dans un état de désarroi avancé. L'individu magnifié n'a accès ni à la nature, ni à l'autre, ni à lui-même. À sa portée demeurent la technique et ses objets, miroirs de solitude. Est-il possible de survivre

à l'enfermement d'un monde où l'empreinte de l'homme se rencontre partout ? Dans un monde *tout humanisé*, comment répondre aux désordres de la psyché d'individus qui ne vivent qu'en compagnie d'eux-mêmes ? Le travail du paysan avec le monde est source de liberté, une fois acceptée sa faiblesse devant la puissance de la nature. Il est connaissance intime du présent, élan renouvelé, éprouvé, vers la résistance et la dureté du monde.

En signe avant-coureur de l'altération du réel, Plutarque raconte qu'un marin égyptien naviguait près des îles de Paxas et entendit par trois fois une voix annoncer : « Le grand Pan est mort. » Ainsi est sans cesse proclamée la fin des dieux habitant la nature, c'est-à-dire la fin de la nature, l'affaissement du lieu qui mêlait notre âme au paysage agrandi. L'agriculture pourtant conjugue les deux plans, sensible et intelligible, c'est-à-dire qu'elle se situe là où Pan se tient, elle en actualise la présence, répond au marin. Ainsi s'accomplit le mouvement continu de naissance de l'être homme auquel elle participe. Elle sait qu'aucune chaîne vitale ne peut s'abstraire de l'énigme qui se tient dans la couche superficielle des sols et se perpétue dans le végétal. C'est ainsi que l'agriculture est une clef pour toucher terre. La *culture* débute dans les champs ; c'est aussi le lieu où elle s'entretient. À l'heure où se prépare la nécessité du retour vers le réel, nous éprouvons la sécheresse et la souffrance. Nous nous sommes absentés du monde, depuis longtemps déjà, nous vivons sous une pluie de ferraille.

Que reste-t-il du pain ?

Il s'agit bien d'ouvrir de nouveau la porte refermée, celle de la nature rayonnante de l'homme, de sa naissance

continue, immémoriale, celle de Lascaux, celle du premier gardien de troupeau et du premier semeur d'arbres. Comment répondre à l'homme retranché de lui-même, coupé de ses racines cosmiques et de sa pleine capacité de découvreur de réel ? Tout l'industriel de l'histoire est bien peu à côté du frémissement d'âme de l'homme-révéléur. Albert Camus écrit¹ : « Si le temps de l'histoire n'est pas fait du temps de la moisson, l'histoire n'est en effet qu'une ombre fugace et cruelle où l'homme n'a plus sa part. Qui se donne à cette histoire ne se donne à rien et à son tour n'est rien. Mais qui se donne au temps de sa vie, à la maison qu'il défend, à la dignité des vivants, celui-là se donne à la terre et en reçoit la moisson qui ensemence et nourrit à nouveau. »

Le blé germe parce qu'il obéit à sa nature de blé, parce qu'il contient en puissance tous les blés à venir. La première poignée de grains jetée de main d'homme dessine une collaboration, elle n'assure pas la maîtrise. Que le blé se retire du monde, que reste-t-il du pain ?

Il est dans la nécessité de notre temps quelque chose qui s'apparente à une tension inverse de celle à laquelle ont obéi ceux de la Renaissance. Ils ont mis l'homme au centre géométrique du monde, à la place antérieure de Dieu. Ils ont libéré les forces, ouvert la porte au développement de l'imaginaire technique et à l'emprise sur le monde. Mettre désormais le monde au cœur de l'homme, c'est retourner à l'homme par la nature, accomplir la pérégrination, rendre fertile son imaginaire poétique, de connaissance, c'est-à-dire de vitalité. La marche devient ronde, bruissement des prémices d'un printemps tardif.

Comment être un homme ou devenir homme ? Aborder

1. Voir Sources bibliographiques, p. 148, Albert Camus, *L'Homme révolté*.

la question oblige à glisser, à s'enliser, à s'enfoncer dans la glèbe primordiale pour s'éveiller à une *méta-agronomie*. Dans cette tension en terre et vers le ciel, accomplissement nécessaire du cycle, la question apparaît entière, celle de l'agriculture.

De ceci tout a été enseigné ; le mot *nature* procède bien du verbe latin *nascor*, qui signifie naître et désigne la force active qui engendre. Laisser l'être de la technique se déployer, et bientôt recouvrir entièrement celui de l'homme est un abandon, un reniement. Il nous faut tenter de résoudre la division, celle de l'homme séparé. Réunifier l'homme à lui-même et donc au monde qui est semblable dans sa substance est la seule voie, le préalable à toute écologie.

Alors il faut en finir avec les idées qui parlent de notre *rapport avec la nature*. Nous sommes *de la nature*, faits *du même bois*. À cela, à cette conscience, s'évertue le paysan. Avec lui, il s'agit de cultiver la terre, de se mettre en terre, de se mettre au monde. Il faudra bien que l'un d'entre nous soit apte de nouveau à conduire les rogations quelle qu'en soit la forme : récapitulation des cycles, confiance dans l'invisible moisson. De sa main lente à nouveau revêtue de sa vertu hiérophanique, il connaîtra la vérité impérieuse de la *techné*. Elle qui assemble l'homme en lui-même face au monde, en réponse à l'appel ; elle qui est révélation du sommeillant et, dans l'éveil nuptial, joie pleine. Être homme, c'est se faire interprète, lieu de passage, de révélation, c'est manifester la possible verticale, c'est saisir la bêche non pour creuser mais pour ouvrir la terre et ensemer le ciel, saluer l'arbre, naître au monde. Ainsi est célébrée l'aube de l'homme, qui est celle de l'art en son origine continuelle.

Il s'agit d'affirmer notre confiance en une science qui connaît et s'efface, cherche des alliances au cœur de la *physis*, participe

au mouvement, mais s'interdit la razzia et le viol. L'imperium de la technique sur le monde se mue alors en une science du monde, connaissance poétique renouvelant l'action. Hölderlin parle la langue de l'indispensable : « poétiquement toujours, / Sur terre habite l'homme. » C'est en *re-connaissant* la part en nous qui procède de la nature que nous trouvons pleinement notre être, que nous sommes pacifiquement soumis au rythme. Alors seulement nous entrons dans le jeu. Cette union renouvelée ne retire rien à notre désir inextinguible de connaître. Elle procède de l'abandon de la volonté de démiurge de substituer aux enchaînements biologiques nos faibles combinaisons. Amoindrir cette pulsion de destruction nous consacre de nouveau à l'enrichissement.

Car la destruction à l'œuvre atteint l'homme en lui-même. La civilisation héritée se réduit, peut-être au même rythme que la dévastation de la nature elle-même. Nous avons à considérer l'être de la nature comme constitutif de l'être de l'homme ; toute altération de l'un entraîne des conséquences hors de limite pour l'autre.

Ainsi, l'homme-agriculteur ne se situe pas à la périphérie, il n'est pas le simple représentant d'une activité économique qui pourrait disparaître, le serviteur familial chargé de l'entretien des greniers. Il est au contraire l'avant-garde d'une humanité confrontée au choix de la conciliation et de la vitalité des noces.

RECUEILLEMENT

« Seigneur, tu nous as donné des forêts immenses, des champs sans limites, les horizons les plus profonds du monde, et nous qui vivons ici nous devrions être des géants. »

Anton Tchekhov, *La Cerisaie* (1903),
trad. Génia Cannac et Georges Perros, L'Arche, 1991.

La dernière révolution agricole est celle du déchaînement de l'artifice. La diversité féconde est négligée, le naturel est étouffé, la réalité d'un monde complexe, énigmatique, est ignorée. Les cycles de l'histoire se resserrent. Le désert s'étend, dans le monde, c'est-à-dire en nous. Lorsque l'industrie répand son empire, elle attaque l'homme à corps et à cœur ; elle ampute l'artisan, elle menace la nature dont il procède. Alors vient le *temps* que le potager déborde de nouveau, que l'art surgisse, révolution en ses foyers.

L'agriculture renouvelée

En dehors du champ des monocultures, traversées par des logiques mortifères, des hommes se révoltent, des alternatives agricoles émergent. « Mais aux lieux du péril,

croît/Aussi ce qui sauve », écrit Hölderlin dans *Patmos*. Dans le cours, violent, de ces transformations qui semblent éloigner l'homme de son lieu initial, des voix s'élèvent, soufflent sur les blés et reprennent le chemin immémorial du monde semé et révélé. Comme les autres arts, l'agriculture est réaffirmée dans son élan de double naissance, de remontée du fleuve. Comment boire l'eau à même le nuage ?

Par cette tentative nouvelle, l'agriculture se réclame d'une approche holistique et prend, à rebours du temps, la biologie, c'est-à-dire la vie, pour fondement. Les premiers à ouvrir ces chemins féconds sont Albert Howard, Rudolph Steiner, Hans Peter Rusch, Masanobu Fukuoka, Cyril G. Hopkins. Ils donnent une racine à l'agriculture biologique, et à celles qui en découlent, la biodynamie, la permaculture, puis l'agroforesterie. Expériences aventureuses, savantes, joyeuses, elles se construisent dès le début du xx^e siècle à partir d'un doute, tissu d'inquiétudes et de questions sur la nature, sur la place d'exception occupée par l'homme. Perpétuellement en marche, en recherche, elles évoluent en rupture avec les désastres agronomiques, écologiques, nutritionnels. Elles se forment sur la conviction de la richesse commune et sur une économie renouvelée, partagée. Ces hommes recommencent, rajeunissent, réveillent l'engourdi, renversent le passé du monde. Ils restituent l'art en sa demeure de grand vent, en son premier geste, remontée du chemin vers le réel. Les forces de l'homme sont à nouveau appelées dans leur entier, le métier réapparaît.

Ces agricultures redonnent vie, corps et esprit. Elles relient l'homme à la terre, c'est-à-dire à lui-même. Elles cultivent et multiplient le vivant, en assurent la garde. Leur mouvement est au cœur de la *matière* agronomique. Il s'agit bien de produire suffisamment pour fournir la société des hommes et perpétuer la fertilité, maintenir la cohésion vitale. Plus autonomes, artisanales,

biologiques, forestières, ces agricultures s'inspirent de la nature ; la main de l'homme s'y fait à la fois plus présente et plus discrète, plus humble, plus précise, plus habile. La dépression écologique se réduit au fur et à mesure que la compréhension s'élargit.

Mais l'élan est avant tout spirituel puisqu'il engage un mouvement de pensée, qui est mouvement de l'être. « L'intérêt de l'homme, écrit Hans Jonas¹, coïncide avec celui du reste de la vie, qui est sa partie terrestre. » L'agriculture est en mesure d'investir de nouveau le sens de l'agir humain, elle concilie alors l'opposition apparente de l'art et de la nature. Car d'où retentit ce désaccord ? Il procède d'un état de révolte, associé à la confiance que l'homme place en ses artifices. En effet, l'occultation de la nature, le voile qui la rend illisible et derrière lequel elle aime à se cacher, a provoqué l'homme, depuis son commencement, elle a éveillé son hostilité. Cette tension belliqueuse s'est cristallisée, s'est développée à l'encontre de la résistance du réel. L'homme y affirme sa ruse et son pouvoir ; son art est réduit à l'expression de sa seule volonté et s'oppose à la nature, bannie comme ennemie. Mais si l'homme connaît qu'il est au contraire part de la terre, il projette de nouveau son art d'orfèvre dans les interstices du réel ; l'opposition se dissipe. L'art de l'homme se renouvelle, fécond, sert et manifeste la nature, connaît la pudeur du voile, initie au mystère.

Joie, sentiment de la beauté et du réel

« La nature, elle est bien faite ! » Ainsi commençaient les phrases, élargies d'un accent hispano-provençal, de l'ouvrier agricole qui nous apprenait le métier. Il avait laissé de grandes illusions, une femme, des enfants peut-être, en Union soviétique.

1. Voir Sources bibliographiques, p. 150, Hans Jonas.

La beauté est éprouvée, restituée, celle de la nature rayonnante, de la richesse. De cette perception imprécise, immédiate, de ces sentiments qui se forment au contact du paysage, nature sauvage ou humanisée, naît une psyché joyeuse ou sombre, confiante ou craintive. Qu'est-ce que la beauté de la nature ? N'est-ce pas seulement l'effusion, la violence, silencieuse et sonore ? La beauté n'est-elle pas le désordre patient qui se compose et se décompose sans cesse ? Toute volonté d'imprimer un ordre à la nature n'est-elle pas une grimace qui obscurcit, un masque qui fige et qui préfigure la terreur ? N'est-ce pas cela, la laideur ? Le regard exercé qui embrasse le pays distingue l'agriculture, l'artefact, de la nature. En revanche, la beauté perçue est une ; elle embrasse la totalité, mêle la part de l'homme à celle de la nature. « Dieu du ciel il n'y a rien de tel que la nature les montagnes sauvages et puis la mer et les vagues qui galopent et puis la belle campagne avec des champs d'avoine et de blé et toutes sortes de choses et tous les beaux bestiaux qui se promènent ça vous réjouirait le cœur des fleuves et des lacs et des fleurs de toutes les espèces de formes de parfums de couleurs qui poussent partout même dans le fossé des primevères et des violettes c'est la nature », souffle James Joyce dans *Ulysse*. Ainsi, dans les Monédières, au sud-ouest du plateau de Millevaches, un pays se découvre, beauté lisible qui joint le sauvage au cultivé. Massif granitique, la marque du monde celtique y est présente. Quelques pierres levées en sont témoins, mais aussi un équilibre dans la manière d'habiter les lieux, l'alliance avec l'arbre, mesure poétique. La nature, puissante, a l'habitude de l'homme, elle donne sa mesure, imposante, et l'homme s'y est glissé, tenace et lent, héritier et faisant hériter. Au printemps, le vert s'y répand, aspiré par le blanc des lichens et les fleurs encore rares. Bordée d'alisiers blancs et de sorbiers, la lande pâturée par les

brebis limousines se fait jardin : bruyères, myrtilles et houx buissonnants qui peuvent être géants. La culture biologique se fond aisément dans ce pays façonné par une main de science. Plus bas, avant les tourbières des fonds qui se finissent en étangs, de grands tapis de fougères. Partout, l'eau court dans des rigoles, et des moulins à mécanisme de bois ont permis de moudre le sarrasin et le seigle, parfois de teiller le chanvre. La hêtraie laisse quelques veines de châtaigniers et enserre des prairies naturelles, défendues de tout temps. Le capitulaire *De Villis* interdit il y a mille ans de laisser la forêt gagner. Les chemins empierrés et les murs de grands blocs de granit courent entre les terres. Des banquettes gagnent sur les pentes d'étroites parcelles plantées d'arbres ou semées. Tout respire l'équilibre tendu au bord du chaos. Seule violence : l'irruption des alignements de pins Douglas et d'épicéas, plantés par des machines qui les débitent tous les trente ans et laissent la terre à nu dévaler les pentes aux premières pluies. Ce paysage est millénaire dans sa construction. Mais les cinquante dernières années ont suffi à le lâcher d'abord, puis à le précipiter on ne sait où. Et les hommes du pays connaissent que la beauté s'entache, que la part du désordre, celle qui féconde, rétrécit. La beauté que le regard étreint naît bien du sentiment de la nature à l'œuvre, dans sa fécondité, dans son chaos. Elle jaillit, tissage de correspondances singulières entre les sociétés, rares et multiples, qui habitent le sol et le climat : végétale, animale, humaine. Le sentiment de la beauté est considération du réel ; la joie fleurit. Si la grande plaine livrée à la monoculture ne procure pas l'impression de la beauté, c'est que la nature y semble absente. Les sociétés animales et végétales ont été appauvries dans le champ, parfois à l'extrême. Au contraire, pratiquée à mesure d'homme, nourricière, l'agriculture invite la nature, la fait apparaître, mêlée, enracinée, et fait éclore

la beauté. C'est l'élan que donne l'agriculture biologique en réponse à la distance prise au tournant du xx^e siècle. L'art nous rend à la nature, à la beauté, à nous-mêmes.

Reprendre les outils

L'agriculture illustre, dans une oscillation, la proximité et la distance de l'homme. Elle est cosmologie, c'est-à-dire œuvre et lieu de l'œuvre, de l'accomplissement du cycle des transformations, faiseuse d'homme, faiseuse de monde. Passage, elle se situe aux croisements secrets du jour et de la nuit, du civilisé et du sauvage. Elle est, depuis la forêt vierge, première trace de présence de l'homme ; depuis la ville, dernière empreinte. Frontière, elle est conflictuelle, ambiguë, instable, fragile, elle reflète la condition d'homme. L'appétit, le flux du sang, les instincts témoignent de la spontanéité, du lien animal au monde. Par ailleurs, l'intelligence, l'imagination, le désir, la liberté, l'intuition de l'infini forment une *seconde* nature, un promontoire. Ce double lieu se réalise en l'homme ; il l'institue en traducteur, par lui l'art prend son envol. La *physis* est source et lieu de la *techné*, indissociable de l'instant du dévoilement, et pourtant elle se tient à distance, cachée. L'agriculture est par excellence l'œuvre conjugée du naturel et de l'homme initiateur qui se prolonge dans l'outil. Au-delà des énergies foisonnantes, déferlement du soleil, de l'eau et du vent, les ressources illimitées sont en nous. Intelligence, sensibilité, curiosité, patience permettent de répondre à l'invitation du monde, de gravir la pente, d'éprouver un sentiment *océanique*¹, lien immense, tragique et joyeux avec

1. Romain Rolland dans une lettre du 5 décembre 1927 à Sigmund Freud : « Mais j'aurais aimé à vous voir faire l'analyse du sentiment religieux

le monde. L'artisan et le paysan tiennent en main leur outil, s'érigent par un contact charnel avec le réel, enrichi par leur habileté. Ce geste ajoute à l'émerveillement devant les choses, à l'initiation au secret. Il a la saveur des joies de la vigueur. Seul l'outil engagé par la main offre à l'homme de se déployer. Il est l'intermédiaire du flux et du reflux, joie et douleur, entre l'homme et la matière. Il fait l'homme, pleinement nourri par le travail, par l'union précaire au monde, par le savoir-faire dont il tire son unicité. L'homme appartient enfin à la terre.

L'espace agraire laisse entrer la nature. Emmêlée dans l'écheveau biologique, chaque espèce se relie à d'autres et au tout, multiplie les liens de cause. L'agriculteur s'immisce dans ces chaînes, les ramasse et les concentre, renforce celles qu'il élit et juge les plus bénéfiques. L'agronomie redevient science ; elle tend à comprendre le vivant – l'outil l'accompagne dans sa *délicatesse* – plutôt qu'à le soumettre, illusion qu'impose la machine. Du regard que l'homme porte à la nature, observation attentive, patiente, constante, curieuse, dépendent la qualité et la justesse de l'agriculture. Cette curiosité idéale, si grande et toujours insuffisante puisque chaque détail compte, est l'axe même du métier.

Le geste agricole réapparaît, se conforme et fait résonner la nature, sans s'y substituer. Il l'épouse, révèle son contenu ; de la ressemblance il tire la liberté. La médiation humaine offre au monde, elle découvre, accentue l'expression, végétale ou animale, des déterminations. Le paysan étudie les concordances, les accords, choisit de donner ponctuellement la primauté à

spontané ou, plus exactement, de la sensation religieuse qui est [...] le fait simple et direct de la sensation de l'éternel (qui peut très bien n'être pas éternel, mais simplement sans bornes perceptibles, et comme océanique). »

certaines éléments. Il agit de concert avec la nature, contient son débordement et sa violence. Il compose, assure sa maîtrise sans prétendre à la domination. Juste, son geste est dépourvu d'arrogance. Il est humilité devant le connu et l'inconnu, accomplissement des possibles en sommeil. L'homme dévoile l'abondance. Il l'accroît, la multiplie, l'imagine, déploie sa nature de producteur. Le monde se révèle nourricier, habitable, formé, *figuré*.

Le ternaire esprit-main-outil allège une part du travail et laisse la nature s'accomplir là où rien ne peut être ajouté. La fertilité du sol, la pollinisation, la reproduction des animaux y sont restituées. Ce dessein *joue* avec la nature sans l'amoin-drir, salue son caractère sauvage, autre, vital, indispensable.

Lorsque l'outil supplante la machine et la chimie qui lui ressemble, inopérantes dans leur gigantisme, il ravive la main, se rend à son intelligence. Le bûcheron choisit son arbre, là où la machine déboise, dénude la pente. Le travail reprend sa place, lieu de peine et de naissance. La grande respiration recommence, un instant interrompue. L'homme, la plante, l'animal entrent dans leur résonance familière.

À la question « Peut-on vivre sans la technique ? » il n'y a pas de réponse. Comment dire que la question est impropre ? Seuls comptent l'homme, le monde et l'hérédité de leur union fugitive. Seule la main découvre. Il faut croire que l'homme n'accède à sa grandeur que dans la lucidité de son appartenace. Et celle-ci commande et rappelle qu'il se dresse sur ses pieds d'argile. Peut-on vivre sans l'homme ?

Remontée vers les forces naturelles

L'homme *dans* la nature, artisan d'une agriculture ranimée, interroge sans cesse, s'applique dans le geste agricole, s'initie et s'éveille au continuum du vivant. Il fait profession de sentinelle. Les tentatives de *renaissance* agricole dont les racines puisent dans l'esprit – Rudolph Steiner est disciple de Goethe – ouvrent un sens nouveau à l'histoire. Pour ne pas sombrer à leur tour et entrer dans la confusion, pour enrichir le monde, ce que ces agricultures renouvelées tentent de réussir est immense. Le terme de *conversion* appliqué à l'agriculture biologique est juste : tout changement manifeste dans l'ordre de l'art suppose, en profondeur, une refonte de la pensée en même temps que des modes d'action.

L'agriculture vivante insufflé un changement radical puisqu'elle tend à renouveler la fertilité au fur et à mesure des récoltes. Pour se réinventer, sa source est la nature féconde. Vivre d'une terre sans l'affaiblir et entretenir sa vitalité fondent le métier des paysans qui s'y adonnent. Aujourd'hui, la société appelle une agriculture à la fois nourricière et participant de la richesse. Cet appel est sorti de l'impasse empruntée par l'agriculture du dernier siècle, étrangère aux lieux où le grand Pan s'assied, danse, s'adonne à son exubérante sexualité.

Cette agriculture nourricière, viable, transmissible, entière, exige de faire la part du feu, d'accepter l'indissociable des mouvements naturels, parfois destructeurs, et des forces fructueuses. Une, la vie ne peut être fragmentée, isolée. La tension est à l'œuvre dans la nature, appareil de la fécondité, bal des contraires, lutte des masses d'ombre et de lumière. Elle est augmentée par la présence même de l'homme qui s'ajoute et demande. Le pay-

san se recueille, patiemment observe, joue de son intelligence des éléments agissants et remonte les forces pour parvenir à la récolte abondante et à celles à venir. Parfois il les manque, toujours il cherche à comprendre. Proximité retrouvée des mondes sensible et spirituel, glissement de l'un à l'autre.

Le chemin difficile est à nouveau parcouru, alors que la chimie offre de si grandes facilités. Parce que nous savons leur richesse et notre faiblesse relative, l'allégeance est renouvelée aux forces biologiques : intégrité du sol, présence fertile des légumineuses, rotation et diversité des cultures, couverture végétale permanente, associations sylvo-pastorales. Mieux compris, le paysage agraire reprend sa place, un instant paralysé par la chimie il féconde à son tour l'imaginaire.

Inédites parce qu'elles joignent des savoirs anciens à d'autres, nouveaux, ces agricultures choisissent la complexité ; les possibilités sont immenses, les rôles nombreuses, les objectifs mêlés. Chaque voie ouverte emporte des bénéfices à différentes échelles. Chaque association compose avec la diversité du vivant et la force des liens ; elle ajoute à l'abondance du monde, en révèle la puissance. Dans les rizières japonaises, canards et poissons supplantent les pesticides pour contenir parasites et adventices et constituent une nourriture. Les canards mangent les herbes et leurs graines, les insectes concurrents ; le travail de désherbage diminue, et les rizières sont fertilisées. Les rendements des cultures et les revenus associés augmentent¹. De la même façon, en Provence, la mouche méditerranéenne, principal prédateur de l'olive, est dévorée par les poules qui paissent dans les rangées d'arbres.

Les cultures végétales renouent avec l'élevage ; prairies et

1. Voir Sources bibliographiques, p. 153, Olivier de Schutter, Nations unies, Conseil des droits de l'homme.

fourrages nourrissent le troupeau qui participe à son tour à la fertilité. La question du surpâturage est soulevée : combien le champ peut-il porter d'animaux sans menacer l'équilibre¹ ? L'arbre trouve sa place centrale, imposante, originelle. Le sol est vivifié, couvert en permanence ; les parcelles cultivées sont plus étroites, pensées à mesure d'homme. Au sein des grands règnes et entre eux, associations et complémentarités sont les instruments de l'équilibre. Et nous savons peu encore des *sociétés* qui s'établissent, elles se laissent à peine deviner. Les rotations manifestent quant à elles la diversité dans le temps et diminuent la force des *ravageurs*. Les espèces et les variétés sont rustiques, résistantes, adaptées aux sols et aux climats. Les choix de cultures ne peuvent être laissés au seul marché ; ils relèvent d'une combinaison savante, donnée par les conditions locales de la ferme, les besoins des hommes. Les légumineuses – trèfle, luzerne, lupin, lotier, haricot, arachide, soja ou acacia – entretiennent la fertilité, accroissent l'autonomie. Prédateurs des ravageurs, les insectes entomophages – coccinelles, scarabées, syrphes ou chrysopes – sont favorisés et hébergés par un large éventail de plantes. Parfois, la traction animale, exigeante, réapparaît. L'irrigation nocturne, les cultures sur buttes, la forte densité végétale, la connaissance de la physiologie de chaque sol et de chaque culture limitent le gaspillage de l'eau par infiltration, ruissellement et évaporation.

Nourrir

En commun, l'agriculture biologique et d'autres dans sa trace se rendent à une nécessité : assurer la bonne

1. D'après Daniel Nahon (voir Sources bibliographiques, p. 152), sous nos latitudes, un hectare peut contenir 2 vaches laitières, 7 porcs ou 130 poules.

nourriture du sol, l'entière dynamique de la fertilité. Elles savent que toute autre nourriture, celle des plantes, des animaux, des hommes enfin, en découle. Le rendement ne peut s'exprimer en quantité récoltée par hectare au détriment de la matière organique entretenue par le sol. La totalité produite, également celle du sol pour lui-même, est la mesure véritable. Ces agricultures nourrissent, entretiennent la vie dans ses formes visibles ou secrètes. Tout doit être nourri, arrosé, allaité. Alors les petites fermes retrouvent leur autonomie. Par la diversité, la productivité réelle s'accroît. La qualité nutritionnelle augmente, grâce à la variété et à la vigueur aux champs, à l'absence de contaminants chimiques.

Lorsque Faustin Vomewor, jeune citadin de Lomé, au Togo, décide de quitter la ville et de gagner le plateau au nord de la capitale, c'est pour défricher une terre inoccupée et la cultiver, tenter d'assurer la subsistance de sa famille. Un demi-hectare lui suffit longtemps. Il en cultive aujourd'hui quatre, élève volailles et chèvres. Il assure la nourriture richement diversifiée des siens, la fertilité des sols et vend l'excédent de ses productions, en particulier l'ananas. Il a fait le choix de l'agriculture biologique et de l'agroforesterie.

Ainsi, l'homme nourrit. Le mot dérive d'une langue mère : *-sna* signifie *nager*. Nourrir, c'est se fondre, c'est entrer dans la danse, c'est jouer avec le fleuve. Le sillon est gras, la terre humide, l'orge gonflée. Le monde s'arrondit. Rien ne repose ; seul, un instant, l'homme.

La lumière source

Le végétal connaît la puissante énergie de la lumière ; il nous invite à choisir le soleil plutôt que les huiles noires. Chaque rayon saisi nourrit la sève, augmente la part végé-

tales, verticale de la fertilité. L'agriculture, telle qu'elle se réinvente, recherche cette synthèse lumineuse. Elle sait en faire la source nourricière, flux constant et silencieux, pivot de l'autonomie. Elle sait l'arrogance de l'engrais minéral qui courtise et ne dure qu'un instant. Elle sème, plante, repique sans cesse, veille à la prospérité des feuillages.

Ainsi les engrais verts, crucifères ou légumineuses, succèdent aux céréales, s'intercalent entre les haies, ajoutent au couvert végétal qui assure la permanence de l'alchimie lumineuse. Le sol est alors cultivé à l'imitation d'un sol naturel, vivant, jamais dénudé. Le trèfle ou la luzerne, mélangés aux céréales et aux légumes, aux feuilles tombant à terre, gardent la terre humide, profonde et fertile. La végétation épaisse participe au cycle de l'eau, en cas de sécheresse comme d'excès. L'eau et la lumière, unies dans leur flux, se transforment dans le secret du vert.

La chair terre

Lors d'un profond labour, la matière organique et l'eau s'évaporent. Déstructurée, tassée par les machines, la terre s'assèche, s'appauvrit. Chaque sillon tracé par le tracteur dans le sens de la pente est une ravine par où coule l'argile. Le tracteur est rude au regard de la délicatesse, de la révérence, qui s'imposent à celui qui connaît la peau fragile de la terre et la vie circulante qu'elle recèle.

La chair terrestre est précieuse, consubstantielle. « La terre est une chair et elle répond muscle par muscle à l'être humain qui associe la nature à sa vie propre », écrit Gaston Bachelard¹. Les fonctions du labour sont de limiter les adventices, d'enfouir

1. Voir Sources bibliographiques, p. 147, Gaston Bachelard.

les résidus de culture et les apports organiques, d'augmenter la porosité du sol battu par les pluies. Mais ces objectifs semblent mieux atteints par l'alliance d'un travail superficiel du sol – de son abandon pur et simple lorsque cela est possible – et d'un couvert végétal permanent. Ces pratiques limitent l'érosion et l'évaporation, participent à la vitalité du sol, à sa fertilité profonde. Délivrée du labour, l'agriculture est plus économe en énergie, en travail, en engrais, en eau. La terre boit lentement, elle retrouve sa rondeur. Ce mode qui tend au renouvellement permanent de la fertilité résulte de la mise en œuvre d'un ensemble complexe de conduites complémentaires : rotations, diversité, associations, paillage, choix des espèces et des variétés, dates des semis. « C'est ainsi qu'en changeant de productions les guérets se reposent, et que la terre qui n'est point labourée ne laisse pas d'être généreuse », écrit Virgile¹. Le meilleur outil de travail du sol est bien la racine, multiple, profonde, et son cortège d'organismes associés.

Agriculture biologique

L'agriculture biologique² se répand depuis le milieu du xx^e siècle, d'abord lentement et dans les pays qui s'industrialisent. Elle s'énonce de façon multiple au sein de mouvements souvent en réaction, et tend vers un équilibre de fertilité et d'autonomie. Des idées vastes ne cessent de l'irriguer. Elle aspire à restituer et à honorer la vie du sol par des récoltes diversifiées et l'utilisation d'amendements associés

1. Voir Sources bibliographiques, p. 154, Virgile.

2. L'agriculture biologique représente en France 4 % de la surface et 7 % de l'emploi agricoles.

à des cultures enrichissantes, comme les légumineuses. Elle tend vers le modèle de polyculture élevage, celui de la ferme autonome. L'économie y repose sur la culture de la fertilité. La rotation, ample, engage des espèces nombreuses, choisies pour les relations qu'elles entretiennent entre elles et avec le terroir. La variété y est le maître mot. Elle coïncide avec le naturel, le vigoureux, renforce la résistance économique. Les attaques des *ravageurs* sont limitées ; ils ne trouvent pas, comme dans le cas d'une monoculture étendue, leur nourriture de prédilection sur laquelle longtemps s'abattre. La densité de plantation est pensée, si nécessaire diminuée, afin d'assurer la bonne respiration des cultures et leur santé. Les semences peuvent être sélectionnées à la ferme. Les variétés sont choisies pour leur goût et leurs qualités agronomiques, nourricières : rustiques, originales, parfois régionales, souvent anciennes. Profondément homme de métier, le paysan est revêtu de son rôle primordial, nourricier. Aux manières propres à chaque culture il ajoute la compréhension, complexe, de l'ensemble en équilibre. Le point de résonance est celui qui réunit l'agriculteur estimé, la terre féconde, la nourriture saine et diversifiée, la table garnie, le paysage accordé. L'erreur elle-même, parce qu'elle met en chemin, est nourricière.

Depuis 1974, Michel Tamisier cultive en Provence vingt-cinq espèces de légumes : des racines, des bulbes, des tiges, des bourgeons, des feuilles, des fruits. Sa terre, lourde, de celles qu'on qualifie de difficiles, n'a cessé de s'équilibrer, de se fertiliser. Sur quatre à cinq hectares, se succèdent, parmi d'autres, melons, pâtissons, blettes, céleris, navets, laitues, betteraves, oignons, persil tubéreux et tomates – Cornue des Andes, Green Zebra, Noire de Crimée, Cœur de Bœuf, Rose de Berne. Cultures *dérobées*, les engrais verts entrent aussi dans la danse : phacélie, vesce, sorgho et trèfle d'Alexandrie alternent

avec les légumes. Il plante des arbres, chênes truffiers et haies mellifères, sème des bandes de fleurs, attire et héberge insectes et oiseaux. Un équilibre savant qui fait de ses récoltes parmi les plus belles, les plus opulentes, les plus savoureuses.

L'agriculture biologique est la première tentative, au xx^e siècle, de retour de l'agriculture sur elle-même. Elle est le catalyseur des intelligences qui cherchent le renouvellement à l'heure où l'agronomie a emprunté une voix dégradée, industrielle. Révoltes dans son sillage, d'autres chemins se sont ouverts, d'autres questions sont apparues. La permaculture croît en la fertilité innée du sol, sur lequel elle veille sans le *travailler*. L'agroforesterie prend l'arbre pour mesure et guide au sein de la ferme, en fait le maître de la fécondité. L'agriculture biodynamique observe la révolution des astres, la relation subtile qu'entretient l'homme avec le monde, et cherche à la renforcer. Ces nouvelles éclaircies devront être elles-mêmes pensées à leur tour, expérimentées par l'agriculture biologique, grandir, enfin se répandre.

La forêt jardin

L'équilibre d'un paysage naturel sous un climat tempéré est une forêt ; celui d'un sommet alpin est une prairie fleurie. En agriculture, s'inspirer de la forêt – dévastée il y a dix mille ans – semble ouvrir un chemin. Des arbres sont plantés à nouveau, forestiers, champêtres ou fruitiers, et associés aux cultures et à l'élevage, à l'image des noyeraies, des truffières extensives de Provence, des prés-vergers normands où vaches et brebis paissent à l'ombre des pommiers. L'agriculture ne s'étale plus seulement vers l'horizon mais elle s'étage ; les échanges de fertilité sont intenses. L'arbre enseigne bien le seul chemin de l'agriculture verticale, loin des utopies citadines.

Dans l'Antiquité, si les baux emphytéotiques, du grec ancien *emphyteusis* qui signifie planter, étaient peu chers et de longue durée, c'est parce que le bénéficiaire s'engageait à planter des fruitiers. Pline évoque, dans son *Histoire naturelle*, l'enchevêtrement des vignes autour des peupliers : « Sur le territoire campanien, on marie les vignes aux peupliers ; enlaçant leur époux de leur bras amoureux, elles grimpent de branche en branche dans leur marche noueuse, en atteignent la cime à une telle hauteur que le contrat du vendangeur lui garantit bûcher et tombeau. » Au Moyen Âge, dans le sud-ouest de la France, aux abords des villages, les *plantades* communautaires, constituées de chênes pédonculés, étaient investies chaque année pour la fenaïson, la taille de bois, le pacage des cochons. L'arbre est nœud, il se situe aux confluent de la fertilité. Il abrite de nombreux cycles, eau, carbone, azote. Il participe hautement à la beauté et à la vigueur du paysage, le nourrit abondamment. Ses racines, invisibles, empêchent le lessivage des minéraux, enrichissent le sol, limitent l'érosion. Son architecture protège les cultures du vent asséchant, héberge une faune multiple, en particulier les pollinisateurs. L'arbre isolé est phare dans la tempête, la haie ruisseau, le bosquet oasis. Masanobu Fukuoka raconte bien l'acacia Morishima. Son bois est dur, ses fleurs attirent les abeilles et ses feuilles offrent un bon fourrage. Il prévient des ravages d'insectes, brise le vent et fertilise le sol. Certains arbres sont capables d'aller chercher en profondeur des minéraux rares. D'autres, comme l'iroko africain ou le noyer maya, ont d'extraordinaires capacités d'enrichissement des sols. Ces arbres, considérés comme sacrés, précipitent le carbone de l'atmosphère et créent une nouvelle fertilité.

Ainsi, l'arbre, attentif à chaque brise, être silencieux et immobile qui puise l'eau et la lumière, est à la source de toute

fécondité. Les Celtes désignent d'un seul mot la force, le chêne et le druide. L'arbre est le temple, l'axe du monde. Il est le pontife, celui qui dresse les eaux vers le ciel, fait descendre la lumière sous terre, lie l'aérien au souterrain. Vers lui, tout pérégrine.

Sur le plateau de Blifou, au Togo, au milieu des collines, parmi d'autres, une forêt jardin est délimitée par des piquets de bois qui prennent racine, reliés par des bambous. Les ananas sont associés aux arachides qui tapissent le sol et à quelques pieds épars de taro, d'hibiscus, de gombo, de cure-dent, de piment. Une seconde parcelle d'arachides est associée à des fruits de la Passion tuteurés sur des acacias, devant un carré d'ignames et deux de haricots secs. Quelques palmiers à huile, des tecks, des avocatiers et des manguiers ombragent. Plus loin pousse le manioc, et des caféiers fleurissent sous des acacias géants. Dans ces montagnes, on sème toujours un riz pluvial, autochtone, d'une grande richesse, aliment de fête.

La constellation des potagers

Le potager reste le lieu de l'invention perpétuelle de l'agriculture. Il est l'accomplissement du métier, soudain plus puissant que la profession, aventure agraire à portée de main. Le travail y devient repos. Le jardin relie le citadin comme le rural à la terre et à sa nourriture ; l'homme se rend à elle, elle le rend à lui-même, lui offre enfin la pleine possession de ses moyens. La civilisation du Livre est peut-être davantage celle du Jardin, de l'oasis, de l'*orto sacro*.

L'*hortus* se répand à nouveau, il reverdit, se multiplie, se montre ; la diversité des légumes, des fleurs, des fruits ne se cache plus derrière les murs, les enceintes. Il ne s'agit pas simplement d'*avoir à manger*, comme en temps de guerre,

de pénurie, mais d'affirmer une identité, de nouer avec la nature. La joie sentie devant la croissance végétale, le refus des mauvaises pratiques agricoles, l'ennui éprouvé face à la distribution et à sa feinte opulence, semblent être les raisons premières du retour au jardin. L'appétit est grand pour les espèces et les variétés rares, anciennes ; les sens sont éveillés par le contact avec la terre. Les hommes y cherchent le goût, y désirent l'indépendance, y sentent la liberté possible. On y trouve les meilleurs rendements car le soin porté aux cultures est extrême.

C'est bien le lieu de la résistance, celle de la vie sauve. Le potager est théâtre de transmissions, de partage, affirmation du vivrier. Il est pour celui qui s'y rend chaque soir une école de patience, de science, une suite d'étonnements saisonniers, mystère silencieux de l'art. Des fruits et des légumes retrouvent qualité, densité, beauté, singularité. L'économie du jardin s'oppose à celle de l'appauvrissement, de la déshérence. La générosité s'exprime par l'abondance, la volupté, la pleine brassée. « Volupté : pour les cœurs libres, librement et innocemment, le bonheur champêtre de la terre, tout le trop-plein de reconnaissance de tout avenir dans le maintenant », écrit Nietzsche dans *Ainsi parlait Zarathoustra*. Toujours il y a trop, de tomates, de haricots, de fraises ; les cerises vont à la confiture. Débordement, le don est la règle.

Le potager est bien cette piste chaotique, incarrossable, au bout de laquelle se laisse entrevoir le paradis retrouvé. La terre du jardin, chaude, familière, éclaircie, enfin connue, nourriture et paix, est lieu fragile de possible réconciliation. Elle est le lieu même de l'indépendance, celle de l'esprit, celle du ventre ; là s'accomplit la révolution du temps.

Déploiement

Renée de ses défaites, l'agriculture élargit sa pratique, par les liens multiples entretenus avec le sol, avec le végétal et l'animal, avec le cosmos. Elle exige la restitution du métier dans sa complexité, sa totalité, dans la prise part du paysan lui-même à l'économie. Le paysan renoue la verticale à l'horizontale ; il redevient faiseur de pays, il est celui qui élève et qui nourrit, il épouse la courbe du monde, en lui la société prend racine.

La spécialisation des cultures et des métiers, la *division du travail*, ne peut opérer que par le cantonnement de l'intelligence, l'exclusion de l'homme. L'abandonner, c'est élargir la sphère agricole pour l'enrichir, la rendre à son rayonnement, à l'étreinte du monde. C'est ce vers quoi tend l'agriculture enfin réconciliée. Alors les paysans se réapproprient la valeur nourricière, veillent aux transformations, depuis le grain en terre jusqu'à la table. De la portion congrue qui lui était allouée¹ le paysan reconquiert de loin en loin sa part ; elle valorise son geste reconstruit, entier, au détriment du transport, des emballages, de l'industrie.

La déclinaison de cette agriculture, biologique, constitue une économie renouvelée, autour d'une géographie d'hommes. Les agriculteurs regagnent les liens, ils sont reconnus ; ils vendent un produit frais, nourricier, parfois un éventail alimentaire large. L'économie n'est pas transférée vers l'extérieur, elle se recentre sur la ferme. La diversité végétale, règle agronomique redécouverte, rejoint la nécessité de la table variée. L'ache-

1. Selon Xavier Beulin, président de la FNSEA, seulement 3 % de la dépense consacrée à l'alimentation rémunèrent les productions agricoles.

teur découvre l'espace agraire, libre de rencontrer ceux qui perpétuent l'ensemencement de la terre. Le consommateur y quitte sa condition passive, s'engage, découvre l'agronomie, perçoit l'homme à l'œuvre, reconsidère ses exigences à l'aune d'une réalité agricole nourricière. Portes ouvertes, ces échanges renouvellent la relation entre les hommes. Le paysan devient trait d'union entre un citadin qui ne cultive plus et les réalités contraignantes, constitutives de la terre. Le produit est magnifié par la patience, par l'attente, par la connaissance par la joie.

Les fermes sont moins étendues, plus diversifiées, elles reconquièrent les abords de la ville. Les espèces et les variétés augmentent, pensées, adaptées, originales, parfois lointaines réminiscences. Le gaspillage tend à se réduire, les récoltes attendent la maturité. La proximité reconstruit, tandis que la défiance est tangible devant les aliments lointains ; l'origine se perd, l'aliment rétrécit, lorsque les intermédiaires sont nombreux entre le mangeur et la main du paysan.

À l'échelle géographique nourricière, la chaîne marchande participe à la richesse partagée, celle du bien et du lien. Elle est intelligence des ressources. Partout elle ajuste, sans cesse elle fait coïncider, dans la continuité agraire, les besoins des hommes et les possibles du paysage. Une beauté naît de cette coïncidence. Ici encore, travail et habileté ramènent l'échange dans un champ complexe, affiné. Car il existe une façon *économique* de faire commerce, répartition, partage, rencontre, habitation du monde. Le retour de l'agronomie au champ appelle une véritable économie alentour, déploiement de l'intelligence.

Nous ne *sommes* pas intelligents, mais l'intellect est à l'œuvre en nous. Ainsi, nous ne sommes pas séparés du végétal, mais bien de la même étoffe. Chez lui aussi l'intellect est à

l'œuvre. Il y manifeste des qualités particulières, individuelles et sociales. Il n'est donc pas de différence de nature, mais des différences d'intensité lumineuse. Tenter de nous affranchir du vivant, en nous pensant d'une nature différente, est un manque, c'est-à-dire un suicide. Une économie renouvelée ne peut reposer sur des fondements humanistes altérés, mais sur l'accord avec les éléments, avec la *physis*. La vive révolution s'annonce dans l'*orto sacro*. Là est enseignée l'économie végétale, le déploiement des feuillages.

Relier

Les premiers foyers agricoles néolithiques sont aussi ceux des grandes cultures alimentaires. Ainsi, en Chine, le blé et le riz correspondent aux exigences agronomiques de la géographie. Partout un couple semble fonder l'agriculture et la nourriture : la légumineuse alliée à la céréale. Au Proche-Orient sont domestiqués le blé et l'orge, aux côtés des lentilles, des pois, de la vesce. En Amérique centrale, le haricot s'enlace autour du maïs. Les légumineuses allient richesse et frugalité. L'équilibre alimentaire et la saine rotation des cultures appellent tous deux l'association des céréales et des légumineuses.

Agriculture et culture alimentaire se répondent en écho. Les gestes accomplis aux champs et la vérité révélée des produits, sensible et spirituelle, se prolongent à la cuisine. Le feu culinaire, dans la tradition grecque, apporte un supplément de coction qui prolonge les effets de la *cuisson* de la terre – sélection et culture. La diversité champêtre forme la vertu des aliments, décide de leur relief, de leur vitalité, de leur force nourricière. Les associations sont déterminantes ; les produits sont jugés

non pas séparément mais à l'aune des relations qu'ils entretiennent. Au Moyen Âge, lorsque les moines bourguignons commencent à cultiver la vigne et le houblon, ils se heurtent à l'appétit concurrent des escargots. Pour sauver le végétal, ils imaginent comment accommoder l'animal.

Santé et sol dérivent d'une étymologie commune : évoquer la santé de l'homme, c'est encore désigner le sol. Les vaches qui paissent une large diversité de légumineuses et de graminées au pré participent à l'équilibre montagnard et offrent une viande et un lait denses, de grande valeur. La cuisine perpétue l'enrichissement. L'homme de cœur aux fourneaux honore le cœur à l'ouvrage du paysan. Choisir un aliment, c'est dessiner la forme, la vigueur, la beauté du pays, c'est décider d'ajouter à ses forces et ses faiblesses. La nourriture répond au besoin physiologique et à la quête morale, et plus encore symbolique, imaginaire. À Versailles, la vision initiale du potager du Roi, celle de Louis XIV, consiste à produire le nécessaire faste de la table royale. Mais le potager est surtout un lieu politique, la nation s'y forme aussi ; nouvelles variétés et nouvelles façons y sont expérimentées, puis introduites dans la cuisine.

Démographie et ressources commandent de mesurer l'effet des choix alimentaires. Ainsi, seule une consommation mesurée de viande, de lait ou d'œufs, permet d'honorer le *contrat* d'élevage, exigeant, garant d'une vie bonne pour l'animal et de l'accord juste du paysage. Accuser l'insuffisance de la nature ajoute à la démesure, inconsciente, de nos exigences, c'est-à-dire à notre propre insuffisance.

Offrir une alimentation saine et diversifiée fait partie des racines mêmes de l'agriculture biologique. La conversion est longue, technique, économique et intellectuelle, tant pour le *producteur* que pour le *consommateur*. Le premier aborde l'agro-

nomie avec attention, il perpétue l'étonnement, recherche la diversité, observe les équilibres, consent à la complexité. Les végétaux croissent dans des conditions qui stimulent leurs défenses, leur vigueur ; ils présentent un état abouti, robuste, qui se traduit par une belle qualité sensible, nutritionnelle, spirituelle. Le second renouvelle sa vision de l'alimentation, invente de nouveaux équilibres. S'assurer de la qualité de ses aliments, de leur densité, de leur *nature*, sur laquelle a veillé l'agriculteur en conjuguant les éléments, en suscitant la fertilité, c'est bien *se nourrir* comme on *se cultive*. C'est donner place à des fonctions vitales méprisées lorsque le corps ne semble pas malade, et envisager un lien renouvelé entre le corps et l'esprit.

La nature délivrée

De notre première expérience du monde, poétique, de nos yeux accoutumés à voir ce qui ne peut être qu'imaginé, c'est-à-dire le cœur invisible du monde, nous ne gardons que la mémoire obscure, que la réminiscence. Passé l'éphémère de notre première liberté, nous avons revêtu le monde d'un manteau sacré, appris à le considérer sous la forme des œuvres des dieux. Nous avons marché sur la terre, l'avons peuplée, avons cherché à rendre bienveillante la main des dieux. Nous nous sommes donnés à la vie, à son mouvement ample de respiration inéluctable.

Cet instant semble ne pas durer. À mesure que nous avons pris de l'assurance, que nous avons dormi à l'abri de nos palissades de bois – nous dormions jusqu'alors sans défense dans un champ d'étoiles – et amassé le grain au grenier, nous avons commencé notre œuvre de diminution qui devait nous

RECUEILLEMENT

transformer en colosses. Nous avons enfermé les dieux dans les temples que nous leur construisions et, en les servant, nous nous servions. Notre pensée organisée et nos systèmes les ont mis à l'épreuve ; l'invisible s'effaçait peu à peu, il ne restait que des choses, celles que nous fabriquions, celles qui nous servaient. Alors nous avons rejeté les dieux qui nous ressemblaient désormais, les avons extirpés de notre mémoire, et de cette amnésie nouvelle a jailli notre puissance ; nous avons cru en l'homme. Nous avons nié la vie – notre règle était plus forte – jusqu'à tenter de repousser notre propre mort. Nous ne voyions pas que l'ordre du temps se renversait, que l'âme mourait désormais avant le corps, qu'avec la mort de l'âme s'annonçait celle du monde. Car notre âme est l'œil du monde.

Ainsi nous ne sommes qu'un instant ces bergers d'étoiles qui cheminent aux confins du visible. Nietzsche écrit, dans *Le Gai Savoir* : « Quand donc en aurons-nous fini avec nos précautions et nos soins ? Quand toutes ces ombres de Dieu cesseront-elles de nous obscurcir ? Quand aurons-nous totalement dédivinisé la nature ? Quand nous sera-t-il permis de nous naturaliser, nous autres hommes, avec la nature pure, nouvellement découverte, nouvellement libérée ? » La nature enfin délivrée de nous-mêmes, c'est nous-mêmes délivrés de nous-mêmes. Alors nous entrons dans la nature, nous nous rendons à elle. L'agriculture, lorsqu'un instant s'éteint la bruyante volonté, est bien le lieu possible de cette délivrance.

TOUS DROITS DE REPRODUCTION ET DE REPRESENTATION STRICTEMENT RESERVES A L'EDITEUR

L'ADIEU AUX ARMES

« Le jardinier oublié avait fait planter des arbrisseaux pour que des siècles plus tard la psalmodie inconnue de la terre se fit entendre aux hommes. »

André Malraux, *Antimémoires*, Gallimard, 1967.

Réinventé, l'art de cultiver la terre aborde la question de la place de l'homme en l'unissant, une seule substance, aux animaux, aux récoltes, à la révolution des saisons. Le *retour à la terre* centre l'homme par son métier premier, caresse le voile du monde, mystère au grand jour, s'ouvre sur ce que la dérive de l'action n'a pas pensé. La découverte de la secrète fécondité des sols et celle de notre nature procèdent d'une même nécessité, d'une seule voie.

Venue au jour de l'art qui se repense, l'agriculture biologique donne naissance à d'autres pratiques, dans une quête qui revêt de multiples formes. Le geste agricole est condensation d'une façon de se penser dans le monde, de se porter au cœur du monde. Il est élan et approche. L'agriculture est bien l'un des lieux les plus immédiats, les plus sensibles, les plus intenses, pour entrevoir comment devenir homme ; pour entrevoir *où* et *comment* adhérer au monde. Elle situe l'homme sur le seuil, offre la possibilité de comprendre ce qui nourrit l'être,

ce qui peut être pensé, être fait, la forme que peut prendre l'alliance. La tentative de renouveler l'expérience originelle, retour lucide de l'être dans la *physis*, est mouvement du cœur. Cette seconde naissance fait de l'homme un voyant.

« Il n'y a pas d'autre lieu sur terre, pas de plus grande joie », affirme Yacouta Yousfi, maraîchère dans la Crau, au soir de l'harassante récolte des fraises. Que signifie cette joie comble, parfois évoquée par ceux de la terre, les éternels, pourtant taciturnes, soudain en pleine jouissance de la liberté, de la plénitude de chaque jour ? De quoi est-elle le signe ? « La joie annonce toujours que la vie a réussi, qu'elle a gagné du terrain, qu'elle a remporté une victoire : toute grande joie a un accent triomphal », écrit Henri Bergson dans *L'Énergie spirituelle*.

Tout intermédiaire entre l'homme et le monde est un obstacle à la joie. Les histoires sont nombreuses des paysans qui se sont dressés, avec patience et rigueur, pour nourrir, s'éprouver et se faire denses, naître à la joie. L'agriculture qui prend le parti de la vie remonte le chemin interrompu, souligne combien cette expérience est forte, essentielle à l'homme ; combien elle doit être recommencée, assurée chaque jour par ceux, vestales du meilleur de nous-mêmes, qui accomplissent le double ensemencement de la terre et de l'âme. Elle cherche à accompagner le ciel qui pénètre en terre, et la part de la terre qui doit encore éclore. Elle tend à épouser, dans un même geste, la nature et la condition de l'homme. Malgré notre faiblesse qui est foi aveuglée dans l'artefact, le vivant demeure, intérieur, dans son état le plus fort, le plus exigeant. À l'extérieur, il ne s'y trouve que sous des formes mélangées. Il est une autre voie que celle de la domination, de la menace, du calcul, de la conservation. Chez Ibn al-Awam et Olivier de Serres, le champ n'est jamais celui de la bataille, la

guerre est ailleurs ; ils servent la fécondité, la vie, apprennent la souplesse, comment plier devant les forces de la nature, comment épouser, être conforme, déposer à terre son libre fardeau d'étoiles. Ils sont proches de Xénophon, enseignent et transmettent le désir de vivre, le dialogue, commandent et obéissent d'un même geste. Ils ne profèrent pas un mot de colère, pas un mot de mépris. Le maître est celui qui veille, serviteur.

Nous unir à la terre, c'est accepter l'étrangeté, le désordre, la vie à l'œuvre dans sa violence ; c'est consentir que le monde ne peut pas nous répondre, mais conjurer l'absurde, jouir malgré les déconvenues. Répondre à l'appel du monde, c'est en sentir fugitivement l'unité : glaciers, montagnes, forêts, troupeaux, rameaux fructifères, steppes, champignons, poussières. Que le réel devienne notre désir, alors nous sommes un souffle sur la terre, un frémissement, un désir du monde. Martin Heidegger écrit dans *Acheminement vers la parole* : « L'âme n'est en quête que de la terre, loin de la fuir. Pérégriner en quête de la terre à fin d'établissement et de demeure poétiques sur la terre, et ainsi seulement pouvoir sauvegarder la terre comme étant la terre, voilà qui comble l'être propre de l'âme. »

Le monde fait signe qu'il est habitable. L'homme, sa main, son appétit peuvent donner vie au sommeillant du monde, fleuve à pâturer, profondeur parfumée. Nous sommes capables de dévorer le monde sans l'amoinrir, nous savons l'élargir au lieu de le *dé-vaster*. Car le vaste n'est pas le monde en lui-même, mais bien notre enjambée, notre courbe, arc tendu. Nous savons que la noce ne peut se situer en aucun lieu de la terre, elle est l'habitation elle-même.

On dit qu'il faut du temps, celui nécessaire à la conversion des esprits, à celle des sols qui en sont le reflet, celui qu'il faut

parcourir pour se cultiver autrement. « Le temps des paysans se mesure à l'aune d'une génération », affirme Michel Teyssedou. Mais nous savons aussi comme le jardin tient l'homme dans le temps, cet autre temps, celui de l'unique moisson, qui est l'éternité. Il n'est pas de demain, tout s'accomplit dans le présent épaissi. Chaque geste, celui du métier accompli, est une aurore. Elle donne naissance à l'homme, à sa qualité *photophore*, porteur de lumière.

Colere, l'art d'habiter la terre, engage bien l'être dans sa totalité. Il est entrée pleine et entière, dans un au-delà de l'homme et de la nature. Comment maintenant *en-terrer*, mettre fin à l'arraisonnement ? Nous avons consacré le monde à l'alimentation de notre solitude, nous nous étions condamnés à la servitude ou à la folie. Notre grand effort est maintenant d'entrer dans la procession conjointe de l'homme et de la nature, c'est-à-dire de l'art et de la vie, servir, avec la liberté que cela exige, la profusion.

Nous savons être le levain du monde. Être féconds, c'est obéir aux faisceaux de l'arbre, au gonflement des eaux du fleuve, nager vers l'embouchure, ajouter à la beauté. La science agromomique se situe au cœur même du temps poétique, celui de la méditation, de la formation de l'image, du dévoilement.

Alors seulement nous comprenons comme se saluent au front nu du monde l'homme de l'art et la nature qui invite. Nous connaissons qu'enfin déployés ils se chevauchent, unique monture l'un pour l'autre. L'agriculture cherche bien, dans ses fondements renouvelés et dans sa rigueur initiatrice, la conciliation, l'entrée dans la ronde, l'adieu aux armes. Elle est un vieux printemps du monde ; elle est l'un des lieux insitués où l'homme s'incline et se dresse, tente la vie sauve.

SOURCES BIBLIOGRAPHIQUES

La Bible, traduction œcuménique de la Bible, éditions du Cerf, 2010.

Le Roman de Renart, trad. Jean Dufournet et Andrée Méline, Flammarion, 1985.

Matthieu ARCHAMBEAUD, « Fertilisation fine du sol », *Techniques culturelles simplifiées*, n° 54, sept.-oct. 2009.

ARISTOTE, *Économique*, trad. B.A. van Groningen et A. War-telle, Les Belles Lettres, 2003.

Gaston BACHELARD, *La Terre et les rêveries de la volonté*, José Corti, 1948.

Alain BARATON, *Le Jardinier de Versailles*, Grasset & Fasquelle, 2006.

Henri BERGSON, *L'Énergie spirituelle* (1919), PUF, 2009.

Yvan BESSON, « Une histoire d'exigences : philosophie et agrobiologie. L'actualité de la pensée des fondateurs de l'agriculture biologique pour son développement contemporain », *Innovations agronomiques*, 2009.

Dominique BOURG, *Vers une démocratie écologique*, Le Seuil, 2010.

Claude BOURGUIGNON, *Le Sol, la Terre, les Champs*, Le Sang de la Terre, 1995.

- Alain BRESSON, *L'Économie de la Grèce des cités*, t. I : *Les Structures et la production*, Armand Colin, 2007.
- Jean-Pierre BRUN, *Le Vin et l'Huile dans la Méditerranée antique : viticulture, oléiculture et procédés de fabrication*, Errance, 2003.
- Olivier BUCHSENSCHUTZ, « Chars, charrettes et transport dans l'agriculture celtique. Habitats et paysages ruraux en Gaule et regards sur d'autres régions du monde celtique », actes du XXXI^e colloque international de l'Association française pour l'étude de l'Âge du fer, Publications Chauvignaises, 2007.
- Matthieu CALAME, *La Tourmente alimentaire, pour une politique agricole mondiale*, Fondation Charles Léopold Meyer, 2008.
- Albert CAMUS, « Éditorial », *Combat*, 8 août 1945.
- Id.*, *Lettres à un ami allemand (1943-1945)*, Gallimard, 1991.
- Id.*, *Noces (1938)*, Gallimard, 1972.
- Id.*, *L'Homme révolté (1951)*, Gallimard, 1985.
- Les Agronomes latins*, Caton, Varron, Columelle, Palladius, trad. M. Nisard, Firmin Didot Frères, 1864.
- Martine CHALVET, *Une histoire de la forêt*, Le Seuil, 2011.
- René CHAR, *La Nuit talismanique*, Flammarion, 1972.
- Laurent CHEVALLIER, « On tente de nous imposer un "ordre chimique" », *Le Monde*, 6 mars 2010.
- Gilles CLÉMENT, *Manifeste du Tiers Paysage*, Sujet, 2004.
- Id.*, *Une écologie humaniste*, Aubanel, 2006.
- Jeffrey CHRISTIAN, « Nutrient Changes in Vegetable and Fruits, 1951 to 1999 », CTV News, 5 juil. 2002, *The Globe and Mail*, 6 juil. 2002.
- Paul CUNISSET-CARNOT, *Le Petit Agronome, premier livre d'agriculture et d'horticulture*, Larousse, 1890.
- Charles DARWIN, *La Formation de la terre végétale par l'action des vers (1881)*, trad. Aurélien Berra, Syllepse, 2001.
- Christophe DEJOURS, *Souffrance en France*, Le Seuil, 1998.

SOURCES BIBLIOGRAPHIQUES

- Gilles DELEUZE, « L'abécédaire », interview de Claire Parnet, réalisée par Pierre-André Boutang, Arte, 1996.
- Jean-Paul DEMOULE, *La Révolution néolithique, les origines de la culture*, Le Pommier, 2008.
- Marcel DETIENNE, « L'olivier : un mythe politico-religieux », *Revue de l'histoire des religions*, t. 178, n° 1, 1970.
- Jean DORST, *La Nature dénaturée*, Le Seuil, 1970.
- Georges DUBY, *Guerriers et Paysans*, Gallimard, 1973.
- Id., « La révolution agricole médiévale », *Revue de géographie de Lyon*, vol. 29, n° 4, 1954.
- Marc DUFUMIER, *Agricultures et paysanneries des Tiers mondes*, Karthala, 2004.
- Gaëlle DUPONT, « Nourriture jetée, récoltes perdues... enquête sur le grand gâchis alimentaire », *Le Monde*, 12 déc. 2009.
- Danièle DUPORE, « La "science" d'Olivier de Serres et la connaissance du "naturel" », *Bulletin de l'Association d'études sur l'humanisme, la Réforme et la Renaissance*, 2000.
- Michel ELTCHANINOFF, « Y a-t-il une sagesse paysanne ? », *Philosophie Magazine*, n° 54, nov. 2011.
- Sigmund FREUD, *Malaise dans la civilisation* (1929), PUF, 2004.
- Sigmund FREUD et Romain ROLLAND, *Correspondance 1923-1936*, PUF, 1993.
- Masanobu FUKUOKA, *La Révolution d'un seul brin de paille* (1975), trad. Bernadette Prieur Dutheillet de Lamothe, Guy Trédaniel, 2005.
- Id., *L'Agriculture naturelle : théorie et pratique pour une philosophie verte* (1985), trad. Thierry Piélat, Guy Trédaniel, 2004.
- Romain GARY, « Lettre à l'éléphant », *Le Figaro littéraire*, mars 1968.
- Jean-Louis GAULIN, « Agronomie antique et élaboration médiévale : de Palladius aux préceptes cisterciens d'économie rurale », *Médiévales*, n° 26, 1994.

- Jean GIONO, *Lettre aux paysans sur la pauvreté et la paix*, Bernard Grasset, 1938.
- Id.*, *L'Homme qui plantait des arbres* (1953), Gallimard, 1983.
- Raoul GLABER, *Histoires*, trad. Mathieu Arnoux, Brepols, 1996.
- René GUÉNON, *La Crise du monde moderne* (1927), Gallimard, 1946.
- Pierre HADOT, *Le Voile d'Isis*, Gallimard, 2004.
- Francis HALLÉ, *Éloge de la plante*, Le Seuil, 1999.
- Id.*, *Plaidoyer pour l'arbre*, Actes Sud, 2005.
- Martin HEIDEGGER, *Acheminement vers la parole* (1950-59), trad. Jean Beaufret, Gallimard, 1979.
- Id.*, *Essais et Conférences. La question de la technique* (1953), trad. André Préau, Gallimard, 1958.
- Id.*, *Questions III. Sérénité* (1959), trad. André Préau, Gallimard, 1966.
- HÉSIODE, *Les Travaux et les Jours*, trad. Paul Mazon, Les Belles Lettres, 1964.
- Friedrich HÖLDERLIN, *Œuvres*, trad. sous la dir. de Philippe Jaccottet, Gallimard, 1967.
- Cyril G. HOPKINS, *Soil Fertility and Permanent Agriculture*, Ginn and Company, 1910.
- Sir Albert HOWARD, *Le Testament agricole* (1940), trad. Jean Usse, Dangles, 2010.
- David HUGGINS & John REGANOLD, « Le labour obsolète », *Pour la science*, n° 378, avril 2009.
- Ibn al-AWAM, *Le Livre de l'Agriculture*, trad. J.-J. Clément-Mullet, Actes Sud, 2000.
- Vladimir JANKÉLEVITCH, *L'Imprescriptible*, Le Seuil, 1996.
- Id.*, *Le Je-ne-sais-quoi et le Presque-rien*, Le Seuil, 1980.
- Hans JONAS, *Le Principe responsabilité* (1979), trad. Jean Greisch, Flammarion, « Champs », 2008.

SOURCES BIBLIOGRAPHIQUES

- James JOYCE, *Ulysse* (1922), trad. sous la dir. de Jacques Aubert, Gallimard, 2006.
- Hervé KEMPF, *Comment les riches détruisent la planète*, Le Seuil, 2007.
- Raphël LARRÈRE, « Agriculture : artificialisation ou manipulation de la nature ? », *Cosmopolitiques*, n° 1, juin 2002.
- Emmanuel LAURENTIN, *La France et ses paysans*, Bayard Jeunesse, 2012.
- David Herbert LAWRENCE, *L'Amant de Lady Chatterley* (1928), trad. Frédéric Roger-Cornaz, Gallimard, 1932.
- Giacomo LEOPARDI, *Discours d'un Italien sur la poésie romantique* (1818), trad. Denis Authier, Allia, 1995.
- Jean-Marie LESPINASSE, *Le Jardin naturel*, Éditions du Rouergue, 2009.
- Fabien LIAGRE, Frédérique SANTI, Julien VERT, « L'Agroforesterie en France : intérêts et enjeux », ministère de l'Agriculture, Centre d'études et de prospective, *Analyses*, n° 37, janv. 2012.
- Michel DE LORGERIL, « Manger bio, sage précaution ! », *Le Monde*, 13 août 2009.
- Erri DE LUCA, *Noyau d'olive*, Gallimard, 2004.
- Robert Alexander McCANCE & Elsie WIDDOWSON, *A Scientific Partnership of 60 years*, Margaret Ashwell, The British Nutrition Foundation, 1993.
- Teresa Carolyn McLUHAN, *Pieds nus sur la Terre Sacrée*, trad. Michel Barthélemy, Denoël, 1974.
- Jean-Luc MAJOURET, « Les peintres de Barbizon », *Télérama*, 6 août 2011.
- Karl MARX, *Le Capital* (1867), trad. Joseph Roy, Éditions Sociales, 1969.
- Dominique MÉDA, *Le Travail, une valeur en voie de disparition*, Flammarion, 1998.

- Henri MENDRAS, *La Seconde Révolution française*, Gallimard, 1988.
- Id.*, *La Fin des paysans*, Actes Sud, 1984.
- Maurice MERLEAU-PONTY, *L'Œil et l'Esprit*, Gallimard, 1960.
- Annie MOULIN, *Les Paysans dans la société française*, Le Seuil, 1988.
- Daniel NAHON, *Sauvons l'agriculture*, Odile Jacob, 2012.
- Friedrich NIETZSCHE, *Le Gai Savoir, fragments posthumes* (1881-1882), trad. Pierre Klossowski, Gallimard, 1967.
- Id.*, *Ainsi parlait Zarathoustra* (1886), trad. Georges-Arthur Goldschmidt, Livre de Poche, 1983.
- Bruno PINCHARD, *Atelier néo-platonicien*, sous la direction de Pierre Caye, Paris, 2013.
- Edgar PISANI, Geneviève FERONE, Bernard CHEVASSUS-AU-LOUIS, Axel KAHN, Michel GRIFFO, « Les défis de l'agriculture mondiale au XXI^e siècle », *Leçons inaugurales du groupe ESA*, 2010.
- Pline L'ANCIEN, *Histoire naturelle, livre XVIII*, trad. Henri Le Bonniec, Les Belles Lettres, 1972.
- Georges POMPIDOU, « Lettre au Premier ministre. 17 juillet 1970 », www.deslettres.fr.
- Francis PONGE, *Le Grand Recueil. Pièces*, Gallimard, 1961.
- Jocelyne PORCHER, « Agriculture et société. L'élevage : plaisir ou souffrance en partage ? » www.agrobiosciences.org, sept. 2004.
- Id.*, *Vivre avec les animaux, une utopie pour le XXI^e siècle*, Éditions La Découverte, 2011.
- Henri POURRAT, *L'Homme à la bêche. Histoire du paysan*, Flammarion, 1941.
- Pierre RABHI, *Vers la sobriété heureuse*, Actes Sud, 2010.
- Laurence ROUDART & Marcel MAZOYER, *Histoire des agricultures du monde*, Le Seuil, 1997.

SOURCES BIBLIOGRAPHIQUES

- Agnès ROUSSEAU, « Faudra-t-il bientôt manger cinquante fruits et légumes par jour ? », *Bastamag*, 16 sept. 2010.
- Hans Peter RUSCH, *La Fécondité du sol, pour une conception biologique de l'agriculture*, Le Courrier du Livre, 1972.
- Antoine DE SAINT-EXUPÉRY, *Terre des hommes*, Gallimard, 1939.
- Saint-John PERSE, discours du prix Nobel, 10 déc. 1960.
- Pierre SAVINEL, *La Terre et les hommes dans les lettres gréco-latines*, Le Sang de la Terre, 1988.
- Olivier DE SCHUTTER, *Rapport sur le droit à l'alimentation, Nations unies*, Conseil des droits de l'homme, déc. 2010.
- Olivier DE SERRES, *Le Théâtre d'agriculture et mesnage des champs*, Actes Sud, 2001.
- William SHAKESPEARE, *Twelfth Night*, Collins, 2011.
- Baruch SPINOZA, *Éthique*, trad. Roland Caillois, Gallimard, 1994.
- Rudolph STEINER, *Agriculture, Fondements spirituels de la méthode biodynamique* (1924), Éditions anthroposophiques romandes, 1999.
- Jacques TASSIN, « Quand l'agro-écologie se propose d'imiter la nature », *Courrier de l'Environnement de l'INRA*, n° 61, déc. 2011.
- François TERRASSON, *La Peur de la nature* (1997), Le Sang de la Terre, 2007.
- Sylvain TESSON, *Une vie à coucher dehors*, Gallimard, 2009.
- Henry-David THOREAU, *Walden ou la vie dans les bois* (1854), trad. Brice Matthieussent, Le Mot et le Reste, 2010.
- Claude-Marie VADROT, *La France au jardin*, Delachaux et Niestlé, 2009.
- André VELTER et Marie-José LAMOTHE, *Le Livre de l'outil*, Messor/Temps actuels, 1983.

LA PART DE LA TERRE

VIRGILE, *Géorgiques*, trad. Maurice Chappaz et Éric Genevay,
Gallimard, 1987.

XÉNOPHON, *Économique*, trad. Pierre Chantereine, Les Belles
Lettres, 1971.

TOUS DROITS DE REPRODUCTION ET DE REPRESENTATION STRICTEMENT RESERVES A L'EDITEUR

TABLE DES MATIÈRES

INTRODUCTION	9
LA NATURE INVITÉE	13
LE VÉGÉTAL DONNE JOUR	15
DE LA FÉCONDITÉ À LA FERTILITÉ	17
L'ÉQUILIBRE EN TENSION	18
ATTEINDRE LE SOL	20
ÉCONOMIE	23
TÉMOIN	24
DU TEMPS DE LA SAISON À L'HISTOIRE	27
AU COMMENCEMENT LA DÉMESURE	29
L'ANTIQUITÉ ET LA MESURE EN QUESTION	31
LE PAYSAN CONQUÉRANT DU MOYEN ÂGE	36
ÉCLAIRCIE FUGITIVE DE LA SCIENCE	42
À L'ÈRE DE LA QUANTITÉ	45
RUPTURES CONSOMMÉES, ISOLEMENT	47
DÉSAGRÉGATION	51
CAÏN FONDE L'AGRICULTURE ET LA CITÉ	52
L'AGRICULTURE, MANIFESTATION DE L'ÊTRE	55
SURGISSEMENT	56
NÉCESSITÉ NOURRICIÈRE	59
DOMESTICATION, HUMANISATION	59
TERRITOIRE SENSIBLE ET SPIRITUEL	61
TRAVAIL	63
SOCIÉTÉ HUMAINE	64
ÊTRE-HOMME	65

L'ART D'HABITER LA TERRE	67
LE JEU DES DOMINATIONS	73
LA PEUR SE DÉPLACE	73
EXIL	76
Abaïsser	79
Voué au moteur	81
Nulle part	83
Le dévoreur	85
Effacement du lieu commun	87
NE PAS NAÎTRE	89
Homme inepte, sol inerte	90
Le paysage immobilisé	91
Les dépossédés	93
CO-DESTRUCTIONS	94
Réduire	96
Dé-sol-er	98
Gérer la mort	99
Fin des paysans	100
La peste	101
QUE LE BLÉ SE RETIRE DU MONDE	105
ASSOMBRISSEMENT	106
LA LOI DU PLUS FAIBLE	107
LA SOCIÉTÉ SANS LES HOMMES	109
LE CORPS SANS LA MAIN	110
CRISES CYCLIQUES DE LA FERTILITÉ	111
« LE GRAND PAN EST MORT »	112
QUE RESTE-T-IL DU PAIN ?	113
RECUEILLEMENT	117
L'AGRICULTURE RENOUVELÉE	117
JOIE, SENTIMENT DE LA BEAUTÉ ET DU RÉEL	119
REPRENDRE LES OUTILS	122

REMONTÉE VERS LES FORCES NATURELLES	125
Nourrir	127
La lumière source	128
La chair terre	129
Agriculture biologique	130
La forêt jardin	132
La constellation des potagers	134
DÉPLOIEMENT	136
RELIER	138
LA NATURE DÉLIVRÉE	140
L'ADIEU AUX ARMES	143
SOURCES BIBLIOGRAPHIQUES	147

TOUS DROITS DE REPRODUCTION ET DE REPRESENTATION STRICTEMENT RESERVES A L'EDITEUR

CHARTRE

Delachaux et Niestlé

- ❶ L'éditeur nature de référence **depuis 1885**.
- ❷ Le fonds éditorial le plus complet en langue française avec **plus de 250 ouvrages** consacrés à la nature et à l'environnement.
- ❸ Des auteurs **scientifiques et naturalistes reconnus**.
- ❹ Les **meilleurs illustrateurs naturalistes**, pour la précision et le réalisme.
- ❺ Des ouvrages spécifiquement adaptés à l'utilisation sur le terrain.
- ❻ Des **contenus actualisés** régulièrement pour relayer les avancées scientifiques les plus récentes.
- ❼ Une **démarche éco-responsable** pour la conception et la fabrication de nos ouvrages.
- ❽ Une **approche pédagogique** qui sensibilise les plus jeunes à l'écologie.
- ❾ Une réflexion qui éclaire les grands débats sur l'environnement (biodiversité, changement climatique, écosystèmes).
- ❿ Une implication aux côtés de tous ceux qui œuvrent en faveur de la **protection de l'environnement** et de la conservation de la biodiversité.

🔗 Retrouvez le **détail de la Charte** sur : www.delachauxetniestle.com

Achevé d'imprimer en Octobre 2014
sur les presses de Normandie Roto s.a.s. à Lonrai
N° d'impression : 116192
Imprimé en France

TOUS DROITS DE REPRODUCTION ET DE REPRESENTATION STRICTEMENT RESERVES A L'EDITEUR